

Lettre de M. Fauris de Saint-  
Vincens,... à M. A.-L. Millin,...  
sur des lettres inédites de  
Peiresc

Fauris de Saint-Vincens, Jules-François-Paul (1718-1798). Auteur du texte. Lettre de M. Fauris de Saint-Vincens,... à M. A.-L. Millin,... sur des lettres inédites de Peiresc. 1815.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).

# LETTRE

DE

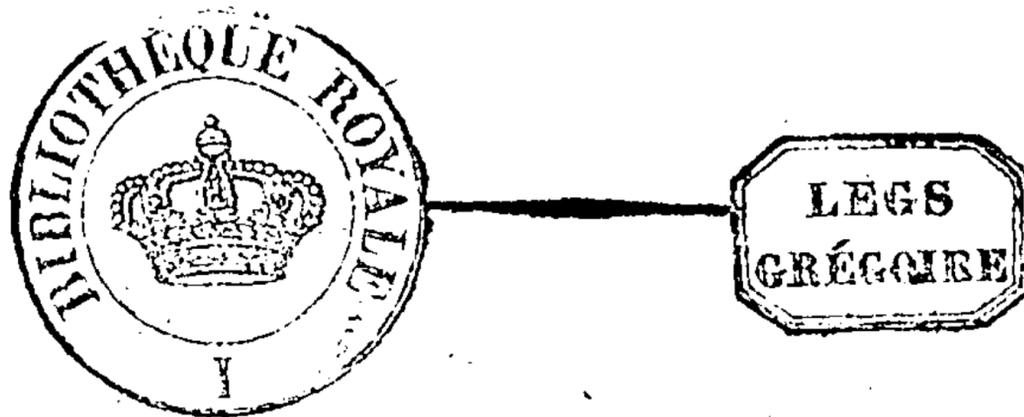
M. FAURIS DE SAINT-VINCENS,

Correspondant de l'Institut,

A M. A. L. MILLIN,

Conservateur des Antiques, à la Bibliothèque  
impériale, Membre de l'Institut, etc.

SUR DES LETTRES INÉDITES DE PEIRESC.



PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE J. B. SAJOU,

Rue de la Harpe, n.° 11.

1815.

**Extrait du Magasin Encyclopédique , Numéro  
de Mai 1815.**

---

## LETTRE

DE M. DE SAINT-VINCENS (*d'Aix*),  
*Correspondant de l'Institut, à M. MILLIN,*  
*Conservateur des Antiques, à la Biblio-*  
*thèque impériale, Membre de l'Insti-*  
*tut, etc., sur des Lettres inédites de*  
PEIRESC.

Paris, 3 Mai 1815.

**J**E vous envoyai, mon cher Ami, en 1806, un recueil de Lettres écrites à M. de Peiresc (ou pour M. de Peiresc, à M. Aycard de Toulon), par Thomas d'Arcos, et datées de Tunis. Vous les avez fait imprimer dans votre Magasin Encyclopédique du mois de Septembre, même année, depuis la page 112 jusqu'à la page 155. Dans ma Lettre, qui accompagnoit mon envoi, et que vous avez bien voulu faire imprimer aussi, p. 111, du même Magasin, je vous donnois quelques détails que j'ai pu augmenter depuis lors sur Thomas d'Arcos. D'Arcos étoit né en 1568, à la Ciotat; il étoit allé à Paris fort jeune. Par son esprit et ses connoissances, il devint le secrétaire du cardinal de Joyeuse, qu'il quitta quelques années après, pour revenir

en Provence où il cultiva les lettres. Il faisoit sur mer de fréquens voyages qui avoient pour objet le désir de connoître les mœurs, les usages des peuples d'Asie et d'Afrique, ainsi que les sciences, les arts, les animaux rares, et les livres. Dans un de ses voyages, il se maria en Sardaigne. En 1628, il fut pris sur mer par les corsaires, et mis en liberté après deux ou trois ans de captivité. Au lieu de retourner dans sa patrie, ainsi qu'il l'avoit annoncé, il se fit musulman à la fin de 1632. M. de Peiresc fut près d'un an sans lui écrire directement; mais d'Arcos ne cessoit pas de lui envoyer, de Tunis, des livres, des animaux curieux, des observations physiques, astronomiques et politiques, par M. Aycard, leur ami commun. Peiresc lui envoyoit, de Provence, tout ce qu'il croyoit pouvoir lui être agréable. Il reprit sa correspondance directe avec lui en 1634. J'ai découvert dernièrement à Paris, avec beaucoup de lettres de Peiresc, toutes les lettres que ce savant écrivoit à Thomas d'Arcos et à M. Aycard. J'ai choisi les plus intéressantes. Je prends la liberté de vous les faire passer pour être imprimées dans le Magasin Encyclopédique. M. de Mazaugues les avoit eues, ainsi qu'une correspondance des savans avec Peiresc, que j'ai dans mon cabinet à Aix, de M. Thomassin Mazaugues, son père, qui avoit

épousé la nièce de Peiresc. Les lettres qui composent cet envoi sont très-curieuses. Il y a des détails sur plusieurs animaux d'Afrique, entre autres sur l'alzarón et le caméléon, dont il a été question dans les lettres de d'Arcos lui-même (1).

On y voit l'extrême désir de Peiresc, d'augmenter ses connoissances, d'avoir des manuscrits égyptiens, arabes, cophites, etc., des inscriptions puniques, des médailles, enfin de se procurer des observations sur la physique et l'astronomie.

Je vous renouvelle, mon cher ami, l'assurance de mon ancienne amitié.

FAURIS DE SAINT-VINCENS.

(1) Voyez *Magasin Encyclopédique*; ann. 1806, t. 5, p. 143, 152 et suiv.

---

*Lettres inédites de Peiresc.*

A M. Thomas d'ARCOS, à Tunis.

A Boisgency, près Toulon, ce 13 Juillet 1630.

**M**ONSIEUR,

En l'absence de M. Aycard, qui est encore en cour, où il s'acquitte fort dignement de la députation de Messieurs de sa ville, Mad. sa femme m'a communiqué la lettre que vous lui avés envoyée, du 25 Avril et 20 Juin, par le patron Feisseri, pour me faire voir les recommandations que vous la chargés de me faire, dont je vous remercie bien fort, et voudrois me pouvoir ressentir, en sorte que vous fussiez bientôt délivré de cette fâcheuse servitude. Je lui avois dit, que si vous esti- miés que l'intercession de M. Napoulon vous y peut servir, je l'y employerois et le ferois agir le mieux qu'il me seroit possible; je le vous réitère maintenant, et si vous croyés que l'intervention encore de Monseigneur de Guise vous y soit utile, il y auroit encore moyen de la vous procurer. Faites moi seu- lement savoir en toute liberté l'état de vos

affaires présentes, et ce que vous jugés qui se puisse faire pour vous, car je vous assure que je n'y épargneray jamais rien qui puisse dépendre de moi et de mon petit crédit. Cependant je déplore infiniment votre longue disgrâce, et le surcroît qui vous y est survenu par votre mal des yeux, dont je prie à Dieu de vouloir bientôt vous délivrer, et remettre en la santé et liberté que vous désirés, et que vous mérités si justement. Si le commerce de la ville d'Aix étoit libre, je vous eusse envoyé sur le champ la mappemonde que vous désirés; mais je vous en ferai venir une de Lyon, maintenant qu'on commence d'ouvrir quelque commerce de ce côté là. Si j'eusse eu votre avis quinze jours plutôt, j'avois un frère à la cour, qui eût bien fait cette affaire; mais j'espère qu'il ne tardera pas, Dieu aidant; et, s'il y a moyen d'avoir un grand globe, vous l'aurez aussi par le même moyen; car je voudrois bien vous pouvoir donner quelque satisfaction, et de quoi donner aussi à votre patron, ou à vos amis, pour vous concilier leurs bonnes grâces, en sorte qu'ils eussent remords de conscience de vous laisser languir si longuement comme ils ont fait jusques à cette heure. Voyés seulement, s'il y auroit autre chose qui fût propre à vos desseins de par de là, car je tâcherai de vous faire recouvrer tout

ce qui se pourra trouver par mon industrie. Au reste, la description que vous nous avés faite de la prodigieuse grandeur de ce géant, nous a été bien agréable. Si la tête se pouvoit mesurer et peser au j'uste, la chose en vaudroit bien la peine, et s'il y avoit moyen d'en recouvrer les os qui ne se trouvent être pourris, cela vaudroit encore mieux la peine, et d'y employer quelque peu d'argent, si le prix en étoit modéré, surtout si la tête se pouvoit avoir entière, ou au moins l'une des mâchoires. Et, quoi que s'en soit, je me promets tant de votre bienveillance, que pour l'amour de moi vous nous en fairés tomber en main quelque fragment de la tête; car, pour les dents toutes seules, il y a des monstres marins qui en ont de si grosses, et si semblables à celles des hommes pour la figure, qu'il y a par fois de la peine à persuader que ce soient dents humaines, quand elles excèdent tant la grosseur ordinaire. Mais une dent, jointe à quelqu'autre pièce d'os bien entière, et dont la forme soit véritablement propre au corps humain, pourroit entièrement suffire à notre curiosité, s'il ne se peut avoir mieux. Qui pourroit avoir l'osselet du talon, qui sert de noyau pour le mouvement du pied, tel que celui qui se trouve aux esclanches ou gigots de mouton, dont se servent les petits enfans pour jouer au Berlingau,

ce seroit une vraie pièce à garder pour convaincre que ce ne soit pas d'un monstre marin. Les Grecs l'appeloient *l'astragale*, et les Latins le *talus*, et s'en servoient pareillement aux jeux, comme on fait des dés. Ce que vous dites, et ces Mores qui osent donner un nom propre à ce Géant, est bien plaisant, et mériteroit qu'il vous plût de vous enquérir, et du prétendu nom de ce Géant, et du nom du livre et de l'auteur qui en fait mention, et de prendre copie de l'article ou du chapitre où il en est parlé, et du nom qu'il donne au pays où il a été trouvé; et particulièrement à la ville qui en est le plus proche. Il ne vous manqueroit pas gens, pour transcrire en langue arabe ledit chapitre, et pour y mettre la version en langue franque ou autre intelligible. J'ai vu à Marseille un nommé Sayet, que le Sieur Napoulon ramena d'Alger, qui avoit force livres curieux, et qui avoit lu dans leurs histoires; je lui montrai des vieilles médailles arabiques, entre lesquelles il y en avoit où étoit représenté Hercule, qu'ils tenoient pour un Géant, qui eût été maître en Afrique, et ay maintenant oublié le nom qu'ils lui donnent, possible ont-ils voulu dire que ce fût celui-là. C'est pourquoi je serai bien aise d'en savoir ce que vous pourrez apprendre. Si ledit Sayet étoit par hazard à Tunis, je m'assure que pour l'amour de moi

il vous en diroit librement son avis; et, s'il se trouvoit à vendre quelque exemplaire de livres où ils disent en être fait mention, de quelque langue qu'il soit, arabesque, moresque, turquesque, persienne, marroquaine, ou autre, je le payerois volontiers, si le prix en étoit modéré, et ferois rendre au marchand, qui en fera la fourniture, le double de son prix, ou tels profits et charges nautiques qu'il aimeroit mieux. Travillés-y, je vous prie, à votre commodité, et vous servés librement de moi en revanche comme

Monsieur,

Votre très-humble,  
DE PEIRESC.

*A M. Thomas d'ARCOS, à Tunis.*

A Boisgency, ce 17 Septembre 1630.

MONSIEUR,

Ayant vu dernièrement des lettres, que vous aviez écrites à M. Aycard, du 25 du mois d'Avril et 20 Juin, je vous avois écrit, pour vous offrir mon service, et vous prier de vous rendre un peu plus curieux en la recherche de ce qui se pourroit apprendre, et recouvrer des fragmens de ce Géant,

dont vous parliés; mais je crois, que ma lettre est demeurée à Toulon, à faute de commodité de la vous faire tenir. Maintenant que M. Aycard y est revenu de la cour, il m'a communiqué une autre lettre votre, qu'il y a trouvée, dattée seulement quatre jours après la précédente, où j'ai vû la souvenance, qu'il vous plait encore avoir de moi, dont j'ai cru vous devoir rendre de nouveaux remerciments, comme je fais très-affectueusement, et avec un extrême desir de vous en rendre quelque digne revanche. Mais j'ai été un peu surpris d'y voir ce que vous nous mandés quatre jours après votre précédente lettre, que tous les os de ce grand Géant seroient tombés en poudre hormis les dents; ce que j'eusse facilement crû de ceux que vous disiés paroître pourris, mais des autres qui pourroient avoir plus de fermeté, il n'y avoit guères d'apparence, attendu la qualité des os assés durables de leur nature. Mais puisque cela est ainsi advenu, il nous reste à savoir de vous, à quoi s'en peut attribuer la cause, c'est pourquoi je vous supplie de nous envoyer un peu de relation exacte du temps que ce monstre fut découvert, et pour quelle occasion, et en quel lieu; si c'étoit en pleine terre, ou dans un tombeau de brique, ou taillé dans le roc, comme il

s'en est trouvé d'autres; quelle est la qualité de la terre, ou de la roche des environs à peu près; si elle est luisante; ou métallique et par conséquent corrosive, ou non, si c'étoit bien près de la mer, ou au haut de quelque colline, ou de quelque tertre, et s'il n'y avoit point par dessus de signal ou de marque, qui eût pû faire connoître ce qui étoit dessous, et surtout s'il y avoit pour anciens vestiges des vieilles fabriques là aux environs, et si les mazes de la ville d'Utique, dont vous parlez, en sont guères éloignées. Ce que vous ajoutés de l'observation de S. Augustin est grandement remarquable, et montre bien ce qui est de votre louable curiosité et de votre mérite au dessus de tout ce que nous en pouvions avoir conçu. Quant à la mappemonde, j'oubliai d'en demander des nouvelles à M. Aycard, lorsqu'il passa par icy devant hier un peu à la dérobée, pour savoir ce qu'il aura fait; je lui en écris, et selon sa réponse je tâcherai de vous procurer tout le contentement que je pourrai; il est vrai qu'il ne s'en trouve guères de bien récentes, qui ne soient faites en forme de globe, et puisque vous les aimés mieux quarrées, il en faudra prendre des moins récentes. J'en ai une des Plantins, ce me semble, qui est assés exacte, à laquelle je ferai joindre quelque autre,

que j'enverray prendre à Aix, maintenant que l'entrée y est libre; et voudrois bien vous témoigner en meilleure occasion ce qui est de ma bonne volonté en votre endroit. Il me reste à vous féliciter de votre heureuse délivrance, et à prier Dieu, qu'il vous veuille récompenser tous les maux et incommodités que vous avés soufferts, par autant de prospérités et contentements, et particulièrement par la guérison de vos yeux, et que je puisse vous servir quelque jour, en sorte que vous ayés sujet de m'avouer pour

Monsieur,

Votre très-humble, etc.

DE PEIRESC.

*P. S.* Puisque vous êtes pressé de votre retour, nous ne pourrons avoir le temps de faire venir de plus loin vos cartes; mais si vous envoyés les adresses, on ne laissera pas de les faire tenir en ce pais là. Cependant vous prendrés à gré ce qui se sera trouvé icy.

A M. Thomas d'ARCOS, à Tunis.

A Boisgency, ce 30 Septembre 1630.

MONSIEUR.

J'ajouterai ces deux lignes à celles que je vous écrivis ces jours passés, afin d'accompagner la grande mappemonde, dont je vous parlois, laquelle j'ai envoyé prendre à Aix, dans mon étude, dans les cinq jours de terme que M. Aycard m'avoit prescrit avant le partement de sa barque de Tunis. Je suis marry qu'elle ne soit plus récente; mais elle est pourtant des meilleures et plus correctes, et les autres n'ont rien de plus que je sache, si ce n'est ce nouveau détroit que Schautten et le Maire hollandais ont découvert sous celui de Magellan, qui est aisé à ajouter, comme je l'eusse fait faire, si la commodité de cette barque eût été moins pressée. Je ne sçais s'il en a été fait de meilleures de cette forme et de cette grandeur. J'ai connu l'auteur, qui s'entendoit mieux à ce métier que tous les autres qui s'en méloient ces années dernières. Cela n'empêchera pas que je m'en fasse venir une autre des plus récentes, pour l'envoyer selon que vous l'ordonnerés,

étant marry de ne vous pouvoir servir en  
meilleure occasion, comme

Monsieur,

Votre, etc.

DE PEIRESC.

*P. S.* Je ferai par même moyen venir des  
globes et quelqu'autre curiosité.

Je voudrois que vous eussiez vu comme  
étoit montée et enchassée cette carte sur son  
chassis, avec son quadre et moulleures, le  
tout suspendû sur deux petites polies sus-  
pendûes au plancher avec un contrepoids  
par derrière, de poids égal à tout le ta-  
bleau, par le moyen duquel le tableau se  
haussoit et baissoit tant que l'on vouloit,  
et se soutenoit de soi même en telle hauteur,  
que l'on vouloit, pour y lire commodément  
tant au plus haut, que au plus bas de la  
carte, le contrepoids n'étoit que de sable  
dans un sachet piqué en forme de matelas,  
pour le tenir plat, affin qu'il se pût tenir  
caché derrière le chassis de la carte.

A M. Thomas d'ARCOS, à *Tunis*.

A Boisgency, ce 10 Mars 1631.

MONSIEUR,

Vous m'avez surchargé tout d'un coup de tant de bienfaits et de tant de singularités que vous ne m'avez pas moins donné de pensement de vous rendre la revanche, que d'occupation à les admirer et examiner; ayant trouvé de fort curieux livres en votre caisse et qui méritent bien d'en faire cas, et des médailles encore plus curieuses la plupart battues à Carthage, tant les latines que les vraies carthaginoises, au moins celles qui étoient enfagottées ensemble en une seule enveloppe de papier; car les autres sont simplement romaines, sans qu'on puisse reconnoître si elles ont été faites là, ou ailleurs. Il y avoit parmi un petit poids quarré, écrit en lettres d'argent du nom de DIOCLES, qui fait le contrepoids du SOLIDUS AUREUS, du Bas-Empire, ce que j'ai trouvé le plus joli de tous; car pour la gravure en cor-naline si bien elle peut avoir été faite superstitieusement par quelqu'un, qui crût qu'elle eût des propriétés extraordinaires et qui voulût, qu'il y eût du mystère

d'avoir joint d'un côté l'image du Dieu Jupiter, et de l'autre un croissant de lune et les sept étoiles que j'estime avoir été faites pour celles de la petite ourse du septentrion, entre lesquelles est l'étoile Polaire tant renommée; si est-ce qu'il pourroit être aussi que celui qui l'a faite graver n'eût pas songé à telle propriété, bien qu'il ait vraisemblablement eût toujours de l'égard à quelque sorte de mystère, comme ils en avoient en toutes leurs principales actions et publiques et privées; mais principalement en ce qui regardoit leur religion. Et se trouve des médailles romaines du tems de la Republique, où se voit gravé d'un côté le même croissant de lune accompagné des mêmes sept étoiles, mais il n'y a pas de plus grand mystère pourtant, si ce n'est qu'un peu d'allusion au surnom d'un magistrat romain qui l'a fait battre de son tems, lequel s'appelloit LVCIVS LVCRETIVS TRIO, et j'ai souvent vû que les graveurs étoient bien aises de représenter en pierreries des mêmes symboles ou devises, qui se rencontrent en des médailles ou monnayses, qui avoient eût cours, dans quoi chacun en choisissoit des plus convenables à son humeur, et y supposoit-on par après autant de mystère, ou de superstition que l'on vouloit voir; l'abus étoit passé à y faire imaginer des propriétés au-

tant de la gravure ou de l'inscription, que de la nature des pierres.

Les galantries de la Mecque me semblent bien plus recommandables, que vous ne dites; vû la qualité des pierres précieuses, qui y sont employées; et je voudrois savoir quelque chose de l'usage de ces pauvres Turcs, comme ils appellent leurs différentes sortes de chapelets distingués par trois quatorzaines et par six sizaines, et particulièrement pourquoi les différences non-seulement des grains de différentes couleurs, et de plaques en forme de cœur, mais aussi de laz d'amour, et quelle sorte de prières ils disent, ou répètent sous ce contorolle.

Pour les anneaux de cornaline tout d'une pièce, ils sont de plus de prix que d'usage parmy nous, c'est pourquoi j'y plains plus les frais, que vous y pouvés avoir faits.

Je trouvai en vos oeufs d'autruche des verrües de relief que je n'avois jamais veües en autres, qui me les firent priser beaucoup plus, aussi bien que le bon goût de vos dattes, qui se trouvèrent exempts de toute vermine, ce que je n'ai guères vû.

Mais la grosse dent pétrifiée m'ôta bien incontinent toute occasion de douter, de ce qu'elle étoit; car il me souvient d'avoir assurément vû la tête d'un certain monstre marin, qui avoit une rangée de dents de la

même forme qui garnissoit tout le devant de ses mâchoires quasi comme c'eût été tout d'une pièce. Il ne me souvient pas bien si c'étoit un hypopotame, ou cheval de mer (ou plutôt du Nil) ou bien quelque espèce de balenne ou même de crocodile, dont je m'éclaircerois bientôt, si j'entrois dans mon cabinet à Aix; de façon que l'autre dent, que vous dites vous être demeurée, n'est sans doute qu'un fragment du même ratelier ou mâchoire continuée, qui a été séparé artificieusement par le marchand, qui l'a pensé mieux vendre sur l'occasion du bruit de la découverte des os du Géant; car je ne me persuadérois pas facilement, que cette dent ait jamais été trouvée dans aucun tombeau, autrement il faudroit dire, que ce fût de quelque animal étranger, qui eût servi pour les spectacles publics, lequel on eût voulu honorer d'un tombeau, ce qui étoit bien rare; et si ces dents icy ont été trouvées au même lieu que les autres ossemens gigantesques, dont on a fait tant de bruit. Je crois que le voisinage de la mer pourroit avoir porté en cet endroit la carcasse de tout cet animal, comme elle porte au bord des coquillages dans la terre, et bien souvent pétrifiés, comme le semble être le fragment de cette dent; ce qui me fait trouver moins compatible ce que l'on vous a assuré de la

fragilité de ces grands ossements, qui se réduisirent en poudre à l'air : car s'ils eussent été des appartenances de cette dent, je crois fermement qu'ils eussent été plus solides, plus fermes, et en état de se conserver tout aussi bien que font des os humains, et des os de chevaux, comme il s'en trouva mêlés et pétrifiés au terroir d'Aix, à une arquebusade hors des murs, dont j'en ai fait tirer des charges de mulet, que j'ai envoyées par tous les endroits de l'Europe èz mains des curieux (1). Or, ce que vous ajoutés des vieilles mazures, qui sont au même lieu du tombeau

(1) Hors des murs d'Aix et de la porte appelée de Notre-Dame, en tournant à l'ouest, non loin du terrain qu'occupoit l'ancienne ville, on voyoit, du temps de Peiresc, un rocher situé au milieu d'un champ élevé au dessus du sol de six ou huit pieds, ayant environ dix pieds de circonférence, sur lequel on avoit, dans le septième siècle, élevé un oratoire en l'honneur de S. André. L'oratoire et une partie du rocher furent démolis de 1620 à 1625. Il étoit presque entièrement formé d'os pétrifiés. Peiresc en envoya à tous les curieux. Ce rocher a été entièrement détruit en 1766. Il avoit des racines profondes dans la terre. M. Guetard a fait imprimer, sur les pétrifications dont il étoit formé, un Mémoire qui a été inséré dans les recueils de l'Académie des sciences.

de ce prétendu Géant, semble présupposer qu'il y eût quelque fabrique dans quoi il eût été inhumé, ce qui mériterait bien d'être vérifié, et qu'on pût savoir si c'étoit bâtiment de pierre sèche, ou bien à chaux et à sable, ou pierre de taille sans ciment ou mortier, ou avec des grandes briques, ou bien simplement la fosse cavée dans le roc, ou dans le tuf et pierre tendre, ou terre solide. A quoi on se peut prévaloir de l'occasion des racines du torrent qui en a emporté une partie, qui par conséquent peut en avoir laissé une autre assez apparente pour résoudre tout cela, même pour mesurer la hauteur et la largeur de la fosse ou de la fabrique, si la longueur ne se peut plus reconnoître; et s'il se trouve de la poudre à quoi se réduisent ces os, il ne seroit pas inutile d'en ramasser un peu, pour pouvoir juger de la qualité de la substance de ces os, comme nous avons jugé de celle de la dent, que l'on vous avoit voulu donner pour dent du Géant; le temps qu'il vivoit, son âge, le nombre de ses enfans, et la façon de sa mort. Je voudrois bien savoir d'eux, pourquoi ils ne sont pas obligés de vous dire le nom de son père et de ses ancêtres, afin qu'il n'y eût rien à désirer en leurs prétendues sciences; et voudrois bien qu'ils me disent par même moyen, quel étoit le langage

qu'il parloit, et quelle est la signification des noms qu'ils lui ont donnés; car en ce temps-là on ne parloit pas le moresque. Je crois, comme vous faites, et comme tout homme de bon sens doit faire, que ce ne sont là que rêveries; mais je vous assure que vous m'avez bien fait plaisir de me faire sçavoir ce que ces pauvres gens s'en font à croire, et je serois très-aise, que vous les eüssiés remis sur ce discours, et que non-seulement en eüssiés tiré des instructions sur toutes ces particularités, mais que les eüssiés pût disposer à mettre par écrit eux mêmes, s'ils le savent faire, tout ce qui est de leurs connoissances et de leurs opinions sur ce sujet, et puis en faire faire la version en langue intelligible à nous, sans oublier de leur faire coter les auteurs et historiens prétendus, d'où ils ont tiré ces Mémoires, et nous envoyer leurs Mémoires en arabe, et la version d'iceux en français ou italien, ou espagnol. Je n'épargnerai pas même quelques paragantes, pour leur en faire prendre la peine plus gayment. Car il importe de pouvoir faire voir jusques où peut aller leurs simplesse et crédulité, et ne faudroit pas négliger de nommer les personnes, qui auront mis la main à ces Mémoires.

Quant à la pierre en forme d'œuf, je gagerois à l'avance, que c'est quelque pé-

trifications de noyau de quelque ourcin de mer, ou autre coquillage façonné naturellement, et que telles figures extraordinaires leur font forger ces imaginations d'y avoir enfermé des ames d'Empereurs; et surtout un peu d'écrit de leur part ne seroit pas à négliger, pour mieux faire voir de quoi ils sont capables de se rompre la tête. Les fables que les Indiens racontent de leurs Géants, ne sont pas négligées par les curieux, non plus que celles des habitans des Azores, où ils en montrent des ossemens ensévelis dans des cavernes, comme ceux du fond du Pérou en montrent d'ensévelis dans des grandes briques. Vous vous moquerés de l'excès de ma curiosité, mais en ces matières là les curieux se payent de toute monnaie, et y trouvent des considérations à faire toutes autres, que ce qu'on s'imagineroit, en examinant les humeurs des peuples, qui se laissent abbreuver de ces sornettes. C'est pourquoi vous m'en pourrés excuser, s'il vous plait, et me commander tant plus librement si vous me connaisés propre à aucune chose pour votre service. Mais je vous prie de laisser toutes les cérémonies dont vous usés, soit pour le langage (que vous avés parfaitement bien conservé, quoique votre modestie vous fasse dire le contraire), soit pour l'honneur, que

vous me voulés faire trop surabondant, dont j'accepte la bonne volonté, et ne vous dirai autre chose en revanche, si ce n'est, que je suis tout votre de cœur et d'ame, et qu'il ne tiendra qu'à vous de vous en prévaloir, en me commandant, comme je vous conjure, vouloir faire, ce qu'attendant je vous demeurerai toujours redevable de tant de libérale bienveillance, et vous en rendrai tous les remercimens, que je pourrai, et toute la correspondance, qui scauroit dépendre de moi; bien marry, qu'une chétive mappemonde vous ait fait mettre en peine d'envoyer tant de livres et de raretés, et encore plus que nous ayons si mal, de quoi vous en revancher, au moins en cette conjoncture icy. Mais si vous venés passer par ces quartiers, je me promets de m'en bien mieux acquitter, Dieu aidant, et de vous témoigner à meilleures enseignes, que je ne saurois être à présent, que je suis véritablement, et serai à jamais

Monsieur,

Votre très-humble, etc.

DE PEIRESC.

*P. S.* Parce que vous êtes en un païs où le monde est si crédule, et si prêt à déférer à ces opinions de propriétés occultes des pierres, et particulièrement des gravées,

qu'ils prennent quasi toutes pour des talismans, j'ai crû que vous renvoyant votre carniole, maintenant que je vous en ai déchiffré le mystère, vous la ferés passer pour quelque chose de plus considérable, pour la troquer avec quelque curieux, qui en soit plus friand. J'en ai ainsi usé dans la Palestine, où j'ai renvoyé des pièces, qui en ont fait défférer d'autres bien plus importantes, et m'a heureusement réussi.

*A M. Thomas d'Arcos, à Tunis.*

A Boisgency, ce 13 Mai 1631.

MONSIEUR,

Je vous écrivis avant hier un peu à la hâte, ayant été surpris de l'avis de la commodité, qui s'en présentoit, mais ayant depuis vû le tems à la pluye, qui s'est mis dessus, et qui ne permettoit pas que la barque pût si tôt faire voile, j'ai crû que cette mienne lettre y arriveroit bien encore à tems, et que vous ne seriés pas marry, que je vous envoyasse le catalogue cy joint de plus de deux cent quarante ou cinquante volumes écrits à la main, qui ont été apportés depuis peu du Levant, la pluspart en langue arabique, entre lesquels il y a de

fort rares pièces; et le bon est, que cela est tombé en main de personnes, qui aiment tellement le public, qu'elles ne feront pas de difficultés, de les communiquer et d'en faire imprimer toujours quelques-unes. Il y a même des œuvres d'Aristote, d'Euclide, de Platon, de Ptolomée, de Théon, d'Apollonius, et autres anciens auteurs grecs, qui étoient perdus en leurs langues grecques, lesquelles se trouvent seulement par la traduction qu'on a maintenant recouvrée en langue arabe; et il y a grand nombre d'historiens en cette langue là, qui nous étoient du tout inconnus, et tout plein de livres d'astronomie et d'observations célestes, qui seroient grandement bien venues en ce siècle. Vous aurés de quoi faire un peu de fête à ces Mores, qui se croient si doctes, et seroit bon de savoir d'eux, s'il étoit loisible, s'ils ont vû de ces livres icy, et s'ils en ont d'autres; voir s'il s'en pouvoit obtenir un catalogue, il ne seroit que bon, et particulièrement s'ils ont des livres plus particuliers concernant les histoires de leur propre país, si elles ne sont que depuis Mahomet, ou bien si elles remontent jusques au tems des Romains et des Carthaginois, ou de leur prétendu Géant, et faudroit en prendre le titre du livre, et copie de quelques feuillets du commencement et de la fin,

ou du moins de quelques lignes ou paroles. Voila un employ pénible, et possible importun; mais vous excuserés, tout comme je vous supplie, et de me tenir d'autant plus

Monsieur,

Vostre très-humble, etc.

DE PEIRESC.

*A M. Thomas d'ARCOS, à Tunis.*

A Boisgency, ce 20 Mai 1631.

MONSIEUR,

Dans la presse, qu'avoit donné le matelot pour son départ de la Cadière à M. Aycard, à peine croyois-je de pouvoir avoir le tems de répondre à vos lettres, tant s'en faut que je püsse rien apprêter, qui vous pût être envoyé en revanche. C'est pourquoi ledit Sieur Aycard ayant été obligé de m'envoyer montrer votre dernière lettre, pour me communiquer ce que vous trouvés bon, que je scusse des discours à perte de vûe de vos Mores, sur le nom de ce prétendu Géant. Cependant depuis mes deux dernières lettres écrites, j'ai fait visiter exactement des dents d'hyppopotames et des dents de crocodile;

et par la relation qui m'en a été faite, il ne s'est rien trouvé de convenable à celle que vous m'avez envoyée de ce prétendu Géant, tellement qu'il faut rechercher si les baleines ou autres gros monstres marins n'ont point les dents plus conformes à celle dont est question, et si celle qui vous est restée n'a été mieux employée, je pense qu'il ne seroit pas inutile d'en avoir la vûe, pour la pouvoir approcher de la mienne, et voir, si ma conjecture n'est pas véritable, qu'elles étoient, tout d'une seule pièce, ondoyées ou même en apparence sans aucune vraie séparation de l'une à l'autre; et puis nous ne laisserons pas de vous la rendre; je pense même que cela servira pour conjecturer de plus de la mâchoire, si c'étoit portion d'une gueule bien grande et d'un museau bien avancé ou bien plat; car la mienne semble être la dernière du plus profond de la gueule du côté gauche, et si la vôtre s'y peut assembler, on pourra vraisemblablement mesurer à peu près le tour de tout le ratelier. Mais depuis les dernières lettres que je vous ai écrites, un de mes amis, qui m'est venu voir icy, m'a voulu assurer que sur un portail de la ville de Tunis, on a fait pendre ou bâtir, longtemps y a, des os d'un Géant d'une prodigieuse grosseur, et particulièrement du crâne de la tête; ce que je n'ai pas

voulu croire, jugeant bien que cela ne vous auroit pas été inconnu, et que vous n'auriés pas manqué de nous en avertir, sur l'occasion des discours de ce Géant nouvellement découvert; de quoi je n'ai pas néanmoins cru ne devoir vous donner avis, afin que vous vous en enquériés, et que nous ayons de quoi contredire cette assertion; attendu même qu'un autre avoit soutenu d'avoir ouy dire que c'étoient des os de baleine: sur quoi, attendant qu'il vous plaise nous en éclaircir, je finirai, demeurant,

Monsieur,

Vostre, etc.

DE PEIRESC.

*Lettre de M. DE PEIRESC, à M. AYGARD, écuyer,  
à Thoulon.*

A Boisgency, 24 Mai 1632.

MONSIEUR,

Puisque vous désirés scavoir mon sentiment sur les médailles que vous m'avés envoyées, je l'ay cotté dans l'enveloppe que j'ay faite à chacune à part, où vous pourrés voir que la plus ancienne est du temps de l'Empereur Justin, second fils adoptif de Justinien, et qu'elle représente à son revers l'image d'une

Victoire, laquelle ne se peignant jamais sans ailes, est prise pour un Ange, par ceux qui ne sont pas versés en la connoissance des images des anciens.

Celle qu'on vous avoit baillée pour une Sainte Hélène, cottée n.º 11, est des Empereurs Constantin Porphyrogenetes et Romain son fils qui régnoient environ l'an 900. Elle mérite que vous en fassiez cas, quoique i'en aie plusieurs des mêmes princes; mais non pas si nettes et si entières que la vôtre qui est à fleur de coin, comme on dit à Paris.

Certes, il n'y a pas de Sainte Hélène sur ces médailles qui portent la figure du Christ avec une si longue barbe qu'il n'y a pas moyen de la prendre pour celle d'une Sainte; de l'autre côté, les deux figures n'ont pas de cercles autour de la tête, mais bien deux princes avec leurs noms fort lisibles.

Nos paysans de Provence, lorsqu'ils trouvent dans la terre une médaille du Bas-Empire, surtout si elle est concave ou bombée, et comme ils le disent en forme d'écuelle, l'appellent, d'après une vieille tradition dont ie ne sçais pas l'origine : médaille de Sainte Hélène, prétendant qu'elle guérit des maléfices : croiriés vous qu'à Aix les personnes charitables qui se dévouent à exhorter les pauvres patiens à la mort, et à les enterrer

après leur exécution, ont dans leur chapelle une certaine provision de ces médailles du Bas-Empire en escuelles, et qu'ils en mettent une au col du patient avant son exécution, en lui disant que cette médaille qui est bénie et qui porte la figure de Sainte Hélène, le fera souvenir de Dieu et lui portera bonheur.

La troisième, quoique de bas or et de manière fort barbare, n'est pas guères moins à estimer à mon avis pour représenter d'un côté l'image d'un autre Christ qui met la couronne sur la teste à deux autres princes dont les noms semblent assez lisibles, des Empereurs Michel et Andronicus Paleologue père et fils, dont le père reconquit la ville de Constantinople sur l'Empereur Baudouin, second prince du sang de France et du tems du Roy S. Louis. Ce qui est représenté au revers qui se distingue si difficilement, est fait pour l'image d'une Vierge Marie assise tenant les bras ouverts et ayant le cercle des Saints à l'entour du visage aux deux côtés duquel visage se voyent encore quelques vestiges des inscriptions ou chiffres que souloient faire les Grecs pour signifier la mère de Dieu, et ce qui engendre plus de confusion, c'est que cette image se trouve enfermée dans une enceinte de murailles de ville garnie de tourelles ou châteaux qui

ne sont pas situés selon les règles perspectives.

La quatrième et dernière représente du côté convexe, ou qui est en bosse, une pareille image de la Vierge Marie assise en une chaire dont les accoudoirs sont si mal représentés qu'ils semblent plutôt deux lettres P que non pas deux accoudoirs de chaise, et semble que le cercle de l'entour du visage soit double, et qu'il y ayt une couronne par dessus la teste quasi en forme de mitre; elle a les bras ouverts comme la précédente, et l'enceinte de muraille de ville qui l'environne, est garnie de quatre châteaux chacun muni de trois tourelles situées en perspective contraire les uns des autres, ce qui augmente grandement la confusion, et n'y a aucune écriture, chiffre ou caractère de ce côté là: mais de l'autre il y a une autre figure de Christ devant laquelle se prosterne à ses pieds une figure d'homme qui semble être un Saint, puisqu'elle a ce cercle à l'entour du visage, et toute fois elle est bien richement vêtue d'habillements garnis de pierreries, ce qui me fait juger qu'ils ont voulu représenter quelque prince, car on en voit avec le nimbus; on ne peut lire que la fin du dernier mot qui appartient à un Andronicus. Ce pourroit être l'Empereur de ce nom: ou si l'on vouloit que

ce fût un Saint, à cause du nimbus, ce pourroit être un de ces despotes ou princes dépendant des Empereurs du nom d'Andronicus. Il y en a dans le Ménologue des Grecs, outre le Saint Andronicus martyrisé sous Déoclétien en la ville de Tharse dans l'Asie-Mineure. On auroit pu mettre l'effigie de quelqu'un de ces Saints sur cette monnoie frappée à Ancyre; au reste, la gravure est si barbare qu'il ne semble pas que la médaille puisse se rapporter à un siècle plus haut que celui du règne de la famille des Paleologues. Or, il y a eu dans cette famille bon nombre de princes du nom d'Andronic.

Je demeure pour la vie

Vostre, etc.

DE PEIRESC.

A M. Thomas d'ARCOS, à *Tunis*.

A Boisgency, ce 17 Juillet 1632.

MONSIEUR,

Votre dépêche du 20 Octobre 1631, n'est arrivée que le 20 Mars dernier. J'ai donc à vous remercier comme je fais très-humblement de toutes ces belles curiosités, tant de

livres et médailles, ou autres galanteries de l'antiquité, que de ces pierreries et ameublements précieux, dont vous m'avez envoyé si bonne provision et particulièrement de la relation, que vous m'avez faite de votre pèlerinage partout le pais d'alentour de Tunis, où vous avez découvert de si belles inscriptions et des fabriques si excellentes et si dignes d'être décrites et données à la postérité, s'il s'en pouvoit avoir des desseins avec leurs dimensions bien exactes, dont je payerois volontiers les frais, s'il se trouvoit là quelque esclave, ou autre personne intelligente en l'architecture qui en pût aller prendre les dimensions sur les lieux. Surtout vous dois-je des remerciemens plus grands, que je ne sçaurois faire, de l'honneur que m'avez voulu déferer en la dédicace de vos Mémoires politiques, qui sont certainement des meilleurs et plus exacts que j'aye vus en cette matière; mais je plains extrêmement le mauvais choix que vous avez fait de ma personne, qui seroit capable d'otter le crédit que pourroit mériter la meilleure pièce du temps. C'est pourquoi, dès que j'ai reçu votre livre, je priai M. Aycard de vous faire trouver bon d'en otter l'épître liminaire, et d'y en mettre une adressée à l'éminentissime cardinal Barberin, neveu du Pape, mon ancien et particulier patron, qui

avoit une délectation particulière en cette sorte d'étude, comme en toutes les autres plus dignes, et à qui je me promettois de faire agréer ce témoignage de bonne volonté, d'où vous pourriés avec le temps espérer possible quelque reconnoissance de votre vertu; et d'autant que M. Aycard m'assuroit, que vous deviez bientôt venir en chrétienté; je le souhaitois tant plus ardamment, pour avoir moyen de vous représenter de vive voix ce que méritoit cette affaire, à laquelle je vous conseille de penser à l'avance, et de vous résoudre, vous assurant que je ne me tiens pas moins redevable à votre courtoisie, que si j'avois accepté l'excès de votre honnêteté, et par ce moyen on pourra traiter de l'édition de votre livre dans Rome, ou dans Florence, ou dans Naples, ou en telle autre part que bon vous semblera de toute l'Italie, hors de laquelle je ne pourrois pas espérer qu'il se fisse jamais d'édition qui vaille de ce bel ouvrage; sur quoi nous attendrons d'apprendre ce qui sera de vos sentimens. Cependant, je vous dirai que je n'ai point vu de plus beau jasje que celui de vos manches de couteau; comme celui de vos pommeaux d'épée et de dague est encore bien beau; mais ces deux pierres sanguinaires ne se trouvèrent pas dans votre caisse, à ce que me manda M. Aycard, ce que je ne

trouve pas étrange, puisqu'il s'agissoit des choses échappées d'un naufrage, il ne seroit pas accompli, s'il ne s'y perdoit rien. Je m'imagine que c'étoient de celles que l'on appelle *ématistes*, et en notre vulgaire *Pierre sanguine*, laquelle est de couleur de fer, et possible étoient de celles qui se trouvent écrites par les anciens de plusieurs lettres grecques, ce que vous pourrés éclaircir quand vous voudrés. La pierre blanche façonnée quasi à la mode des bougies de cire blanche m'a semblé grandement curieuse, bien que je ne puisse pas me persuader qu'il y aye rien d'approchant de tout ce que vous ont voulu dire les Mores. Nous avons des montagnes icy près, où se voyent des pierres composées de différentes matières entrelassées quasi en cette sorte, mais non pas de si belle couleur, ni de si beau lustre, pour n'être pas si fines. Mais j'en ai vu en Normandie de la couleur et dureté des calcédoines; il est vrai que je n'en ai jamais vu qui ait plus de mélange et de bizarrerie que la vôtre. C'est pourquoi étant curieux, comme je suis, de toute sorte de différentes pierreries, j'ai été infiniment aise de pouvoir la loger parmi les autres, et ne vous en ai pas moins d'obligation, que si c'étoit des plus précieux joyaux, que la Barbarie puisse fournir. Les poids sont véritablement antiques et sont d'un

marbre noir qu'on appelle *lucullan*, mais l'usage leur a fait perdre tant soit peu la juste pesanteur qu'ils devoient avoir, et par même moyen les marques qu'on avoit accoutumé d'y mettre de leur légitime poids. La médaille d'argent de Vespasien est écrite véritablement d'un autre sens que celles de la plupart des autres empereurs; mais non pas tout-à-fait à la renverse, comme il s'en trouve aucunes auxquelles on ne les sauroit lire que les lettres ne fussent renversées sans dessus dessous; mais ici on les peut fort bien lire à droit sens, en renversant la tête de la médaille sans dessus dessous. Or, voyant que cela étoit plus fréquent aux médailles de Vespasien que de toutes les autres, je m'étois une fois imaginé que cela pouvoit procéder de l'usage d'Orient, et particulièrement de la Syrie et Palestine où il étoit lorsqu'il fut créé Empereur, et où furent connûes les premières monnoyes ou médailles sous son nom et son image, ce qui pouvoit avoir été imité de la sorte par les autres provinces de son empire, pour plus d'affection de suivre ce qu'il avoit une fois agréé. Je ne voudrois pas pourtant soutenir cela bien opiniâtement; bien vous avoue-je que l'inscription punique, que vous m'avez envoyée se doit véritablement lire à rebours, de droite à gauche, selon l'usage des

langues orientales, comme vous l'avez très-bien reconnu, et vous ne sauriez croire combien j'estime cette pièce, et combien plus je l'estimerois, s'il y avoit moyen d'avoir un dessin bien exactement fait de cette pyramide avec toutes les vraies dimensions tant de la fabrique externe, que de ces quatre petites chambrettes que vous dites y être par dedans; mais s'il étoit possible, il faudroit encore user d'une autre diligence, à cause de l'extravagance de ce caractère, pour éviter les équivoques, qui se rencontrent en la transcription des caractères inconnus. C'est qu'il faudroit mouiller des feuilles de papier toutes simples, ou doublées, selon que le papier peut être plus ou moins fort ou mince; car en pressant les doigts dessus avec un linge on y fait imprimer la figure des caractères fort fidèlement, et laissant quasi sécher ledit papier sur la pierre, il emporte l'empreinte des lettres fort apparentes. Que si j'avois de telles empreintes en papier de toute cette inscription, je ne sais s'il n'y auroit point moyen d'en déchiffrer quelques paroles, y ayant un très-honnête homme de mes amis, qui a fort heureusement travaillé depuis peu à deschiffrer tout ce qui étoit resté dans Plaute du langage punique, ce que personne n'avoit osé entreprendre depuis plus de quinze cents ans. Mais s'il se

trouvoit de par delà quelque autre pierre écrite en caractère punique, laquelle ne fût pas si grosse qu'on ne la pût commodément transporter par deçà, c'est la vérité que je prendrai un grand plaisir de l'avoir, s'il se pouvoit faire sans votre incommodité; car pour celle là, puisqu'elle est attachée à une si grande fabrique, ce seroit dommage d'en rien arracher ou gâter. Au reste ne trouvés pas si étrange ce que nous ont voulu dire ces Mores, concernant le Géant, dont ils vous parloient, car il ne faut pas être grand devin, ou grand prophète pour rapporter toutes leurs fables à celles d'Hercule qui eût bien autant d'enfans comme celui dont ils parlent pour le moins, et fut empoisonné par sa femme, aussi bien que le prétendu Géant; c'est pourquoi j'étois bien aise d'apprendre, en quelle sorte étoit écrit dans leurs livres cette fable d'Hercule, et son voyage en ce païs là, pour y aller combattre Antée, en allant poser ses colonnes au détroit de Gibraltar, et quel nom ils lui donnent, car j'ai vu un célèbre esclave tuniquesque, qui l'appelloit Carmil ou Carmel en sa langue molesque. C'est pourquoi, si vous en pouviés apprendre quelque chose de particulier, j'y prendrois grand plaisir, et encore plus, s'il vous plaisoit de me commander quelque chose qui pût dépendre

de moi, étant grandement fâché de ne vous avoir pû fournir l'Alcoran, que j'avois en latin de la version alléguée par J. L. Bernard; mais je l'ai envoyé quelques années, y a, à un de mes amis à Paris, qui en avoit envie, et n'en ai pû recouvrer un autre depuis, bien que j'y aye usé de quelque diligence; mais je la renouveleray de tous cotés et tacherai de vous procurer ce contentement le plutôt qu'il me sera possible, étant de tout mon cœur,

Monsieur,

Votre très-humble, etc.

DE PEIRESC.

*A M. Thomas d'Arcos, à Tunis.*

A Boisgency, ce II Aoust 1632.

MONSIEUR,

Plus j'ai considéré cette inscription, que vous m'avez envoyée en lettres puniques, plus je l'ai estimée digne d'être examinée par un grand personnage qui a interprété ce qu'il y avoit dans Plaute en langue punique. Mais, pour y aller plus sûrement, il faudroit avoir une empreinte de toute l'inscription prise sur les lieux même avec du papier

mouillé et pressé sur la pierre, pour ne laisser aucun sujet de douter de la forme et figure de chaque caractère d'icelle. Vous me ferés un singulier plaisir de la faire faire, et me l'envoyer le plutôt que vous pourrés, tandis que je chercherai tous moyens de vous servir en revanche comme

Monsieur,

Votre, etc.

DE PEIRESC.

*A M. AYCARD, Ecuyer, à Toulon.*

A Aix, ce 26 Décembre 1632.

MONSIEUR,

J'ay aujourduy reçu une lettre du Sieur d'Arcos, du 23 Novembre, par le Sieur Claude Martin, cy-devant chancelier du vice-consul de Tunis, que ledit Sieur d'Arcos merecommande particulièrement, le S.<sup>r</sup> Martin m'a assuré, comme d'une chose indubitable, que plus de six mois y a, ledit Sieur d'Arcos s'est renié, et a pris le turban turquesque, et maison droite avec pention, ou assignation certaine de la part du vice-roy de Tunis, dont i'ay esté si scandalisé que ie ne scaurois exprimer les iustes sentimens et déplaisirs que

i'en ay. On luy a imposé le nom d'Hosman; et, parce qu'il n'est pas jeune, on l'appelle *Bab-Hosman*, comme nous disons *Sen Pierre*. Toutefois il signe encore la lettre qu'il m'escrit de son vieil nom d'Arcos, sans y ajouter celui de Thomas dont il avoit accoustumé d'user. Il m'escrit que le porteur de sa lettre me dira les nouvelles de ce pays là, sans rien exprimer de son changement de condition. Il y a néanmoins un petit mot en passant, qui semble se pouvoir interpréter en ce mauvais sens là, puisque c'est à la suite tant de ces mauvais bruits que nous auions desja appris, que des nouvelles du pays, pour lesquelles il me renuoye au porteur de sa lettre, me faisant de belles offres de son service *en quelque estat qu'il se trouue*; ce qui semble présupposer qu'il ne soit plus en celui qu'il souloit estre. Enfin cet honneste homme m'a assuré qu'il estoit fort familier chez luy depuis plus d'un an, et que ce pauvre vieillard ne fait quasi qu'estudier; mais qu'il n'a jamais eu le courage de luy dire quel prétexte, ou quel sujet il pourroit auoir eu de faire ce changement. J'ay esté une bonne heure à contester avec cet honneste homme auant que j'aye peu croire ce qu'il me disoit, et luy ay donné la torture cent fois sur ce suiet, iusqu'à ce qu'il m'en a tant dit de circonstance qu'il a fallu me rendre;

entre lesquelles il n'a pas oublié de me dire qu'il l'avoit veu entrer dans la mosquée, et que le vice roy n'y entroit guerre sans luy; tellement que je suis ravi d'admiration de ce qu'il a voulu faire après ce changement, quand il m'a envoyé le liure que vous me fites tenir de sa part dernièrement pour la deffence de la loy chrétienne contre les Mahométans; mais cela sera cause que ie le liray d'un bout à l'autre à mon premier loisir, ensemble la version italienne qu'il m'a envoyée de sa politique, pour voir si j'y reconnoitrois rien qui puisse ressentir la mauvaise disposition où il estoit. Il me promet une copie de son itinéraire, contenant une relation bien exacte tant de l'Egypte que de toute l'Affrique, où ie ne doute pas qu'il ne puisse auoir découvert de très-rares singularités qui estoient desjà attendues en bonne déuotion par des plus curieux de Paris, auxquels i'en auois donné des nouvelles en aduance. Je me trouue un peu empêché en la forme de luy escrire parcy après, et encore plus à me résoudre si ie dois dissimuler cette nouvelle, et si i'en puis prétendre cause d'ignorance, puisque le porteur de sa lettre n'auoit charge de me dire autre nouvelle que celle là; car en toute façon je pense qu'il vaille mieux lui escrire que de m'en asbtenir pour

mille bonnes raisons. Je seray pourtant bien aise que vous m'en disiez votre avis s'il vous plait. M. de Gatines m'apprend qu'il lui a enuoyé de ma part par la dernière barque partie de Marseille pour Tunis une canavette de muscat, avec une quantité de prunes de Brignolle, de raisins de Damas, et autres petits rafraîchissemens en mon nom, dont ie luy en ay fait le remboursement.

Je viens de recevoir diverses lettres de Marseille en confirmation de ce mauvais avis de ce changement du Sieur d'Arcos, et entr'autres de la part du Sieur Martin prieur de S. Victor, qui me demande une lettre de faueur à iceluy pour la rançon de son neveu. Un autre m'escrit que cet homme est tenu pour turc entre les Turcs, pour juif entre les Juifs, et pour chrétien entre les Chrétiens, ou pour ne scauoir qu'est ce qu'il est, ou qu'il doit estre; en quoy je le plains grandement, ie demeure toujours

Monsieur,

Votre, etc.

DE PEIRESC.

A M. Thomas d'Arcos.

D'Aix, ce 22 Mars 1633.

MONSIEUR,

Ma retraite des champs à la ville m'a fait perdre des bonnes occasions et commodités de vous écrire que je n'eusse pas laissé échapper, si je ne me fusse pas tant éloigné de la marine et de la demeure de M. Aycard qui avoit le soin de me tenir averti du partement des barques si précipité bien souvent, qu'avant que j'en eusse l'avis, elles avoient fait voile. A ce coup il me faut espérer que j'aurai assés de loisir pour lui envoyer les lettres qu'il faut que je vous écrive, et les livres que je vous avois apprêtés, pour vous les faire tenir par une barque de la Seine, par laquelle vous recevrez enfin un exemplaire de l'Alcoran en latin de la vielle édition, et de cette version dont vous me parlés de M. Bernard, à laquelle on a joint quelques autres petits traittés des appartenances de l'histoire tant de Mahomet, que de ses successeurs et des controverses d'entre sa religion et la chrétienne. On ne tient pas, que cette version soit trop exacte, en quoi il faut excuser le siècle du traduc-

teur, qui étoit encore dans une grande simplicité, bien éloignée des notices que l'on a prises de notre temps, ou de celui de nos pères. On avoit entrepris, avant le décès de feu Erpenius; professeur aux langues orientales en Hollande, une édition complète de l'Alcoran en son texte arabe, avec une nouvelle version fort exacte, mais la mort a interrompu ce dessein, et je ne sçais s'il sera si tôt repris. Il avoit cependant donné, par forme d'essay ou d'échantillon, la vie de Joseph extraite de l'Alcoran, laquelle je vous envoie, sur laquelle je serai bien aise d'attendre votre avis; et d'autant que vous m'avez demandé l'Affrique de Léon, je vous envoie un exemplaire en deux volumes de la dernière et plus correcte édition, étant bien marry que la lettre en soit si mesnue, mais il n'y en a pas d'autre édition, qui vaille, en plus gros caractères; il faudra vous secourir des lunettes redoublées pour cette lecture là, comme je le pratique aucune fois avec très-bon succès, principalement quand il faut lire à la chandelle. J'y ai ajouté la description de Constantinople, qui n'est pas de mauvaise main. Ensemble un petit livre de M. Grotius, un de mes meilleurs amis, sur un bien digne sujet, et un petit abrégé ou extrait des plus dignes et plus relevées pensées de S. Augustin, où je voudrois bien

que vous pussiez trouver de quoi vous exercer pour l'accomplissement tant de votre belle Relation africaine, que de vos autres ouvrages, et particulièrement de celui que vous m'envoyâtes dernièrement avec la version italienne de vos Instructions politiques, où j'ai reconnu une bien grande lecture, que vous avez faite en la plupart des bons livres, qui souloient être le plus en vogue. Mais, depuis peu d'années, il s'est mis au jour tout plein d'autres bons livres, tant anciens et déterrés de notre temps, qui ont pénétré ce semble en beaucoup de choses plus avant de beaucoup qu'auparavant. Je pense que vous aurés vu là un livre de Géographie arabe, dont le texte arabe fut imprimé à Rome, in-4.<sup>o</sup>, en même temps que le Nouveau Testament, qu'il vous plût m'envoyer dernièrement; et la version latine en a été imprimée à Paris, quand j'y étois sous le nom de *Nubiensis*, lequel décrit tout plein de particularités de son país de Nubie, en traitant la Géographie universelle. Si vous ne l'avés vu, je vous en ferai avoir un, Dieu aidant, et contribuerai tout ce qui me sera possible, pour accélérer la perfection de votre Relation africaine, laquelle je chérirai plus particulièrement que vos autres œuvres, puisque vous me dites de l'avoir mise en français, pour l'amour de moi, dont

je me tiens fort redevable à votre honnêteté; et certainement le sujet en est fort de mon goût, et je pense qu'il rencontrera le goût plus commun, attendu que vous nous pouvez enseigner des choses de ces païs barbares, si peu fréquentés, lesquelles nous ne saurions apprendre ailleurs. Car, pour les choses qui se peuvent apprendre des livres ordinaires, on aime mieux les aller chercher dans les auteurs primitifs (quand ils se trouvent), que dans ceux qui ne les rapportent que d'autrui. Je serai bien aise que vous y insériez ce que tiennent vos Mores de la fable d'Hercule, et ce qu'ils ont de leur *Dulcarnaim*, non-seulement dans leur Alcoran, mais dans leurs commentaires et traditions vulgaires; étant bien certain qu'Alexandre-le-Grand affectoit de se faire peindre avec des petites cornes attachées à son diadème, pour faire allusion à l'opinion qu'on lui avoit fait concevoir d'être fils de Jupiter Hammon; et si bien on en a depuis voulu faire un prophète; je n'y trouve rien d'étrange: car vraisemblablement, à cause de la rencontre pareille des cornes, on aura voulu le confondre avec la personne de Moyse, comme il se voit fort souvent en matière de tradition rédigée tard par écrit, que l'on attribue à une seule personne des gestes de deux et trois personnes; et au contraire, que les

actions d'une seule personne sont bien souvent attribuées à deux et à plus grand nombre. Or, cet usage étoit si communément pratiqué au païs d'Égypte, qu'on n'y en faisoit du tout point de scrupule; d'où vient cette grande confusion de leurs Déités, réduites non-seulement à deux, trois et quatre, mais quasi toutes à une seule personne, et statue et idole; comme au contraire en les distinguant les unes des autres, selon la diversité des auteurs, les uns attribuent à une action ou à un bénéfice rendu aux hommes, ce que les autres attribuent à un autre. D'ailleurs, ils employent fort communément des cornes sur la tête, non-seulement de leurs principales Déités, qui étoient Sérapis et Isis, mais de plusieurs autres personnages qui tenoient des principaux rangs en leurs mystères, dont je vous pourrois faire voir les images antiques du temps, fort reconnoissables.

L'observation que vous faites de ce grand serpent, que Régulus fit tuer, est bien gentille, mais difficilement y pourroit-on accommoder la den., qu'il vous plût m'envoyer ces années dernières, comme un ratelier, encore qu'elle soit ondoyée, il n'y paroît pourtant aucun vestige des fondemens d'autres dents aux endroits où elles pourroient avoir été naturellement. Car les trous, qui sont par dessous, montrent d'avoir été autres fois

remplis, soit de chair ou de nerf, ou d'autre matière, comme il s'en reud à la racine des plus longues dents des éléphants, et de plusieurs autres animaux. Que si vous voulés révoquer en doute, que l'autre côté de cette dent ne soit véritablement le dessus, ou la partie dont l'animal se servoit pour mâcher et écrâser la viande, la différente dureté, qui est en cet endroit là, comme aux dents humaines et des autres animaux, est capable de vous en convaincre. C'est pourquoi je tiens toujours, sous votre bon plaisir, que ce ne peut être qu'une dent de mâchoire d'un éléphant.

Je n'ai encore pu avoir des globes de la qualité que vous les désirés; j'ai donné commission pour en faire venir un couple; car vous me demandez le terrestre, et M. Aycard me dit que vous voulés le céleste; de sorte que pour ne faillir, je les ai demandés tous deux; mais cela ne se charrie pas facilement, principalement en les prénnant de bonne grosseur et bien montés.

J'ai été bien aise d'apprendre de vous, que vous eüssiés pris la peine de transcrire et copier vous-même de votre main les caractères de l'inscription que vous m'aviés cy-devant envoyée; mais j'étois bien marry d'entendre, qu'elle soit à quatre journées de Tunis, car sans la précaution que je vous disois, il est

du tout impossible de la déchiffrer, attendu que ces caractères n'étant plus en usage depuis tant de siècles, il est fort difficile de bien distinguer la différence d'un caractère à l'autre; par exemple, si un, qui n'eût une grande pratique du caractère arabe vouloit entreprendre le déchiffrement de quelques inscriptions arabiques, il y a diverses lettres, qui ont si peu de différence des unes aux autres, qu'il feroit bien des équivoques, s'il ne pouvoit deviner par la suite de la construction, ou par la routine de l'écriture la lettre, qui doit être en un lieu plutôt que celle qui y paroît; comme il nous advient souvent aussi en notre écriture vulgaire. C'est pourquoi on ne scauroit être trop exact en de telles inscriptions, pour secourir celui qui ne peut aller qu'à tâton en cette interprétation. Néanmoins, puisque je l'ai fait entreprendre, je voudrois bien en venir à bout, comme nous avons fait des deux autres avec cette invention du papier pressé ou foulé sur l'écriture ancienne, et payerai volontiers les frais des hommes, que vous enverrez exprès sur les lieux pour l'amour de moi, étant chose capable de donner un grand éclat, si on en peut venir à bout, et la déchiffrer bien certainement.

J'ai appris, que dans Tunis et Alger il

y avoit un Bacha, ou autre gouverneur, lequel avoit une grande bibliothèque des livres arabes et turquesques, lequel fut tué par un de ses esclaves Mores. Je voudrois bien savoir, si tous ces livres se sont dissipés et perdus, ou non; et si vos Mores ou autres ont des beaux recueils de livres écrits a la main, et en leurs langues; principalement s'ils en ont des anciens; et particulièrement, s'ils n'auroient point ouï parler d'un livre des choses naturelles composé ou traduit en langue arabe par un Barachias Bar Nepsi, et s'il se trouue d'autres ouvrages de cet auteur, car j'en payerois volontiers un exemplaire, si besoin étoit.

Au reste je vous dois bien réiterer mes humbles remerciements de la continuation de vos bienfaits et signalés témoignages de votre bonne volonté en mon endroit, par la communication de tant de belles pièces de votre main, dont vous m'avez déjà fait et me promettés encore à l'avenir de me faire participant, aussi bien que de tant de médailles antiques, qui vinrent avec vos dernières, comme avec les précédentes.

Je suis maintenant entré en goût des vases antiques ou escuellons de toute sorte, pourvû qu'ils soyent de métal, en ayant rassemblé un grand nombre de cuivre, aucuns même d'argent, qui ne laissent pas

d'être bien assurément antiques; s'il s'en déterroit par hasard de par de là, vous m'obligeriez grandement d'en faire acheter et retenir pour mon compte tout ce que vous en pourriez retenir commodément, encore qu'ils soyent rompus et fracassés, pourvû que des pièces on puisse commodément reprendre la forme et figure des vases; je ne les payerois pas pour cela moins volontiers, et vous ferai fort soigneusement rembourser des frais que vous y employerés.

J'entends que l'on charge parfois des navires tous entiers de vieux bronzes, où se trouveroit sans doute de très-bonnes choses à observer, et garantir de la fonte, ayant autres fois rencontré des grosses plaques de cuivre toutes écrites en lettres grecques et latines apportées de l'Archipelage; et une entr'autres, qui pèse XII livres apportée de bien près de Tunis, laquelle est du temps de Constantin le Grand, si vous en faisiez avertir les fondeurs de ce país là, je m'assure, qu'ils vous fourniroient possible quelque bonne curiosité, que je payerois plus volontiers que des médailles.

Quand il se trouve même des vases de beau marbre, ou albâtre antique, ou de quelque autre pierre plus précieuse, je les achette volontiers; principalement s'il y a

des inscriptions ou des figures antiques pour ornements; et même des petits écuellons, qui viennent des Indes par la Mécque, où les Turcs boivent leurs cauvits ou autre breuvage plus précieux et en fort petite quantité, comme nos verres à l'eau de vie. Quand il s'en trouve d'amétiste ou de carniolle, ou de bonne ancienne agathe, qui peut être antique, j'en achette volontiers, s'ils sont à prix modérés, pourvu qu'ils soient d'autre matière que de cette pierre jasa goesa, que d'autres appellent bésoar minéral, ou albâtre sallé, qui se tire d'une montagne du Hasmen sur la mer Rouge, dont il se fait tant de petits vases et ecuellons sur le tour, car de ceux là, il s'en trouve quantité de diverses couleurs, tant de verds que de blanchâtres ou rougeâtres qui sont plus communs, dont j'achetai autre fois de ceux qui sont bien verds plutôt que des autres couleurs, et qui ressemblent bien les prismes d'emeraudes, ou plasma des Italiens. Ce qui me fait ressouvenir de vous enquérir bien soigneusement du nom de la montagne et du país, d'où se tire cet albâtre ou autre pierre tendre et tornalite, ou propre à travailler sur le tour, et de la façon de travailler ces vases, car j'entends dire que les ouvriers s'y tiennent dans des petites cabanes et que ce n'est qu'en certain

temps de l'année, dont vous vous pourrez facilement éclaircir par ceux qui sont revenus de la Mecque; ce qui ne sera pas de peu d'ornement à votre Relation africaine. Surtout n'oubliez pas de traiter et d'écrire bien à fonds ce qui est de la goutte qui se fait sentir au Caire au point du solstice d'été, pour bien déterminer le temps et le jour précis qu'elle peut être arrivée durant quatre ou cinq ans, au moins; car il y a parfois un jour ou deux de différence d'une année à l'autre, et il peut s'en tirer d'excellentes conséquences, non seulement pour le venin de la peste, qui cesse au même instant que la goutte est venue, mais pour l'astronomie et autres choses de très-curieuses disquisitions, surquoi étant contraint de finir avec la fin de mon papier, je finira<sup>i</sup> demeurant

Monsieur,

Votre très-humble, etc.,

DE PEIRESC.

*P. S.* Je ne dois pas oublier de vous dire, sur cette petite plaque de verre cognée d'un côté de l'empreinte d'un cachet avec des lettres aucunement pareilles aux arabiques, que j'en ai plusieurs de même matière et autres plus belles, et quasi comme des turquoises, que j'ai crû être plutôt des talismans

que des monnaies; sur quoi je vous dirai encore, que je voudrois savoir quels livres ont vos Mores pour l'interprétation de leurs talismans, et s'il s'en trouvoit à vendre à prix honnête, j'en acheterai, et quelque beau kalendrier arabe s'il s'en trouvoit de bien ancien.

Je verrois bien volontiers aussi une relation, un peu exacte des poids et mesures des Arabes et Turcs rapportés à ceux de Chrétienté, mais je voudrois les noms arabes et turquesques de chacune pièce, tant des poids que des mesures, et s'il étoit possible encore un peu d'étymologie de tous les noms, qui seront intelligibles, et à tout le moins un peu de description de la forme et figure du vase, qui porte le nom d'une telle ou telle mesure.

Si même il ne vous étoit trop grief de faire un bordereau ou roole des différentes figures et formes des vases, qui sont en usage en ce pais là, soit pour le service de la table, ou de la chambre, et même de la cuisine, je le recevrais à singulière faveur: excusés moi, je vous supplie, de tant de peine et d'importunité.

Je n'ai point vû en ces endroits, que j'ai parcourus, de votre relation, que vous allégués un géographe arabe, qu'on a imprimé sous le nom de *Nubiensis*, lequel

vivoit il y a 500 ans où il y a des choses de l'Affrique, qui ne sont presque connües aux autres livres classiques, je vous en ferai venir un, s'il vous plait.

A M. **AYCARD**, écuyer, à Toulon.

A Aix, ce 23 Mars 1633.

MONSIEUR.

Je vous enuoye ma dépesche, pour M. d'Arcos en laquelle ie n'auois peu travailler plustost. Vous verrés en quels termes ie lui escriis n'ayant pas creu de luy vouloir parler en termes trop découverts sur son changement, ni le deuoir aussi dissimuler tout à fait, puisque ce Martin qu'il m'auoit recommandé auoit chargé expresse de m'en aduertir; mais s'il le veut entendre il ne laissera pas d'auoir de quoy connoître que ce que ie luy veux dire est beaucoup plus que ce que ie luy dis, et que dans les deux petits liures que ie lui enuoye outre ceux qu'il auoit demandés, il a de quoy pour le guider et ramener à son deuoir par un bien honorable moyen; ie ne luy ay point voulu parler de la dédicace de son

liure, parce qu'en l'estat qu'il est, ce seroit une trop grande mocquerie de luy faire dédier un liure à un cardinal neveu du Pape.

J'ay voulu visiter les liures qu'il a composés, et ay trouué qu'il dit des bonnes choses pour le Christianisme, mais qu'il ne dit rien contre le Mahométisme qui soit de considération. En ses politiques il touche quelque mot de la religion du prince, et du choix des ecclésiastiques; mais il n'y exprime rien qui ne se puisse appliquer au Mahométisme quasi aussi bien qu'au Christianisme; en somme ce pauvre homme s'est laissé gaster tout à fait à mon aduis, de quoy ie ne m'estonne pas s'il s'est abandonné, comme l'on a dit, à cette Morisque; car on pert facilement son sens à cet exercice là, comme les plus ieunes l'éprouuent assés fréquemment, et à plus forte raison les vieillards comme luy dont ie suis bien marry. Mais puisqu'il n'a sceu faire son profit des visites qu'il auoit eu de Dieu, ce sera à luy d'en répondre. Il trouuera tout plein des traités imprimés conjointement avec l'Alcoran, où il se verra laver la teste de bonne sorte, et s'il n'en fait son profit ce sera son dan. Cependant ie ne scais comme ie me suis dispensé de luy escrire de toutes les

particularités tant des liures que d'autres choses que ie luy ay touchées, sur quoy il auroit prou bon moyen de nous ayder s'il vouloit employer le crédit qu'il a enuers ces Mores et les gouuerneurs du païs. Il faudra attendre sa responce, suiuant laquelle nous verrons en quels termes nous pourrons demeurer avec luy.

Le P. Sacqui a esté à Marseille, où il a laissé quelques lettres pour moy de M. Ménétrier seulement qui m'ont esté enuoyées par le Prouincial comme les vases qu'il auoit enuoyés de Cannes à M. Truiliés, et m'a-t-on dit qu'il est retourné du côté de Milan vers le général de son ordre. M. Menetrier n'auoit pas encore recouré ses hardes du lazaret, ni par conséquent mes lettres, et autres choses dont il s'estoit chargé icy, hors les lettres du cardinal Barberin qui auoient esté plus priuiliégiées que les autres.

M. le garde des sceaux Séguier a osté les droits nouvellement imposés sur les sceaux des petites chancelleries, et déclaré qu'il vouloit oster pareillement l'augmentation estable sur le grand sceau tout aussitost qu'il aura trouué des fonds pour les gages des officiers assignés sur cette augmentation. Aucuns ajoutent que Madame de Montmorency est enceinte de huit mois, et que le Sieur Ran-

chin son médecin l'a ainsi assuré, mais je ne le crois point encore. Un parent de M. Servien a assuré que le bruit qu'on en avoit fait courir estoit faux, et que M. le Cardinal avoit dit tout haut que M. Servien estoit mieux que iamais près du Roy, sur quoy je finiray demeurant,

Monsieur,

Vostre, etc.,

DE PEIRESC.

A M. **AYCARD**, *Ecuyer, à Toulon.*

A Aix, ce 6 Avril 1633.

MONSIEUR,

On m'a envoyé de Marseille une couffe (1) de dattes de la part de M. d'Arcos, venue par une barque de Tunis, sans aucune lettre pour moi. Cependant le Sieur de Gastines m'a fait voir une lettre que le Sieur d'Arcos

(1) On appelle couffe en Provence et dans le Levant, une espèce de grande corbeille ou enveloppe faite de feuilles de cannes entrelacées, ou de cordes. On dit une couffe de dattes, une couffe de riz, une couffe de café.

luy escrit du 15 Mars, où il le charge de me faire ses recommandations, et de me dire que dans deux mois il achevera certaine oeuvre pour m'envoyer; à quoy possible il se sera rapporté sans m'crire. Il dit aussi qu'il y a dans la couffe deux lampes de terre qui sont fort jolies, principalement l'une qui est chrétienne avec le *signum salutare*, ou le chiffre du mot de *Krist*; et l'autre ne laisse pas d'être assez curieuse en ses ornemens fort extraordinaires.

Je vous remercie de la relation que vous m'avez envoyée de la mise en possession du cardinal Cornaro en la charge de patriarche; lequel cardinal j'ai autrefois connu bien familièrement, tandis que nous étions aux études à Padoue, quasi d'un même âge, mais je n'ay pas sceu cultiver et entretenir les habitudes que j'avois avec luy, comme avec plusieurs autres.

J'oublois de vous dire que le Sieur d'Arcos m'a aussi envoyé un livre imprimé en Espagne, et qu'il ajoute dans une apostille à la lettre du Sieur de Gastines, de me faire des compliments d'importance de sa part, sur son changement d'habit, et pour me semondre de ne laisser pas les habitudes que j'avois avec luy, sinon pour tous sujets, au moins pour ceux qui vont *in convertendo*.

Vous me mandez que j'ai bien rencontré de m'adresser au Sieur d'Arcos pour les particularités de la musique, puisqu'il est si grand organiste. Je vous assure qu'il n'en sauroit pas donner de preuves plus capables de paroître en bon lieu que fera celle-là, tant dans Rome que dans Paris, où il y a deux personnes qui travaillent à l'examen de la musique ancienne, desquels on se promet des merveilles en cette matière.

J'ai oublié d'écrire à M. d'Arcos pour le prier de m'envoyer un Mémoire des poids et des mesures du pays où il est, et du rapport qu'elles ont avec celles de Chrétièté; mais je desirois principalement avoir les noms propres de chacune pièce tant des poids que des mesures en la langue arabesque et turquesque, avec l'étymologie de chaque nom, telle qu'il s'en peut reconnoître à peu près par les personnes intelligentes en cette langue; quand même il y auroit moyen de faire un inventaire des vases de différente forme et grosseur, selon la diversité de leurs noms et de leurs usages, je ne serois pas moins curieux de les voir. Si, avant que j'aye commodité de lui écrire, vous en rencontriez quelqu'une, il n'y auroit pas de danger quand vous luy en feriez la prière en avance, afin que ma lettre le trouvât plus

disposé à me rendre la responce que j'en puis attendre. Sur quoy je demeure,

Monsieur,

Votre, etc.

DE PEIRESC.

*A M. AYCARD, Ecuyer, à Toulon.*

A Aix, ce 5 Juin 1633.

MONSIEUR.

Nous avons enfin eu des lettres du bon Père Théophile Minuti, du 15 Mars, de Seyde, et des 10 et 18 d'Avril, de Damas, par une polacre arrivée à Marseille, dès vendredi passé, sur laquelle il a chargé deux caisses de livres grecs manuscrits, que j'attens en grande impatience, et pour raison de quoy je luy ai bien de l'obligation, car il a bien souffert des incommodités pour en venir à bout, et a bien couru des fortunes dont le discours seroit trop long et ennuyeux à vous déduire. Car il fut volé par une barque de Martigues armée en guerre sous la bannière de Malte, où il n'y avoit que vingt personnes, un vénitien, un maltais, et le reste de Provençaux, dont le capitaine est, ce dit-on, de la Ciotat, ou du Martigues même, sans qu'il en aye peu apprendre

le nom. Il étoit sur une barque toute chargée de mariniers chrétiens, grecs et maronites, et furent tous dépouillés et laissés tous nuds en chemise, sans rien pouvoir obtenir de ces voleurs, que son seul bréviaire et mes mémoires. Ces corsaires alloient de conserve avec un chevalier Castelnovo de Nice, ou savoyard, qui n'estoit pas loin du lieu de leur prise. Ce pauvre Père est fort piqué de cette inhumanité, et, si je pouvois savoir le nom de ce capitaine, je tascherois de luy en faire faire la raison, comme je le désire avec passion. Il dit qu'on attendoit d'heure à autre à Damas la caravane de Bagadet et du Mogol, laquelle étoit arrêtée à deux journées de là par les Arabes, étant composée de 3400 chameaux tant seulement, qui est bien peu de chose au prix de celle de la Mecque qui devoit partir dans huit jours, composée de cinquante mille hommes, ou de celle du Caire encore plus grande qui devoit partir en même temps. Il se loue grandement du bon accueil et caresses de Monsieur votre neveu qui avoit bien envie de faire le voyage de Perse, ce, dit-il, auquel cas luy l'accompagneroit très-volontiers, sur l'occasion du passage de deux jeunes hommes fort curieux qu'il avoit connus à Constantinople, et qui lui promettent d'attendre qu'il ait response tant de vostre part que de la

mienne, sans lesquelles ils n'oseroient pas s'en estre dispencés, pour le respect et obéissance que vous doit Monsieur votre nepveu, et pour la particulière déférence que ce bon Père veut rendre à mes conseils. Ce sera doncques à vous, Monsieur, de nous en dire, s'il vous plaît, vos sentimens; car, si vous y avez de la répugnance, je m'accommoderai comme je dois à vos bons avis et à vos intérêts. Ne pouvant vous dissimuler que je n'aye beaucoup de regret de prêter mon consentement à un tel éloignement de ce bon Père, et encore plus de Monsieur votre nepveu, ayant les belles et bonnes parties que j'entends être en lui, tant pour la souveraine bonté de son naturel, que pour sa doctrine et grande expérience en sa profession, qui me fait juger qu'il pourra tenir des premiers rangs en ce pays, s'il en veut continuer l'exercice à son retour, et dont je me prévaudrois en mon particulier possible plus que tout autre dans mes petites infirmités, sur lesquelles ce bon Père me dit que M. Salvator a de très-rares secrets (1).

(1) Peiresc parle, dans ses lettres à M. Aycard, de deux personnes très-recommandables par leur savoir; 1.<sup>o</sup> le Père Théophile Minuti, Minime, né à Brignolles, très-bon antiquaire, qui, pendant toute sa vie, a recherché les livres hébreux, syriaques,

Mais, d'autre part, quand je considère le tort que l'on fait, aucune fois, sans y penser, aux beaux esprits, quand on les empêche de voir dans leur bienséance, j'y fais un grand scrupule, ayant toujours mesuré à mon aulne tous ceux que j'ai le plus aymés. Or, il est tout certain que si j'étois au lieu où ils sont, avec tant soit peu de santé, et de moyens de faire ce voyage, rien du monde ne m'en sauroit empêcher que l'obstacle ne fut quasi aussi fâcheux que la perte de la vie. Il y a certainement des grandes fortunes à courir, mais les gens qui ont de la prudence s'en garantissent plus facilement que l'on ne pense; et, quand on n'a pas éprouvé des grands malheurs, il semble qu'il soit loisible de se hasarder à quelque chose de plus, et de s'en promettre toujours meilleure issue. Vous avez ouï parler du pèlerinage de M. de Thou en Levant, dont je taschai de le divertir tant qu'il me fut possible, et y

arabes, cophites, très-digne d'être l'ami de Peiresc, dont il aidoit les recherches, et dont il enrichissoit le Musée; 2.<sup>o</sup> M. Salvator, habile médecin, dont la famille tient depuis plusieurs siècles un rang honorable dans le barreau, la médecine et les administrations. Cette famille est établie à Manosque et aux Mées, deux villes de la Haute Provence.

F. S. V.

employai le Pape mesme et le cardinal son neveu ; mais il n'y eut jamais de moyens de l'en démouvoir ; et, quoiqu'il fuisse de santé grandement fresle, n'a pas laissé, nonobstant toutes les difficultés et mauvaises rencontres et de mer et de terre, d'achever ses pérégrinations jusques au Mont Sinai, et, à son retour, a trouvé une charge de maître des requêtes, et des plus honorables emplois auprès du Roy, que personne de son âge et de sa profession y eusse jamais eu. Si j'eusse eu de semblables appréhensions, ou feu mon père et feu mon oncle, on ne m'auroit jamais laissé faire les voyages que j'ai si heureusement faits, non-seulement en Italie, mais en Suisse, et une partie de l'Allemagne, aux Pays-Bas, et jusques en Angleterre, où j'ai plus appris que je n'eusse jamais sçeu faire dans la France, et d'où j'ai tiré mes plus grands et principaux avantages. C'est pourquoi, si vous me permettez de vous en dire mon advis librement, je suis obligé de vous dire que vous ferez une action généreuse et bien méritoire si vous donnez cette permission à Monsieur votre neveu, et m'ose promettre que vous en aurez un jour une grande consolation, principalement si le R. P. Théophile est de la partie, lequel je tiens grandement fortuné ; et ces sortes de fortunes sont communément

contagieuses, comme disoit feu M. de Malherbe de la fortune du feu connestable de Lesdiguières, et de tous ceux qui s'intéressoient à son service. Enfin cela ne dépendra meshuy que de votre aveu ou désaveu; lequel attendant je vous rendray mille très-humbles grâces du soin que vous avez daigné prendre de donner souvent de mes nouvelles au bon Père Théophile par le moyen dudit Sieur Salvator, votre nepveu, sans lesquelles il eusse peu estre en peine de moi. Car je n'ay guères sçeu profiter des occasions de luy écrire; et des lettres que je lui ay écrites, il s'en est égaré quelques-unes que je plains bien. Mais les vôtres ont suppléé dont je vous suis infiniment redevable.

Au reste, l'on me fait grande fête des médailles que ledit Sieur Salvator vous envoie, et particulièrement de deux que le Père Théophile reconnoissoit bien être fort de mon goût, lesquelles avoient été achetées au poids de l'or, dont je me promets bien que vous nous en octroyerez la veue sitôt que vous les aurez reçues, comme je vous en supplie, sur l'assurance qu'elles vous seront fidèlement restituées, comme de raison, aussitost que nous en aurons fixé les inscriptions et empreintes, si ainsi il nous

est permis, ou à tout le moins envoyés m'en les desseins.

J'ai reçu un fort beau chat que l'hoste du Père Théophile m'a envoyé de Seyde, avec lequel il avoit accouplé une fort belle chatte; mais, à ce que le patron nous a voulu assurer, la chatte tomba dans la mer avec un chien qu'il estimoit grandement, et dont il a bien plaint la perte, aussy bien que moy de cette chatte, et d'autant que le bon Père Théophile m'escrivoit dernièrement que je me souvinsse de vous faire part de la race de nos chats domestiques, et que je n'en n'ay point eu de si beau que celui-ci, ni qui aye le poil plus délicat, et qui soit mieux apprivoisé, je n'ai pas voulu manquer de le vous envoyer, estimant qu'il vous sera beaucoup mieux employé qu'à moy, et qu'il ne scauroit être mieux conservé que chez vous, estant bien marry de n'y avoir peu joindre la chatte dont on l'avoit accompagné. Le Père Théophile m'escrit qu'il estoit arrivé à Damas un homme venant du pays du Mogol qui s'en alloit à Constantinople pour porter au grand-seigneur deux chats tous blancs, mâle et femelle, ayant le poil long comme des barbets; si cette race se pouvoit multiplier, ce seroit une belle chose. Je ne sais si ce ne seroit point des onces que le Père Théophile a aussi pris

pour des chats, auquel cas ce ne seroit pas chose si rare. Je demeure tout à vous,

Monsieur,

Votre, etc.

DE PEIRESC.

A M. **AYCARD**, écuyer, à Toulon.

A Aix, ce 19 Juin 1633.

MONSIEUR,

Depuis mes lettres escrites j'ay reçu les deux caisses des livres grecs, l'une s'est trouvée avoir esté mouillée dans le navire, ensorte qu'il y en a quelques volumes fort endommagés, et quasi tout pourris, les autres mouillés et effacés, en plusieurs endroits, non sans grande mortification mienne. Mais le pis est que le Père Théophile n'a pas esté si heureux que les autres fois à rencontrer à souhait des pièces rares; car la pluspart ce ne sont que rituels pour l'usage des églises grecques. Je suis pourtant bien aise de les avoir tels qu'ils sont, et ne laisseray pas d'en tirer quelque fruit, Dieu aydant, et d'en demeurer toujours obligé, grandement à ce bon Père, principalement après tant de peine

et d'incommodités qu'il a rencontrées en cette recherche.

Les deux médailles d'argent sont véritablement en caractères que l'on appelle samaritains, et de celles que je ne fais pas de difficulté de payer au poids de l'or; mais je vous avoue que j'ay esté un peu mortifié de ce que j'avois creu que ce fussent des médailles d'or effectivement, d'autant que je n'en ay point encore sceu voir de ce métal écrites en semblables caractères. Il est vray que je ne vous en suis pas pourtant moins redevable. La médaille de cuivre, cottée pour hébraïque, n'étoit que grecque; et de fait il y a un visage de femme couronné de tours, que les Hébreux n'y eussent pas souffert. Entre les autres j'en ay trouvé deux ou trois de bonne réserve, et une entre autres que j'estimerois bien si elle eût été un peu mieux conservée; mais je n'ay osé vous rien renvoyer pour ne contrevenir à un ordre si exprès et si précis que le vostre, de peur que vous ne l'eussiez interprété sinistrement, vous estant grandement obligé du tout, et spécialement de ces deux d'argent, dont j'avois véritablement des pareilles, mais elles avoient besoin du secours de celles cy, pour jouir plus à soubait de leur totale inscription, et de leur légitime proportion du poids pour la grosseur, car celle que j'avois estoit percée

et diminuée de son poids. Au reste, je ne vous suis pas moins redevable du consentement que vous avez presté à M. Salvator votre neveu pour le voyage de Perse, que si la chose me concernoit en mon particulier, espérant que vous en aurez un jour de la consolation, Dieu aydant, et suis bien aise que lui en ayez écrit par ces navires : j'ai envoyé mes lettres à M. de Gâtines avec des livres que j'envoie au Père Théophile.

Je suis encore un peu en doute des onces, parce que je ne pense pas que ce soit des animaux si rares en ce pays là qu'il fallut s'en mettre en peine de les apporter de si loin au grand-seigneur, si ce n'est que ce soit quelque espèce différente du commun. Je n'en n'ai jamais veu pour juger si elles ont un si long poil, comme celui qu'il décrit à ces chats blancs, et qu'il soit comme celui de ces chiens barbets. Tant est que je ne suis pas marry que le chat vous ait agréé, et espère de vous pourvoir un jour d'une femelle de même poil, marry du retardement provenu de la presse qu'on m'a donnée pour en distribuer la race au pais, à Rome et à Paris (1).

J'oubliois de vous dire que l'inscription

(1) Il s'agissoit des chats d'Angora qu'il appeloit *chats d'Angouri*, qu'il avoit fait venir. F. S. V.

de la médaille samaritaine n'est pas bien conforme à ce que les marchands en ont dit à Monsieur votre neveu; car l'une porte l'inscription d'un demi-sicle, l'autre n'est qu'une drachme ou quart de sicle. Mais je ne laisse pas de les estimer grandement, et pour leur qualité, et pour le mérite de la part dont elles viennent.

Galilée est sorti des prisons de l'inquisition, après s'estre glorieusement purgé de la calomnie qu'on luy avoit imposée d'avoir changé quelque chose en son édition depuis l'approbation du maître du Sacré Palais.

Je demeure,

Monsieur,

Vostre très-humble, etc.

DE PEIRESC.

*P. S.* Un marchand de Marseille, nommé M. Magi, vient de me dire qu'il a esté dix ans au Caire, et y avoir veu une fois seulement un chat blanc à long poil de barbet, dont la queue faisoit un plus beau panache qu'aucun chien barbet qu'il eusse jamais veu, et que ce n'estoit point une once, ains un vray chat par les oreilles, comme par le restant du corps, et mesme plus petit que les chats ordinaires, en sorte que ceux du Père Théophile pourroient bien estre de la même race.

A Monsieur **AYCARD**, écuyer, à Toulon.

A Aix, le 25 Octobre 1633.

MONSIEUR,

J'ai pris grand plaisir de voir les petits œufs, que vous avés conservés de cette femelle de caméléon qui étoit morte sur la mer, et voudrois bien que vous eüssiés pû conserver les yeux d'icelle, pour les pouvoir envoyer à M. Saulmaise en Hollande, l'un des plus doctes hommes du siècle, et qui a le mieux décrit cet animal, et mieux interprété tout ce que les auteurs anciens grecs et latins en avoient écrit. Mais, comme ils avoient eu de la peine à bien exprimer le mouvement extraordinaire de ses yeux, qu'il est quasi impossible de comprendre, sans le voir sur la bête vive, il a pris un travail nonpareil à concilier ce qu'ils en ont écrit, qui est néanmoins très-facile à entendre, quand on l'a vu comme nous. Je ferai tout ce que je pourrai pour sauver cet hyver ceux que j'ai; et si le froid nous les emporte, ma consolation sera d'en pouvoir incontinent faire faire une anatomie fort exacte et spécialement de l'œil, à cause de ses mouvemens, qui sont si merveilleux, car il les tourne de

toutes les façons imaginables. Je pensois trouver, dans la Relation de M. d'Arcos, des remarques de cet animal plus particulières que ce peu qui se trouve dans les livres; mais il n'en dit qu'un mot en passant fort succinctement, et ne remarque si non, qu'ils prennent des mouches, ce que d'autres avoient déjà observé, de quoi je lui veux bien faire la guerre par mes premières lettres. Car, puisque ces animaux ne viennent pas de bien loin de Tunis, et qu'ils y en doivent avoir vu bien souvent, il étoit obligé de coter présentement les lieux où ils sont plus abondans, en quels arbres ils se plaisent de grimper et se tenir, en quels lieux ils se cachent l'hyver, comment on les entretient pour leur faire passer l'hyver, principalement; car je crois bien que l'été les mouches leur peuvent fournir de la pâture; en quels lieux on les tient et l'hyver et l'été; si on les manie domestiquement ou non, et choses semblables. Ce qu'il vous mande d'avoir trouvé 35 œufs dans le ventre d'une plus grosse femelle, et qu'elle étoit de couleur verte, est bien remarquable; encore plus ce qu'il ajoute, que les femelles meurent lorsqu'elles frayent; ce qui mérite bien d'être vérifié fort soigneusement, car il y a plusieurs animaux qui meurent en travail de pond, par l'infirmité d'âge, ou faite de bon

appareil; étant certain que la plupart de ces bêtes ont part de la nature des serpens et lézards, ne laissent de nourrir leurs petits après avoir couvé leurs œufs avec le souffle et la vue, comme on dit d'aucuns, pour les éclore; et ces femelles se trouvent toutes pleines en cette saison, qui vient sur l'hiver, auquel temps elles se cachent dans les cavernes, qui lors sont chaudes et fort tempérées. Il ne faudroit pas trouver étrange, que celles qui se trouvent depaysées, et en gainées dans une cage meurent, en faisant leurs œufs, faute de bon appareil; attendu même, que cela vient sur le temps de leur jeûne, ou de leur abstinence, et qu'il n'y a plus de mouches en l'air pour leur servir de pâture. Quant à leur couleur, après les avoir bien examinés, et avoir fait diverses expériences, j'ai trouvé qu'en les exposant à la fenêtre à la vue du ciel, ils noircissent l'un et l'autre, et principalement au soleil; en sorte que le côté exposé au soleil ou au ciel se noircit, demeurant l'autre côté en sa naturelle couleur verte ou grise assez longtemps, et ai éprouvé que la femelle verte conserve plutôt le noir ou le brun, que le mâle gris. Quand ils dorment, si c'est au grand soleil ils pâlissent grandement, et lors la femelle paroît de verd pâle mêlé de grosses taches jaunes, et le tout parsemé de mouche-

tures noires ; comme le mâle , en dormant , est d'un gris pâle , pareillement moucheté de noir ; et , en commençant de le mettre à la fenêtre , avant que le soleil l'aye fait noircir , j'y ai vu aucunes fois des taches vertes et jaunes , mais si pâles , qu'à peine les put-on discerner. Je ne sçais si ce n'est point par la présence de l'objet de la femelle ou des feuilles de vigne qui sont à ma fenêtre. La bourse , qui renferme leurs yeux , est riollée en forme d'étoilles de six rayons noirs au mâle , et verds à la femelle ; toutefois il y a aucuns de ces rayons reffendus. Nous avons trouvé des excréments noirs et noirs et jaunes , sans savoir de qui c'est ; mais je juge que ce soit plustôt de la femelle , que du mâle , à cause que nous n'avons vu prendre des mouches qu'à elle , et que le mâle semble avoir le ventre tout transparent et vuide , et possible a-t-il déjà commencé son abstinence hyvernale ; n'ayant pas été en notre pouvoir de lui faire prendre des mouches , en les lui présentant , ni à la femelle , si non une seule fois , ce qui me fait bien appréhender de ne les pouvoir guères longtemps garder en vie avec le froid qui s'est mis sus , ayant déjà passé non-seulement des demi-jours , mais des jours entiers , sans se vouloir dénicher et éveiller tout-à-fait. Si M. d'Arcos vous en a écrit aucunes autres particularités ,

vous me ferés faveur de me faire transcrire tout ce qu'il vous en dit; car j'estime, qu'il ne faut rien négliger, non pas même les instructions qu'il pourroit avoir baillées aux mariniers qui se sont chargés de la cage, s'il leur a dit de la tenir couverte ou non, et de tenir ladite cage sous couverte ou à l'air, et de les deffendre du vent, ou de les y exposer. Je saurois volontiers encore à quel prix à peu près se vendent lesdites bêtes à Tunis, si ce sont des gens de campagne qui les y apportent, ou bien des marchands curieux qui les fassent venir de plus loin. Je finis demeurant,

Monsieur,

Votre très-humble, etc.

DE PEIRESC.

A M. **AYCARD**, écuyer, à Toulon.

A Aix, ce 4 Décembre 1633.

MONSIEUR,

J'ay reçu votre dépêche du dernier du passé avec la lettre de M. d'Arcos du mois de **Septembre**, lequel m'oblige trop, et a trop bonne opinion de moi; il me tardera, que nous ayons commodité de lui écrire et

de le remercier, comme je dois de son honnêteté, et des effets signalés, qu'il m'en fait ressentir. Nous avons vû icy ces jours passés le Sieur Fortet, secrétaire de M. de Marcheville, revenant de Constantinople, pour aller en cour de la part de son maître, et l'avons gouverné un jour ou deux, avec grand plaisir d'entendre les judicieuses relations qu'il nous a faites de ce pais là; car c'est un esprit bien gentil. Il étoit présent à ce grand incendie, et dit qu'il n'y a point d'hyperbole, quand il se parle de trente mille maisons brulées, assurant que le nombre en est encore plus grand. Il est vrai qu'en ce pais là on appelle maison quelque habitation que ce soit d'une famille; c'est pourquoi plusieurs simples boutiques et lieux fort bas, sans étage supérieur passent pour maisons, quand elles servent d'habitation à une famille. Il m'a dit, que les obélisques anciens n'ont pas été brulés à cause que le feu prit son chemin par le milieu de la ville de long en long de deux lieues de France de largeur, laissant aux cotés beaucoup de lieux d'importance exempts de ce ravage, auquel il ne s'est rien vû de pareil.

J'ai vû ez mains du Sieur Fortet un livret composé par un Méhemet Emin, fils de Sadedin, et traduit de langue turquesque en

italien par un juif, dont je voudrois avoir pû envoyer copie au Sieur d'Arcos; car c'est une fidelle relation et dénombrement fait par commandement de l'un des premiers ministres de cet empire là, de toutes les différentes sectes des Mahométans, qui sont espendües par le monde, qu'ils tiennent toutes hérétiques, et damnées, excepté celle de la religion du grand-seigneur, où il y a de si étranges reveries, qu'on ne scauroit assés admirer la foiblesse de l'esprit humain, de pouvoir suivre de tels imposteurs; je tâcherai d'en avoir une copie pour l'amour de lui.

Je reçus quasi en même temps des nouvelles du bon Père Théophile du côté d'Alep, où il étoit encore au mois d'Octobre dernier; mais il en partit le 24 du mois avec une célèbre caravane, pour aller à Constantinople, où il devoit se rendre en quarante jours, ou environ, ayant fait marché à 27 piastres, pour la nourriture d'Alep jusques là, et emporté quant à lui des besaces, qui contenoient tout ce dont il avoit à vivre par les chemins; vous pouvés penser, si c'étoit pour se bien traiter, ce qui fait, que je le plains grandement. Il m'a envoyé 100 ou 120 médailles de cuivre la plupart grecques; entre lesquelles j'ai rencontré d'assés belles curiosités. Il écrit, que l'Emir Ally, fils de l'Emir Facardin,

avoit eû la tête tranchée, que l'Emir Facardin étoit fugitif entre les Arabes, et que tout son païs étoit en proye à ces Bachas, dont celui d'Alep avoit fait trancher la tête au Bacha de Jérusalem, et y en avoit mis un autre, pour avoir crû, que celui là fût trop ami de l'Emir Facardin, ce qui ruinoit le commerce en ce païs de de là, où les Capucins avoient été bien mal traités, et l'église des Jésuites d'Alep, ensemble celle des Carmes déschaussés et celle des Venitiens, réduites toutes trois en mosquées, de sorte que je suis bien aise que le P. Théophile soit loin de là; il se promet d'être icy à ce mois d'Aoust, Dieu aidant, et demeure,

Monsieur,

Votre, etc.

DE PEIRESC.

*A M. Thomas D'ARCOS, à Tunis.*

A Aix, ce 23 Mars 1634.

MONSIEUR,

Je vous avois écrit assés amplement par ma dernière dépêche de la fin de Janvier, tant sur votre Relation d'Afrique et sur les enquêtes plus exactes, qu'il s'en pourroit faire

en des matières bien curieuses, que sur le contenu de vos précédentes lettres et mémoires. Il n'a pas depuis été en mon pouvoir de lire votre Histoire primitive, ni même de faire cette petite relation, que je vous avois mandé vouloir mettre par écrit, concernant les observations que j'avois faites des caméléons durant une vingtaine de jours, que j'en avois pû voir des vivans. Nous verrons, si les prochains Fériats de Pâques ne pourront point nous fournir un peu plus de commodité, que les occupations du carême ne nous en ont laissé prendre.

Je crois bien, que la barque sera arrivée trop tard, pour vous pouvoir porter mes instructions à temps, avant l'éclipse de lune, que je vous priois d'observer le mardi 14 de ce mois, et d'en marquer exactement l'heure et le moment, pour de là colliger la vraie situation de Tunis en longitude, et par conséquent de Carthage, qui en étoit si proche, et combien elle est plus ou moins orientale, que nous. Mais si l'occasion en est échappée, il faudra essayer, si dans les suivantes, il y auroit moyen d'en venir à bout, et préparer de bonne heure à l'avance quelque instrument bien ajusté et approprié à cet usage, qui pourra servir cependant à prendre la vraie hauteur du Pôle. Les petits astrolabes ou quarts de cercle peuvent bien servir à

cela, mais l'opération n'en est pas bien assurée, et bien précise, si l'instrument n'est un peu grand. Il est bien facile de faire un grand quart de cercle de bois, ou d'autre matière, et prendre la hauteur du soleil, et de quelque étoile fixe.

Au reste on nous a dit icy, que la tempête, qui fût très-grande en ces quartiers icy le jour de S. Sebastien, 20 Janvier, a été si furieuse en la côte d'Afrique et particulièrement du Bastion, qu'elle a jeté des Tartanes jusques à 200 pas sur la Terre ferme, et du bois taillé et apprêté pour la fabrique d'un navire près dudit Bastion, bien avant dans la montagne. Ne doutant pas, que vers Carthage et Tunis il n'y ait eû quelque bien étrange événement ou effet de la violence, auquel cas je vous prie de vouloir dresser un peu de relation particulière de tout ce que vous en aurés pû voir, ou apprendre des personnes dignes de foi, tant de là que d'autres endroits, soit en mer, ou en terre. Car j'en ai déjà eû de divers lieux, et il s'y est trouvé d'assés bonnes choses à remarquer. Surtout il faudroit marquer le plus exactement que faire se pourra le temps et les lieux; et non seulement de ces grandes violences, mais (si quelqu'un l'avoit remarqué) de la fin du vent, et de la vraie route qu'il tenoit en la bous-

sole; et si l'on peut savoir jusques où il a pénétré dans la Terre ferme; s'il y a des peuples, avec lesquels on maintienne aucun commerce, et s'il y a des caravannes qui y pénètrent guère avant, et qui en puissent apporter des nouvelles: voire même à l'avenir, si vous pouvés vous donner la patience, en cas qu'il arrive ou des grands vents et de longue durée, ou des grandes pluies pareillement de longue durée, ou des grandes sécheresses, de marquer les jours que commencent tels changemens de tems, qui regnent aucune fois de par de çà tout contraires; à tout le moins pour la pluie et la sécheresse. Et voudrois bien savoir en particulier, si cette furieuse tempête du 18 au 20 Janvier ne vous porta pas de pluie, comme le fait communément le Mistral; car celui-là n'étoit pas le vrai Mistral en ce pais-cy, ains déclinait d'avantage au Ponant, que la proportion ordinaire du Mistral.

Je désire encore apprendre par votre moyen, si la mer de votre côté n'a du tout point de flux et reflux, ou s'il y en a quelque peu, principalement à l'embouchure de la Goulette, comme à l'embouchure du Martigues, et autres golphes de pareille situation à peu près, et s'il ne s'en pourroit pas déterminer la proportion du tems, comme

font nos pêcheurs de deça, quand ils y veulent prendre garde de bien près; mais, surtout, je voudrois bien être éclairci de la vérité de ce qu'on m'a voulu dire, que comme sur la côte d'Italie et de la France, et du royaume de Valence, la mer Méditerranée a *una corrente*, comme disent les mariniers, qui court perpétuellement de Levant en Ponant, les vents contraires pouvant bien agiter la superficie des ondes, en sorte que cette *corrente* ne paroît pas tant, mais que si tôt que tels vents cessent, on lui voit reprendre son cours naturel de Levant en Ponant. Tout de même en votre côte d'Afrique il y a un courant de mer perpétuel, qui porte le branle du corps de la mer de Ponant en Levant, et voudrois bien savoir jusques où il pénètre, et se rend reconnoissable, et d'où il commence, si c'est bien près ou bien loin du détroit. Car il s'en peut tirer de très-belles conséquences, pour découvrir quelque chose de plus, que le commun dans les secrets de la nature en matière de flux et reflux, et de la cause d'icelui; aussi bien de la cause et nature des vents, qui jusques icy ont été si inconnus à faute des gens qui ayent voulu s'y captiver d'en observer les événements généraux et particuliers, comme on pourroit faire, si on vouloit; j'attendrai ce que vous m'en pou-

rés et voudrés écrire, et me dirai à ja-  
mais,

Monsieur,

Votre très-humble, etc.

DE PEIRESC.

*A M. Thomas d'ARCOS, à Tunis.*

D'Aix, le 25 Janvier 1634.

MONSIEUR,

Je pensois vous faire une bien ample  
dépêche en réponse à votre dernière, et sur  
le sujet principalement de votre Relation  
africaine, que j'ai toute lue avec un grand  
plaisir; car je n'ai pas encore pu dérober le  
temps nécessaire pour lire l'autre ouvrage de  
l'Histoire du commencement du monde jus-  
ques à Abraham; mais mon frère vient d'ar-  
river de Marseille, et me dit qu'il faut en-  
voyer mes lettres à Marseille dès demain, à  
cause que la barque est prête pour Tunis,  
de sorte qu'il m'a fait quitter l'expédition que  
je faisois pour le courrier de Rome, qu'at-  
tendra le suivant, pour ne laisser échapper  
cette commodité, sans vous accuser la récep-  
tion, tant de votre livre, et des deux camé-  
léons dont M. Aycard l'avoit accompagné

avec bonne provision de boutargues (1), que de la boîte des petits écuellons de porcelaine et de bugie, que j'avois reçu l'été dernier avec vos Mémoires de la musique et des mesures de ces pais là, dont je vous remercie un million de fois, comme y ayant trouvé de très-agréables divertissemens.

Quant à la Relation d'Afrique, j'ai admiré de voir le grand nombre de livres, desquels vous avez pu avoir la communication en ce pais là, dont plusieurs sont si rares en ces quartiers icy, qu'on ne les y sçauroit trouver, et particulièrement cette Africa de Marmol et autres Espagnols anciens. Je n'ai encore pu recouvrer la Géographie *Nubiensis*, imprimée à Paris, et la mienne s'est égarée, je ne sçais où, car je la vous eusse envoyée; mais vous ne tarderés pas de l'avoir, soit d'une part ou d'autre. Cependant, je vous envoie l'Arabie de la nouvelle édition de Hollande, bien marry qu'elle soit en si petite forme, et en si menu caractère, aussi bien que le Léon d'Afrique. Vous aurés par même moyen un livre où vous verrés les fragments du Punique de Plaute, déchiffrés comme on a pu; mais il y a d'autres en campagne, qui

(1) Ou *Poutargues*, espèce de caviar fait avec des œufs de muges séchés.

sont après à restituer ce qui se pourra de l'ancienne langue égyptienne, où je doute fort que votre Marronite puisse mordre, comme il vous a dit. Il faudra voir ce qu'il scaura faire, et ne rien négliger. Mais si nous pouvions avoir l'empreinte de votre inscription punique en papier mouillé, nous aurions bien plus d'espérance d'en venir à bout, sans aller plus loin, que dans la langue punique et syriaque; l'égyptienne étant trop différente et trop éloignée de la punique, et n'y ayant guères d'apparence que les Egyptiens fussent venus faire construire des tombeaux si près de Carthage, plutôt que les Carthaginois. S'il se trouvoit là quelque Morisque ou Granatin curieux des livres anciens écrits à la main, c'est à quoi il faudroit travailler à bon escient. S'il y avoit aucuns de ceux qui sont allégués par Léon d'Afrique et autres, qui ont traité de l'histoire de ce pais là, ou fait la description de quelque contrée d'iceluy et particulièrement le *Bichri*, le *Meshudi*, et autres semblables qui mériteroient bien d'être chèrement achetés ou transcrits et traduits. Vous allégués aussi le *Demetrius*, dont il manque afforce beaux ouvrages, qui se trouvent possible entre les mains de ces gens là, et où je ne plaindrois pas mon argent. Il y a même un certain Raby Barachias Nepsi de Babylone, lequel

bien que juif a écrit en arabe un petit livre des Mystères des Egyptiens que j'acheterois au poids d'or, y en ayant un exemplaire entre les mains d'un prêtre, auquel je n'ai jamais pu faire accepter un prix; car je me serois rançonné je ne sçais de quoi. Je vous envoie copie d'un petit inventaire des sectes de Mahomet, qui sont en un peu plus grand nombre, ce semble, que ce que vous en aviez touché, et dont la multiplicité mérite de n'être pas ignorée, surtout par ceux qui sont parmi eux. Si j'avois reçu du meilleur, je vous en ferois part encore plus volontiers.

J'entends que vous avés près de Tunis un petit village nouvellement habité ou fondé autour d'une maison de plaisance par les Granadins, pour se tenir plus près de leur chef ou prétendu prince, dont plusieurs sont industrieux, que facilement s'en trouveroit-il quelqu'un qui pourroit aller plaquer du papier mouillé sur cette inscription punique, dont on lui pourroit faire faire l'essai sur quelqu'autre pierre écrite de celles qui se peuvent trouver à Tunis. Je payerois volontiers son voyage; mais si vous y trouvés de la répugnance ou de la difficulté, je révoque ma prière de bon cœur, et vous supplie de n'y plus penser; car, pour rien du monde, je ne voudrois avoir été cause qu'il

vous en arrivât du déplaisir; comme ces gens là ne prennent que trop facilement des ombrages sur des pieds de mouche, ne cherchant que des prétextes à tort ou travers pour rançonner et méfaire à un chrétien.

J'avois cru que ces peuples là, quelque barbarie qu'il y ait, fussent plus friands de la musique ou de l'harmonie des instrumens; mais, après la relation que vous m'en faites, il n'y faut plus rien chercher pour ce regard. J'avois oui des Mores à Rome qui chantoient excellemment bien, et croyois bien que le lieu pût leur avoir appris des grands secrets de musique, mais je pensois qu'ils y eussent une grande disposition de leur naturel, et plus d'exercice que vous ne dites.

J'ai un de ces grands cors d'yvoire, que vous nommés *pugas* en votre vingt-quatrième chapitre, et n'avois jamais trouvé personne qui en pousse jouer, jusqu'à ce qu'un certain organiste de Beauvais, nommé La Feuille, en fit tout ce qu'il voulut, en couvrant son ouverture d'un papier. Il étoit si industrieux, qu'avec une feuille de lierre, il contrefaisoit le cornet à bouquin admirablement bien, et montoit peu à peu jusques à trois octaves toutes entières, les unes sur les autres, ce qu'il disoit avoir appris en un sien voyage des Indes, d'un peuple bien sauvage et barbare. Mais il ne pouvoit pas faire bruire si

fort ce *pugas*, comme dit votre Lopès, que font les Africains.

Pour les mesures, j'ai pris plaisir de voir en vos instructions le nom de *mataro* pour la mesure de l'huile, et l'usage pour cela de cruches de terre crüe; mais je ne sçais pas comprendre comment la terre crüe peut subsister èz grands vases sans être cuite, si ce n'est que ce fût comme la terre *signia* des anciens, qui s'employoit comme les pavés de ciment de Venise, et serai bien aise d'en être par vous éclairci; mais ce *mataro* devoit bien être subdivisé en différentes moindres mesures plus ou moins grandes que la simple livre; et, quoi qu'il en soit, je serois bien aise d'avoir une mesure de la livre, que vous dites de seize onces, et un poids aussi de ceux dont on se sert pour peser une livre avec l'assortissement des subdivisions d'icelle, non seulement en onces, mais en autres moindres parties telles qu'elles peuvent être en usage de par de là, mais bien ajustées et marquées des poinçons publics, s'il se pratique de ce faire. Et s'il y a là des apothicaires ou médecins qui tiennent des poids et petites mesures de ceuilliers ou autres, pour l'usage de la médecine, je serai bien aise d'en apprendre la proportion, et d'en avoir l'assortiment et les noms vulgaires à votre commodité. Et, puisque l'on vend la

du vin et de l'eau de vie dans les tavernes soit des Chrétiens ou d'autres, il est mal-aisé qu'ils n'ayent des mesures certaines et pour l'une et pour l'autre liqueur de grandeur et dénomination bien différente, et qu'il n'y ait des noms différens. Pour les écuellons que vous m'avez envoyés, tant de bugie que de porcelaine, possible servent-ils en quelque façon au mesurage de l'eau de vie ou du vin, ou du couvey du pais. J'ai pris plaisir de voir votre observation des vents.

- Si vous aviez là des Grenadins ou autres qui eussent des instrumens propres à mesurer la hauteur du soleil bien exactement à quelque journée bien seraine sur le midi, je désirerois bien que vous en eussiez fait l'observation diverses fois, principalement au plus grand ou au plus petit jour de l'année, pour voir la vraie latitude ou élévation polaire du lieu où vous êtes, laquelle manque à votre Relation africaine, sinon par le dire d'autrui; estimant que puisque vous en avez voulu faire la description, vous êtes obligé de vérifier vous-même le point de la situation. Et si, avec le secours de ces gens là, ou autres, vous pouviés faire une bonne observation de l'éclipse prochaine du mois de Mars, le quatorzième jour, sur les quatre heures du soir, ce seroit un beau moyen pour

réglér aussi la longitude de Tunis; car elle sera observée, si le temps le permet, et dans Rome et dans divers lieux de l'Europe par des grands astronomes qui seroient bien aises de joindre votre observation aux leurs; et tient-on qu'à Rome la lune devra commencer de s'éclipser à sept heures, trente-sept minutes, cinquante-trois secondes, et finir à onze heures, douze minutes, sept secondes. Mais, pour pouvoir marquer les momens de l'heure, tant du commencement que de la fin ou du milieu de l'éclipse, il faudroit un instrument un peu grand, soit un quarré géométrique ou autre, pour prendre à part la hauteur de quelque étoile fixe bien apparente de celles qui ne seront pas proches de l'horizon, ni trop proches du méridien ou du vertical, afin que le progrès de la différence du temps de son mouvement durant l'éclipse, soit plus apparent et perceptible. Il faudroit diverses personnes, afin que l'une songeât à prendre la hauteur d'une telle étoile fixe, au même instant qu'un autre appercevroit que la lune commenceroit à s'éclipser, et de même à la fin et au milieu; voire à l'entre-deux, si vous pouviés estimer, et même à l'œil, les doigts du corps de la lune, éclipsés et non éclipsés, à cette fin que les uns ou les autres, de telles observations, pussent se convaincre de la vérité du

vrai temps de l'éclipse, et par conséquent de la situation de la ville de Tunis; ce qui seroit pour donner un grand crédit à votre Relation d'Afrique. Il ne faut qu'un grand quart de cercle bien divisé en quatre-vingt-dix parties, avec des pinnules en un côté pour y regarder l'étoile, et un filet avec un plomb pour y marquer les degrés sur le quart de cercle.

Je n'ai gardé les deux pauvres caméléons que 10 jours l'un et 20 l'autre, mais dans ce peu de tems j'y ai observé des grandes merveilles, et en fis faire l'anatomie du dernier mort, qui étoit une femelle pleine d'œufs, dont je voulois dresser une relation, mais il m'a été impossible d'en trouver le tems. Si nous en avions quantité au bon tems, afin d'en pouvoir jouir plus longtems de l'été, je pense, que nous y découvririons bien d'autres choses. Je me suis étonné que dans votre Relation africaine, vous ne vous y soyiez un peu plus étendu, puisque vous avés eû tant de commodité d'en voir et élever, et d'en dire plus, qu'il ne s'en trouve d'écrit.

Ce qui a rendu plus recommandable la relation de Léon a été ce qu'il y a d'entrelassé de son propre fait, et de ses propres observations, aussi bien que de celles d'autrui, si ce n'est, quand c'étoit d'après des livres

manuscrits que nous n'avions point en Europe.

Je voudrois sçavoir de vous, si durant l'hyver on peut en ce païs là conserver des caméléons vivants, soit en des cages ou ailleurs et sous quelles précautions; car je crois bien que ceux des champs se cachent dans un trou, comme les lézards en ce temps là.

Ce que vous dites de ces grands singes, que vous nommés *Baris* en votre quatorzième chapitre mériteroit bien d'être confirmé par quelqu'autre relation postérieure, avec d'autres circonstances, pour voir, si c'est la même espèce d'animal, dont en fut porté un au Prince d'Orange en 1630, qui sembloit un troisième genre d'animal entre le singe et l'homme. Car bien qu'il ne parlât pas, il entendoit fort bien le langage flamand de son gouverneur; il rioit et pleuroit à chaudes larmes. Au simple discours de son gouverneur, qui lui dit sa résolution d'aller voir ses parens à deux journées de la Haye, il se prit à pleurer si chaudement, qu'on ne le pouvoit consoler, quelques promesses et assurances qu'on lui donnoit de son retour. D'autres ajoutent, qu'on fait balayer les chambres, allumer du feu et rendre une infinité d'autres services et ministères domestiques par ces animaux, qui ne sont

pas malfaisans, comme les singes, et qu'ils font l'office d'un valet fort librement dans une maison. Ce que vous avés ajouté sur le propos, des singes, à ce que vous en aviés lû, concernant ce garçon qui fut quelque tems esclave des singes, est une des choses qui peut être mieux reçue dans votre Relation, si elle est bien appuyée, et si ce que vous avés lu mérite croyance, puisque cela ne se trouve ailleurs dans les livres communs. Et c'est de quoi vous pourriés grandement enrichir votre Relation, quand vous verrés des personnes, qui ont été sur les lieux que vous décrivés. Les caravanes vous en amenant souvent, je m'assure, principalement de ce qui est dans le milieu de l'Afrique; car les côtes marines sont plus découvertes.

La description que vous faites de ces bœufs de si prodigieuse grosseur, comparables à des éléphants, mériteroit une plus particulière désignation de la couleur de leur manteau, de la qualité de leurs cornes, dont j'en ai vû une, apportée du Caire, grosse comme un barril; mais on en avoit gâté la forme, pour la réduire en vase. Il s'en trouve, je m'assure, d'aucune fois en vos foires où bazars, qu'il faudroit mesurer et peser pour aider la croyance de ce que les auteurs écrivent de cet animal.

Il faudroit bien aussi quelques témoins de vüe de ces gros serpens, qui ne font pas de mal, et avec lesquels on se joue, et sçavoir de quoi on les nourrit, surtout de ces peuples que vous appellés *Galle Imbes*, *Imbagobs*, et autres de leurs voisins, qui tiennent de leur façon de vie. Je vous supplie de vous enquérir, et caver si profond, que vous en puissiés avoir de plus amples instructions; car je trouve parmi eux tant de vestiges des mœurs de nos anciens Gaulois, que je pense qu'une fidèle relation de leurs vie et mœurs seroit quasi celle de nos vieux Gaulois.

L'adresse de monter à cheval et décocher les flèches avec tant d'agilité et d'assurance, l'usage des javelots, de la tête nüe, et des cheveux tressés et retortillés avec tant d'affectation, qu'ils n'osent coucher leurs têtes, de peur de gâter leur coiffure. Le culte des arbres pour déités; l'usage du crâne des têtes de leurs ennemis tués en guerres, pour y boire dedans, et mille autres choses, m'ont souvent donné grand sujet de croire, qu'ils puissent être passés des Gaules en Espagne, (qui fut appelée *Celtiberia* à cause de leurs mélanges) et de là par le détroit en Affrique, où ils ont retenu leurs vielles mœurs, à faute de commercé avec d'autres peuples plus civilisés. La peinture et découpure de leurs

visages, les colliers et brasselets de métal au col, bras et jambes; l'usage des vases de terre noire, et une infinité d'autres choses peuvent avoir là leur rapport, et vous en pouviés éclaircir et suppléer quelques particularités. Vous ne sauriés croire comme cela seroit bien reçu; ces preuves, par le fer brûlant et par le breuvage, que les anciens pratiquoient avec l'eau chaude, *ferrum candens et aqua fervens*. Ces sépultures avec les armes, quoique brisées, l'usage même de boire à deux mains, mais principalement de boire dans le crâne de la tête de leurs ennemis, est l'une des plus remarquables observations, qui se puisse faire, et bien digne d'être vérifiée de divers endroits, et d'en savoir toutes les circonstances, même s'il ne leur advient point d'en mettre aucune fois deux l'un dans l'autre, en buvant, et de les faire garnir ou enchasser en or, ou autre métal pour les peuples qui ne sont pas du tout si sauvages et si barbares que ceux qui mangent leurs ennemis.

Ce que vous remarqués de la religion ou superstition de ces autres, qui adorent le soleil, et qui chatient leurs bœufs par scrupule de superstition à l'honneur du soleil, a son origine dans les mystères des Egyptiens, plus antiques, aussi bien que leurs cris IAY, IAY, IAY; mais il n'y a rien de plus re-

commandable à mon gré, que ce que vous dites des vieux livres de l'Ethiopie, et de ces fabriques, et inscriptions en lettres étranges, que vous estimés être du tems de Salomon dans ce midy. Sur quoi il y auroit bien à discourir s'il s'en voyoit quelques vestiges et surtout ces livres des hiéroglyphiques d'Egypte et des histoires de Tite-Live, si tant est qu'il en soit quelque chose, comme il ne seroit pas impossible. Mais le témoignage d'un seul auteur ne peut pas trouver tant de foy en ces matières si étranges et si désespérées.

Ce que vous dites, que nul mahométan ne peut porter couronne, mériteroit aussi une disquisition plus exacte, pour distinguer la forme de couronne; car j'ai une infinité de médailles des princes mahométans, qui ont la tête ceinte d'un ruban, qui étoit l'ancienne couronne des rois grecs; et ne peignoit-on jamais guère anciennement des têtes ou figures des Mores sans un petit bandeau blanc, qui étoit une espèce de couronne, à laquelle j'ay crû qu'aye succédé le turban, quelque excès, qu'il aye en sa grosseur. C'est pourquoi vous en pourrés découvrir, je m'assure, quelques bonnes notices dans leurs livres ou traditions, si vous y prennés garde de bien près. Mais une des choses qui mérite bien d'être éclaircie autant qu'aucune autre, est

le païs natal et le naturel des orangers et citronniers, dont on nous fait accroire y avoir des bois et forêts à perte de vüe en ces côtes d'Afrique autour du Cap Verd, et ce en des païs voisins des rivières où ces arbres naissent dans les eaux non rapides, ou sur le bord d'icelles, sans avoir été plantés de main d'homme, et faudroit avoir bien vérifié cela, qui est témoigné par Guillaume Schoutten en son Voyage de Jean le Maire, qui passa plus bas que le détroit de Magellan; et faudroit sçavoir précisément, de quelles espèces d'orangers et citronniers la nature produit là, sans culture, et s'il y a d'aussi gros pieds ou souches, qui puissent faire des tables rondes, comme le pratiquoient et payoient si chèrement les Romains leurs tables citrines; ou bien si ce que disent d'autres, peut être vrai, qu'il y ait des forêts de ces arbres en lieux dépourvus d'eaux, ce que j'ai plus de peine à croire, que le reste, que Schoutten écrit avec grande ingénuité. Je me suis étendu plus que je n'espérois pouvoir faire, et suis contraint de finir pour l'heure tarde, et de lâcher la présente à mon homme pour clorre le paquet et le faire partir demain de grand matin, sans pouvoir relire ce que je vous écris, vous suppliant d'excuser les manquements que vous y pourrés rencontrer, et si la barque ne fait voile citôt, je ne manquerai de faire un supplé-

[ 101 ]

ment et de vous servir de tout mon cœur par-  
tout où je pourrai, comme,

Monsieur,

Votre très-humble, etc.

DE PEIRESC.

*A M. Thomas d'ARCOS, à Tripoli de  
Barbarie.*

A Aix, ce 3 Août 1634.

MONSIEUR,

Votre Alzaron (1) eut un si favorable tems  
pour son passage, que dans cinq jours les deux  
barques parties arrivèrent en vüe de Toulon,  
où le mauvais tems les arrêta 10 à 12 jours, sans  
même que nous pussions recouvrer vos lettres.  
Enfin tout arriva en bon port à Marseille, et  
le patron Pascal voulût prendre la peine de  
m'amener lui même en personne votre animal,  
deux jours après que j'avois reçu vos dépêches  
du 30 Juin avec le livre d'Vrreza et les trois  
médailles y contenües, dont je me trouve

(1) Animal semblable à un bœuf de petite taille,  
dont les cornes sont tortillées. On le nomme *bœuf  
de Tartarie*. Les Lettres de Peiresc en donnent des  
détails circonstanciés. R. S. V.



chargé de tant d'obligation, que je ne saurois vous en témoigner assés dignement la gratitude, que je vous en devrai éternellement, bien honteux d'avoir si mal mérité en votre endroit tant de bienfaits, dont vous me comblés incessamment, et que vous soyiés si scrupuleux et si abondamment modeste, que vous ne pussiés pas souffrir que l'on rende à votre vertu et à votre mérite les témoignages d'estime et de bon gré qui lui en sont dûs par le public, aussi bien que par vos amis et vos serviteurs, dont il faudra s'acquitter hors de votre présence, pour ne blesser votre débonnairété. Cependant vous me permettrés de vous remercier, le plus affectueusement que je puis, de tant d'honnéteté, et particulièrement du livre d'Arveza, qui n'étoit pas arrivé jusques icy, et des médailles, dont celle qui porte le nom d'Hélène est véritablement de la mère de l'Empereur Constantin-le-Grand, et des plus nettes qui me fussent encore tombées en main. L'autre plus grosse, de cuivre, n'est que de l'Empereur Maurice; mais la petite d'argent ou plutôt d'or, de fort bas aloy, toutefois est, comme je pense, du siècle que les Vandales régnoient en ces pais là, ayant des marques du Paganisme et une exclusion expresse de celles de la croix pour le Christianisme, sans que j'aye rien seu déchiffrer

de l'inscription, dont je suis demeuré bien mortifié, car il sembloit, de prime abord, que plusieurs caractères fussent conformes aux Latins du même siècle. Il y en a pourtant d'autres qui ne ressentiroient pas moins l'arabe que le latin, non de celui qui est demeuré en usage, mais du primitif qui ne permettoit pas tant de liaisons.

Il y faudra regarder de plus près un peu plus à loisir, Dieu aidant, et voir s'il se rencontreroit aucune autre pièce du même siècle battue en ce pais là, comme nous en trouvons tous les jours icy de celles qui se battirent sous nos Rois de la première race, dont la manière n'est pas guères différente de celle là; et si vous en découvriez aucune, nous nous contenterions des empreintes de plomb, pour en comparer l'écriture. Ce qu'attendant toujours, vous devra-t-on savoir beaucoup de gré de nous avoir sauvé celle là, et du profond oubli ou silence auquel elle étoit condamnée entre ces peuples si peu civilisés et barbares quasi autant des mœurs que de nom.

Quant à l'Alzaron, nous n'avions jamais rien vu de semblables; et il ne se trouva personne à Marseille, qui en eusse vu, qu'un seul nommé le Sieur Charcornat, lequel en a vu deux pareils au Caire, mâle et femelle, chez le consul de Venise, qui étoient de

même grandeur à peu près, et de même manteau et qualité des cornes, si ce n'est qu'elles n'étoient pas si proches les unes des autres, ce, dit-il, ni si droites. M. le comte de Marcheville, revenant de son ambassade de Constantinople, s'est arrêté icy quelques jours, et nous a assuré, avec plusieurs de ceux de sa suite, qu'on en avoit apporté trois semblables à Constantinople, dont le plus grand fut envoyé au grand-seigneur, l'autre au caymacan, et le troisième à lui par le bacha d'Alexandrie, son ami particulier, qu'il garda le sien près de cinq ou six mois, et l'avoit fait embarquer avec son train sur le navire le Dauphin, mais on l'avoit trop violenté en le chargeant sur ledit navire, luy ayant trop pressé les côtes, pour l'enlever et transporter dans ledit navire, de sorte qu'il en mourut quelques jours après dans l'Archipelage; il en avoit fait réserver la peau et les cornes qu'il m'avoit destinées; mais, faute de les sçavoir bien embaumer, ils ont laissé corrompre le tout, ayant voulu conserver la tête entière sans la vuider, tellement que je ne sçay encore s'il en sera rien échappé. Son corps étoit tant soit peu plus haut que celui de votre animal, au moins par les jambes de devant, car celles du derrière lui sembloient un peu plus courtes que celles du devant; sa tête étoit

plus longue, et ses cornes aussi, et un peu plus couchées vers le dos; on croyoit qu'il fût âgé de trois ans. Ceux qui virent l'autre du grand-seigneur disoient qu'il avoit les cornes plus longues environ le double du vôtre, et plus couchées en derrière, et qu'il n'étoit pas pourtant beaucoup plus gros. Ce nom d'Alzaron leur étoit inconnu à tous, et le nommoit-on que simplement des bœufs sauvages. Dans les livres de nos naturalistes, nous n'avons pas trouvé non plus le nom d'Alzaron; ils ont pourtant touché quelque chose de certains bœufs sauvages qui s'y peut accommoder; et Vlysses Aldrovandus a donné le portrait en taille de bois d'un animal qu'il a baptisé du nom de *Strepsiceros*, à cause que les nerveures des cornes sont tournées en limaçon, qu'il dit avoir fait peindre d'un livre de peinture de l'Empereur, lequel a quelque chose d'approchant du vôtre, mais la grande base des cornes y a été omise. Je pensois que le vôtre fût borgne, quand il arriva, à cause d'un coup de corne que lui avoit donné à l'œil droit dans la barque un mouton avec lequel il jouoit; mais, avec le soin qu'en ont pris les Dames de céans depuis son arrivée, il commence à recouvrer son œil droit, et à s'en servir quasi comme du gauche. Au reste, il est si doux et si familier, qu'il n'a

point eu d'autre domicile depuis sa venue, que dans notre sale, où il prend plaisir de voir la compagnie qui y est d'ordinaire, et quand on l'a voulu mettre à l'attache en d'autres chambres qui n'étoient pas tapissées ni meublées comme la sale, il le portoit si impatiemment, qu'il se mettoit en furie, et l'y fallut ramener. Je fis bailler dix écus à patron Pascal pour sa peine, venant de si bonne part que la vôtre; mais vous m'avez mis bien en peine de trouver de quoy vous rendre aucune revanche digne d'un si rare présent, comme de la communication d'un animal si étrange, que j'ai certainement été bien aise de voir par votre moyen, et d'en pouvoir donner au public le vrai portrait, avec le peu de relation qui s'en pourra tirer de son naturel. Mais, comme je suis trop petit compagnon, pour entretenir de tels animaux, ce m'eût été assés d'obligation d'en avoir la vue en passant, puisqu'il vous plaisoit, sans vous en dépouiller de la propriété et disposition toute entière, comme vous avez voulu faire; au lieu que vous en deviez disposer, pour le faire envoyer par après soit au grand-duc, puisque vous aviez là des gens qui le vouloient pour lui, soit à autres grands d'Italie ou d'ailleurs. Car je ne vous serois pas pour cela demeuré moins redevable de la bonne volonté et de la commu-

nication si favorable, après laquelle je n'y devois rien prétendre, et en avois écrit à MM. Aycard et de Gastines, pour en avoir leurs sentimens, et vous y servir, s'il leur plaisoit; mais ils n'ont pas voulu s'y prêter sans un ordre exprès de vous: au contraire, M. de Gastines m'a conseillé de l'envoyer au cardinal Barberin, et m'a averti d'une bonne commodité de le faire tenir à Civitta Vecchia, que je pourrois bien prendre plutôt que plus tard, tandis que la douceur de l'air peut comporter le transport de ces bêtes venues de ces pays plus chauds que le nôtre. Mais, je vous supplie, que ce soit sans tirer à conséquence, et de n'en pas user ainsi avec moi pour l'avenir; ains donnés les ordres que vous trouverés bons pour faire conduire les autres animaux étranges qui se pourroient présenter en telle part que vous prescrirés, et sur le compte de telles personnes que vous y voudrés employer, et ce me sera toujours trop de faveur et d'honneur, si j'en puis avoir la vue, en les faisant passer par icy, et vous prêterai volontiers le nom en cela, quand besoin sera, pour empêcher qu'on ne veuille rançonner ceux qui y seront intéressés, et qu'on ne voulût les retenir en passant par ces pais cy; ne vous pouvant dissimuler, que quelque plaisir que j'aye eu de voir ce bel animal,

j'ai eu trop de regret que vous n'en ayiez traité de par de là avec celui qui vous en faisoit instance pour le grand duc, à qui ces raretés sont mieux dûes, et mieux séantes qu'en toutes autres mains, à cause de la profession, que font ces princes d'avoir et faire entretenir de toute sorte d'animaux étrangers avec plus de soin, qu'aucun autre de la Chrétienté.

Pour répondre maintenant au reste de votre lettre, je vous dirai, que comme j'ai eû un grand regret, que mes lettres vous soient arrivées trop tard, pour l'observation de la dernière éclipse, je desirerois bien, que vous püssiez suppléer à ce déffaut pour celle qui arrivera l'année prochaine, dont je vous ferai marquer le jour et l'heure en un billet à part de cette lettre. Car si vous l'observés on s'en pourroit servir, pour vérifier, ce que tiennent aucuns modernes, que Carthage ou Tunis sont sous le même méridien que Rome; et si vous pouvés observer curieusement la vraie hauteur du soleil, au point du midy, durant les deux ou trois jours du solstice soit d'hyver, ou d'été, ce seroit encore un grand bénéfice, que vous rendriés au public, aux curieux et à la postérité, pour vérifier, si ce qui s'en trouve écrit, est bien véritable ou non.

Quant à l'építaphe punique, je vous re-

mercie très-humblement du soin, que vous prennés de la faire enlever, et ne vous en ai pas moins d'obligation, que si l'effet s'en étoit ensuivi, à quoi je ne tiendrai pas mal employée la somme de dix écus, que vous avez promis à ce renégat habitué sur les lieux, et même le double. Mais j'ai bien du regret, que la chose ne soit trop difficile, et fais même quelque religion et scrupule de faire abolir par ce moyen en ce país là ce monument, qui y reste peut être tout seul de la mémoire, et de la langue punique, qui étoit celle d'un peuple si belliqueux, qu'il avoit conquis quasi toutes les principales appartenances de l'Empire romain. Et si, sans le gâter, ce renégat pouvoit en tirer des empreintes en papier mouillé, ou bien en plâtre, il ne faudroit qu'huiler les pierres antiques du monument, et y jeter du plâtre liquide avec des hais pour le retenir, et après on le dépouilleroit fort facilement des originaux, et quand ils seroient bien séchés, il ne seroit pas difficile de les faire charrier à Tunis en divers morceaux; car sur ces empreintes, nous pourrions faire jeter icy d'autre plâtre, pour y voir le caractère en sa vraie et naturelle situation; et je n'y plaindrois pas la dépense de dix écus plutôt que d'arracher les pierres même de leur place, et commettre cette irréligion, pour

ne dire impiété de faire courir fortune à un si noble et ancien monument de périr tout à fait ou entre les mains des ouvriers, ou bien par les chemins : outre que quand ces pierres là seront icy originairement, elles auront perdu une grande partie de leur autorité et foy probatoire pour la vérification que ce soient des vrais caractères puniques, laquelle dépend principalement de la situation des lieux, où elles se trouvent bâties et conservées durant tant de siècles, et nonobstant de si grandes révolutions et vicissitudes des choses de ce monde là. Quand même vous trouveriez bon de faire essayer l'empreinte en papier mouillé, possible suffiroit-elle, et la facilité en seroit bien plus grande, que de toute autre opération. Vous en pourriez faire faire l'essai par ce même renégat sur quelque'autre pierre écrite, de quelle écriture que ce soit, pour faire voir comme cela réussit aisément. Vous en verrez une épreuve, que je vous envoie d'une inscription trouvée à Rome, où j'ai vû ce que je desirois quasi aussi facilement que j'eusse pû faire sur le marbre original, et y ai par même moyen reconnu à la manière des caractères, aussi bien que du langage et du style, de quel siècle à peu près la pierre a été écrite, bien que la date de l'année n'y soit pas. Il ne faut que plaquer du pa-

pier mouillé sur la pierre même, et si le papier est trop délié, le faut mettre double, ou deux feuilles ensemble, l'une sur l'autre, puis le presser discrètement avec un linge, et le laisser dessus jusques à ce qu'il soit quasi sec, puis retirer et rouler proprement, sans y faire des plis, qui puissent corrompre l'empreinte des lettres. Que si la largeur d'une feuille ne peut suffire à couvrir toute l'inscription, il en faut mettre plusieurs les unes en suite des autres, comme quand on colle des feuilles d'une mappemonde, ou grande carte géographique, et tirer des petits traits de plume aux assemblages des dites feuilles pour pouvoir reconnoître les lieux où il faut les rajuster, et puis si cela ne vous suffit, vous travaillerez au restant de la même manière, à quoi je serai marry que vous vous chargés de tant de peine et de soin, vû que peut être la chose ne le mérite pas, et quand ainsi sera possible n'aurons nous aucun moyen de le faire déchiffrer, comme il seroit requis et nécessaire.

J'ai pris un indicible plaisir de voir la relation que m'avez faite de ces animaux de la terre de Négros si approchans de la figure de singe, qui ne paissent que de l'herbe, et scaurois volontiers toutes les circonstances, que vous en pourriés tirer de plus de votre rénégat Ferrarois, duquel je voudrois scavoir le

nom turquesque et chrétien, s'il est loisible, et sa qualité présente et originaire avec son âge, et le tems et saison de l'année à peu près, qu'il a vû cette chasse, en quelle sorte de país, si c'étoit bien loin du fleuve Niger, de quelle stature étoient ces animaux, s'ils couroient à quatre pieds, ou à deux seulement, quel bruit ou cri ils pouvoient faire, quand les chiens les mordoient, s'il ressembloit au cri du singe, ou de l'homme, et choses semblables; si les lieux, où l'on les alloit chasser, étoient montueux ou en plaine, herbeux ou arides, s'il y avoit des prairies ou marécages, et ruisseaux, ou bien des bocâges; et finalement s'il ne s'en garde pas des peaux comme des bœufs, ou boucs marroquins, lesquelles seroient bien précieuses, s'il s'en recouvroit, et si quelqu'un en avoit vû bien assurément, il faudroit décrire la chevelure de la tête, tant des mâles, que femelles, pour sçavoir si elle n'étoit pas différente du reste du corps, qui a le poil si court.

Ne pensés pas, je vous supplie, que la seule équivoque du mot de galle, si aprochant de celui de *galli* ou gaulois, ait été capable de me faire imaginer ce que je vous ai écrit et demandé plus particulièrement des moeurs des peuples qui en ont retenu le nom. Il y a une infinité d'autres considérations qui y

concourent, avec tant de rapport et de vraisemblance, que la chose mérite plus de disquisition, que vous ne vous êtes voulu persuader ; et quand cela n'auroit jamais été, toujours seroit-il très-visible d'en faire marquer les particularités, que j'ai désirées, et d'en faire la comparaison avec les autres peuples des siècles passés, aussi bien que de ceux d'à présent en divers quartiers de la terre. C'est pourquoi vous prendrés, s'il vous plait, en bonne part, que j'insiste à cela, sous votre bon plaisir, et que nous en puissions avoir par votre moyen quelque plus spéciale information.

Pour les couronnes des princes mahométans, j'en ai une infinité de grandes médailles antiques de plus de quatre à cinq cents ans, où les visages des princes sont représentés avec le même bandeau sur leurs chevelures, dont se servoient les anciens rois de la Grèce sous le nom de diadème, qui n'étoit qu'un simple ruban, avec quoi ils lioient leurs chevelures, car de dire, que l'usage des turbans soit plus ancien que le mahométisme, il seroit bien plus malaisé de le bien prouver, qu'il ne semble. Les thiares partiques et arméniennes étant fort différentes du turban, quelque conformité qu'on y puisse prétendre. Et j'ai une écuelle de bronze, garnie d'argent de rapport, ou de marquetterie, dont l'ou-

vrage, semble être de plus de deux cents ans, où il y a des vers arabiques, plusieurs damasquineures et figures d'animaux et douze figures humaines de menestriers, ou musiciens qui chantent sur le livre, ou jouent de divers instruments de musique, tous lesquels ont la tête bandée d'un ruban avec des longs pendants par derrière, et aucuns ont des barrètes pointues bandées avec le même ruban, qui est d'argent.

L'excès d'agrandissement de toute sorte d'habits est assés trivial en autres choses, pour ne pas faire trouver trop étrange celui-là; témoin la grandeur des verdugadins de nos Dames et des verduganis du tems de nos pères, et des galbes des pourpoints, qui descendoient jusques entre les jambes et la longueur des manches des sénateurs vénitiens qui va jusques à terre, et l'enflure des hauts de chausse à la Polaque, et les cercles qu'ils portent sous le talon, et les soccoli des Dames vénitiennes, et surtout la longueur de la queue des chappes des cardinaux et du pape, et des manteaux des rois et reines, jusques aux chappes des simples moines et chanoines, qui traînent aucune fois des toises entières sur terre, quand ils vont à l'offrande, et leurs capuchons, lesquels originaiement n'étoient faits que pour couvrir leurs têtes et la déffendre de la froideur de l'air de la nuit, lesquels ont été

aggrandis jusques à un tel excès, qu'ils arrivent à cette heure jusques bien bas au dessous de leur ceinture par le dernier; et j'en ai vû, dont la pointe arrivoit quasi jusques aux talons; ce qui n'est pas arrivé tout d'un coup, ains par degrés, selon la suite des siècles, ainsi qu'il se peut voir sur les peintures anciennes des livres et des églises, et sur les figures mêmes des pierres taillées en divers siècles.

Que si vous avés quelque notice particulière de l'origine et progrès de l'usage des turbans, vous m'obligeriez grandement de m'en faire part; et pense, que votre Histoire Ottomane sera toujours très-bien reçue, croyant bien que vous n'y voudrés pas charger la main sur les Chrétiens, en sorte qu'ils en puissent être rebutés, puisqu'ils ont eux mêmes fait imprimer des historiens arabes fort fidèlement traduits.

Au reste je m'attendois bien de recevoir à ce coup avec vos lettres plutôt des caméléons vivants, que des alzarons, pour y pouvoir achever d'examiner ce que nous avons commencé d'observer sur les deux que j'avois reçu de votre part l'année dernière sur l'entrée de l'hyver, je souhaite en pouvoir gouverner un peu plus longuement que nous n'avions pû lors; et vous assure, que

je me trouvai bien mortifié de n'en point avoir, dans l'attente où j'en étois, et de me voir prévenu et surchargé d'une si grande obligation pour un autre animal si rare et si mal employé à un homme de ma sorte. Surquoi me remettant pour à cette heure du surplus à MM. Aycard et de Gastines, je finirai, demeurant,

Monsieur,

Vostre, etc.

DE PEIRESC.

*P. S.* Je ne sçais si j'ai oublié de vous demander un peu de relation certaine, s'il y a aucun flux et reflux de la mer dans le golphe de Tunis qui soit connoissable, au moins au détroit de la Goulette; et si les périodes du tems n'ont pas de rapport de six en six heures, comme le flux et reflux ordinaire. Comme aussi pour le courant de la mer, s'il n'est pas connoissable et plus fréquent et plus fort à quelques milles de terre de Ponant en Levant, qu'au contraire. Vous m'obligerés de me le faire sçavoir à votre commodité, et si les embouchures des rivières en cette côte là de Barbarie ne sont pas chargées de sable au Levant de leur entrée dans la mer, plutôt qu'au Couchant.

A M. Thomas d'Arcos, à Tunis.

A Aix, ce 25 Août 1634.

MONSIEUR,

Depuis ce que je vous écrivis, nous avons vu icy le Sieur Farnoux, cy-devant consul d'Egypte, qui me témoigna avoir vu plusieurs animaux de la même espèce de votre Alzaron au Caire, dont il ignoroit le nom; mais il dit n'en avoir jamais vu de guères plus grand que le vôtre, si ce n'est qu'il lui semble qu'ils étoient un peu plus hauts par les jambes de devant que par celles du derrière; ce que M. le comte de Marcheville m'avoit confirmé par le sien, duquel on me doit apporter une corne et la peau, que je ferai essayer, pour voir si le poil fera l'effet des peaux de cerf, et si la corne fera dans l'eau aucune ébullition comparable à celle que l'on nomme Alicor, puisque vous dites que ces Mores l'estiment tant. Sur quoi je ne dois pas vous taire, que dans les rochers d'alentour de cette ville d'Aix, où il se trouve quantité de coquillages et plantes maritimes, même des poissons entiers, et en d'autres endroits des os de cheval et d'autres

animaux terrestres, non guères différens des humains, enclavés dans le roc fort dur; il s'est trouvé depuis quelque tems une corne ou dent toute droite, sans aucune courbure, et concave par le fonds (comme les cornes et comme les dents naturelles de gros animaux), que l'on tient être une corne d'Alicor, bien pareille à celle de Saint-Denis en France, bien que moins longue de beaucoup. Or, quand j'ai vu celle de Saint-Denis et celle de Saint Marc de Venise, j'ai eu grande opinion que ce pourroient être des cornes ou dents de poissons ou monstres marins, plus tôt que d'animaux terrestres; et la rencontre des coquillages, qui se trouvent dans nos rochers avec des poissons et plantes marines, me fait pancher encore plus à cette conjecture, que les cornes aujourd'hui tenues pour Alicor, soient plutôt de poissons, que d'animaux terrestres, étant si droites, comme elles sont, ne se voyant guère d'animal terrestre qui aye des cornes entièrement droites, ou bien des poissons. C'est pourquoi si jamais vous voyés des marchands de ces pais éloignés, ou qui les ont pratiqué, dont aucun eusse vu des animaux vivans de la race des Alicors, vous obligerés grandement le public de nous en faire un jour quelque relation un peu plus exacte que tout ce que nous

en avons; estimant qu'il se trouvera au bout du compte, que tels animaux ont leurs cornes plutôt courtes que droites; et j'ai vu une médaille fort antique avec des caractères orientaux fort étrangers, qui avoit au revers un animal avec une seule corne, mais elle étoit courbée comme la corne d'un bouc, et le Roy Tryphon de Syrie en portoit une semblable sur le front, attachée à sa salade ou à son heaume, par affectation particulière. Sur quoi je finirai, étant surpris par la compagnie, pour ne perdre l'occasion de vous envoyer ce mot de lettres et cette sabbatane que vous désirez, demeurant,

Monsieur,

Vostre, etc.

DE PEIRESC.

*P. S.* J'envoyai l'Alzaron au cardinal Barberin par le patron Pascal, qui a voulu faire le voyage de Rome lui-même, pour l'amour de cela; nous verrons ce qu'ils y pourront observer.

A M. Thomas D'ARCOS, à Tunis.

A Aix, ce 7 Octobre 1634.

MONSIEUR,

Sur l'avis, qu'on me vient de donner d'une commodité pressante de vous écrire, je n'en ai pas voulu laisser échapper l'occasion sans vous réiterer mes humbles remerciemens de vos bienfaits, et vous dire, que j'ai recouvré la peau et l'une des cornes de l'Alzaron que M. le comte de Marcheville avoit tenu à Constantinople chez lui une bonne partie de l'hyver passé, l'ayant reçu de la part du consul d'Alexandrie. Il étoit tant soit peu plus haut que le vôtre par le devant seulement, à ce que m'en dit ledit Sieur de Marcheville, quand il vit le vôtre chez nous; mais sa corne est un peu plus longue et plus entortillée, et a davantage de nervures ou cannelures que celles du vôtre. J'ai fait li-mer de cette corne, et l'ai voulu taster, et en faire les épreuves ordinaires, mais il ne s'y est trouvé aucun gout, ni aucune qualité astringente, comme de celles de cerf, que l'on tient pour Allicor, et ne boit pas l'eau quand on la mouille, comme font celles là.

Ains a les mêmes qualités de la corne de bœuf. Pour la peau, je suis après d'en faire faire une épreuve, pour reconnoître, si l'animal tient du cerf plus que du bœuf; car les peaux de cerf, à ce que nous assurent tous les corroyeurs de cette ville d'Aix, mises dans une grande auge ou cuve pleine d'eau, et chargée de cent douzaines d'autres peaux, soit de bœuf ou de chèvre, ou de mouton, par une vertu occulte sousleve tout le grand fardeau, et se soustrait du dessous et parfois les renverse toutes sans dessus dessous jusques à ce qu'elle soit logée au dessus de toutes les autres peaux; ce qui ne se voit jamais advenir qu'aux peaux de cerf et non d'aucuns autres animaux; l'on m'a promis d'en faire la preuve dans un jour ou deux, et si ce peut être à tems, pour vous en donner avis par cette même commodité, je n'y manquerai point, et vous enverrai par même moyen, si je le puis avoir assés tôt, une Relation nouvelle de la Tartarie, qui est encore sur le chemin de Paris icy, laquelle on dit être fort exacte. Cependant il faut que je vous die, que le commandeur de Montmeyan, qui a été trois ans esclave en Barbarie, me disoit aujourd'hui, qu'il a vû au canal de Bizerte le flux ou reflux de la mer fort apparent, fort réglé de six en

six heures, et plus haut visiblement en pleine lune, qu'en autre tems. Je vous prie de me mander ce que vous en sçavés, s'il n'y a rien de semblable au canal de la Goulette, et s'il n'y a rien en ces côtés là de bien considérable pour le flux et le reflux de la mer, ou pour les courants ordinaires, car vous en aures eu des relations de divers endroits de la mer Méditerranée, qui semblent frayer le chemin à des grandes ouvertures pour en pénétrer si non les vraies causes, au moins le progrès et les proportions, et quelques règles pour les suites et conséquences, qui s'en peuvent tirer avec quelque utilité, et qui semblent mordre bien avant dans les causes primitives; en rapportant la diversité des périodes de telles vicissitudes en divers lieux de la mer Méditerranée, aussi bien que de l'Océan, dont les moindres font reconnoître ce qui est quasi imperceptible aux grandes; et par ce moyen procéder, en observant certains petits vents, qui naissent à l'orifice de quelques cavernes souterraines, et qui ont leurs cours plus ou moins limité aux environs. Nous avons reconnu de pareils effets aux vents de peu d'étendue avec un plus heureux succès, que nous n'eussions osé espérer, ce qui m'oblige à vous réitérer les instances, que je vous avois cy devant

faites de vouloir nous faire quelque petite relation des plus grands vents que vous aurés vû en ces pais là, et de ceux qui se pourroient observer à l'avenir, que vous trouverés dignes de m'envoyer; mais il faudroit être exact à marquer à peu près le temps de la naissance et de la cessation, et ne faudroit pas négliger, s'il y a là aucune caverne dans vos montagnes, de faire observer s'il n'en sort pas du vent, au moins sur la matinée avant le soleil levé, ou bien des vapeurs capables de se faire voir en hyver, comme l'haleine, qui sort de nos poulmons. Car il s'en tire de très-excellentes conséquences, quand on peut avoir la patience de faire marquer précisément les heures que tels vents commencent, et se renforcent, et cessent.

J'ai du regret de vous embarrasser de commissions si importunes, et qui semblent de si peu d'utilité apparente; mais si vous pouviés vous en donner la patience, nous vous ferions bientôt voir le plaisir qu'il y a d'en examiner les suites et les progrès, et de les comparer à ce qui se voit ailleurs; sur quoi, attendant de vous pouvoir rendre un jour quelque digne service, en échange

de toutes vos honnêtetés, je finirai demeurant,

Monsieur,

Votre, etc.

DE PEIRESC.

A M. AYCARD, écuyer, à Toulon.

A Aix, le 6 Juin 1635.

MONSIEUR,

Vous m'avez fait grand plaisir de m'écrire ce que vous mande M. d'Arcos pour les caméléons; s'il eusse reçu mes dépêches faites sur la réception de son Alzaron, il y eût trouvé une partie de ce qu'il me demande; n'ayant certainement pu vacquer à voir les autres ouvrages, et particulièrement le vôtre, dont je suis bien fâché, mais je vous assure que je ne sçais la pluspart du tems où donner de la tête, tant je l'ai rompue de divers endroits; il faut que je lui écrive par la première commodité, et que je voye de lui en dire quelque chose de plus; voir s'il vouloit que sa Relation d'Afrique s'imprimât, je m'assure qu'il se trouveroit un imprimeur dans Paris; mais j'ai fait un peu de scru-

pule de lui en faire la sermone, de crainte qu'avec ce changement d'habit, il n'obligeât bien le monde d'en faire le jugement en cette conjoncture qui ne lui fut pas si avantageux, et attendois ce que le tems pourroit ouvrir des moyens de le satisfaire plus à souhait.

Je vous remercie très-humblement de l'avis dont il vous a plû me faire part, et particulièrement de ceux du Sieur d'Arcos, lesquels j'ai bien pris plaisir de voir, et que M. de Savoye se soit laissé beffler de la sorte par ce juif, qu'il avoit traité si magnifiquement, et si mal (compatiblement à sa qualité et condition), à ce que j'ai pû apprendre par la même. Il y a quelque apparence que ledit Sieur d'Arcos aye enfin reçû vos dépêches, puisqu'il ne s'en plaint plus, et qu'il aye fait reponse par la barque du Sieur Berenger, m'etonnant qu'elle ne soit arrivée aussi tôt pour le moins, que ce navire flamand de Savoye; possible sera-t-elle allée droit à Ligourne avant que de venir à Marseille, car les vents marins, qui ont régné toute la lune présente, sembloient lui devoir être favorables. J'ai vu aussi, qu'il vous parle d'un oiseau, ou de sa peau, que je juge pouvoir être de ces gros oiseaux aquatiques, qui ont les ailes rouges, et

qu'on nomme flamand, parce qu'il y en a, comme on dit, si grande quantité en ce pais là, qu'ils y sont quasi aussi communs qu'à nous les canards, et n'y sont pas rares comme en ce pais, où nous n'en voyons que par hazard. On dit même, que tout contre Tunis il y a une isle toujours pleine de ces oiseaux, et où ils font leurs nids, et élèvent leurs petits; et si je ne me trompe, M. de Breves en fait mention en la relation qui a été imprimée de ses voyages. Anciennement on les nourrissoit parmi les poules, comme nous faisons les oysons et les cannes, et j'en ai autrefois eû deux vivants tout un hyver, mâle et femelle; mais les gens de M. du Vair, lors premier président à Aix, les laissèrent mourir, faute de soin. Les Mores les appellent Louze, et les Turcs Calcavensi, et me semble que M. de Breves disoit d'en avoir vu si grand nombre en cet étang de Tunis, que l'eau en étoit toute couverte. Ils mangeoient volontiers le pain, pourvu qu'on le leur jettât dans quelque bassin plein d'eau, où ils prenoient plaisir de plonger leurs têtes jusques au fond du bassin, et d'y trouver quelque chose à manger. J'estime que si M. d'Arcos en faisoit prendre des petits, il seroit fort facile de les nourrir dans son jardin, et si on

pouvoit les apprivoiser à l'antique, et les faire couvrir comme les oysons, l'introduction en seroit bien gentile et utile; car ils se pourroient bien vendre, si on en apportoit, et possible même que les œufs seroient bons à faire couvrir par des oysons; auquel cas nous lui aurions bien de l'obligation, si nous en pouvions introduire de la race à Boisgancy avec nos cannes : mais je suis si honteux de ne m'être encore pu revancher envers lui de ce que j'ai reçu de sa main, que je n'oserois lui en faire la proposition.

Quant à ses livres, il n'y a rien à condamner, quoique sa modestie lui en fasse penser; et il y a longtems que je me serois mis en soin de faire imprimer diverses pièces, et principalement son *Afrique*, sans le changement qu'il fit de sa robe, lequel nous apprîmes, comme vous savés, quasi aussitôt que je fus revenu des champs à la ville. Car je craignis, en faisant imprimer ces ouvrages, de mettre le monde trop en peine de s'enquérir de la qualité de l'auteur, et qu'il n'eusse pas agréable que son changement se rendisse si public. Que s'il trouvoit bon de n'y mettre point de nom de l'auteur, ou de le déguiser, en sorte qu'il ne fuisse pas connoissable de tout le monde,

il y auroit moyen de le faire avec plus de succès, et moins de regret. Et, s'il y avoit voulu insérer un peu plus de mémoires, qu'il ne fait, de ce qu'il peut avoir appris de ce pais là, soit pour en être témoin oculaire, ou pour en avoir des relations des personnes dignes de foy, en sorte qu'il ne s'en rapportât pas toujours à ce qui en a été déjà écrit par les auteurs communs, son livre seroit bien plus recherché, et de meilleur débit. Par exemple, il m'avoit fait une petite relation de certaines mesures de fabrique ancienne d'autour de Tunis, qui seroient très-bien employées dans cette Relation de l'Afrique, et choses semblables, qui obligeroient les curieux saisis des livres des auteurs qui en ont parlé devant lui, de ne pas laisser la sienne en arrière. Je vous remercie de votre poésie, que vous trouverés supplée. Je demeure,

Monsieur,

Votre très-humble,

DE PEIRESC.

---

A M. Thomas d'Arcos.

A Aix, ce 29 Avril 1635.

MONSIEUR,

A voir les termes de vostre lettre, il semble que vous n'ayiez pas reçu de ma part d'autre despesche concernant l'Alzaron que celle du 18 Décembre; auquel cas je plaindrois bien mes premières lettres dans lesquelles je m'estois plus estendu sur ce sujet, et sur tout plein d'autres curiosités, et n'ay pas appris qu'il se soit perdu aucune barque. Il faudra que c'aist esté par la voye du Bastion, que ces lettres là se soient esgarées; car vous n'en avez pas accusé la réception en vos dernières lettres précédentes; bien que vous en eussiez reçu des plus fraîches, dont ie serai bien ayse d'estre esclaircy en son tems à vostre commodité.

Je regrette bien aussi la perte de ce grand nombre de caméléons que vous aviez réservé cet hyver, et que vous n'avez pas sceu trouver les moyens de leur faire passer le froid en ce pays là (qui sembleroit estre assez chaud pour cela) mesme en cet hyver

dernier que nous avons eu si pluvieux, et  
 durant lequel les vents marins ont tant  
 regné, ce qui m'eusse fait croire que vous  
 le deussiez avoir eu moins froid que de  
 coutume; les mistraux n'ayant quasi pas  
 soufflé pour vous porter le froid en ces  
 pays là; sur quoy je ne vous dissimulerai  
 point que vous me ferez plaisir de m'écrire  
 quelle a esté la constitution de l'air en ce  
 pays là cet hyver dernier à peu près pour  
 en faire la comparaison avec celle de deça  
 qui a esté assez rude, quoyque les vents du  
 Septentrion n'en ayent pas esté la cause,  
 et scaurois volontiers si vous avez là des  
 vents du Midy qui soient capables de vous  
 apporter de la froidure, comme il est cer-  
 tain qu'ils vous y soufflent bien souvent très-  
 chauds et bruslants, et si les montagnes qui  
 sont au delà de Thunis se chargent guères  
 souvent de neige, et par quels vents à peu  
 près; et si elles sont de durée. Que si vous  
 pouvez prendre la patience de faire marquer  
 aucune fois en forme de journal, les jours  
 que commencent à regner des grands vents  
 de quelque part qu'ils viennent, il se pour-  
 roit tirer des grandes utilités d'en faire la  
 comparaison avec des semblables remarques  
 que font les curieux deça la mer, pour  
 faire voir le rapport et la relation de reci-

procation qu'il y peut avoir d'un port à l'autre. J'apprendrois encore volontiers la vraie constitution des montagnes de ce pays là où vous estes, et des environs, c'est-à-dire deux ou trois petites choses capables de fournir de la matière à des plus belles conséquences qu'on ne jugeroit de prime abord, et dont l'observation ne semble pas trop difficile à mon advis : je ne sçay si ie ne vous en avois pas fait déia quelque instance par quelqu'une de mes précédentes despêches. Je voudrois donc sçavoir de vous, Monsieur, si la suite des plus hautes crestes de vos montagnes, ou la plus grande longueur d'icelles, n'est pas scituée en alignement à peu près parallèle à la ligne équinoxiale, ou bien en tirant du Levant au Ponant, plustost que du Septentrion au Midy, comme sont les Mouts Pyrénées, l'Apennin, les Alpes d'Allemagne, et la pluspart des plus longues montagnes de ce pays cy, voire même des Alpes qui séparent l'Italie de nous à les prendre par vallées séparées les unes des autres, et la pluspart des montagnes d'Auvergne. Je voudrois ~~savoir encore si~~ les regarder par le profil de leur largeur en traversant leur longueur, les croupés desdites montagnes ne sont pas disposées en sorte qu'elles semblent avoir été tranchées ou

brisées de l'une de leurs façades plus droitement ou plus à plomb d'un costé que de l'autre, et que l'accès y est plus droit et plus difficile par un des costés, et plus couché, ou qui vient de plus loin et conséquemment plus facile par l'autre; et si cela ne paroît pas davantage en les regardant du Levant au Ponant, ou du Ponant au Levant par où l'on voit le profil de leur largeur, qu'en regardant du Septentrion au Midy, ou du Midy au Septentrion par où l'on voit à plein l'estendue de leur longueur, et leurs façades du Septentrion ou du Midy. En troisième lieu, je voudrois savoir en quel sens sont rangées les veines plus apparentes des rochers ou des terrains qui composent lesdites montagnes par divers bancs ou assiettes entassées et rangées les unes sur les autres, principalement quand sont des rochers bien durs et solides, plustost que des terrains capables de crouler et de perdre leur naturelle scituation par les seules ravines des eaux, car si lesdites montagnes se trouvent brisées ou fendues en quelques endroits comme les passages des torrens et des rivières l'ont fort souvent fait, vous y pourrez fort facilement discerner un grand nombre de veines ou rangées des sillons de roc divisés les uns d'avec les autres, quoyque de dif-

férente ou de pareille matière, et il faut voir si la brèche ou la fente et brisure de la montagne tranche sa longueur parallèle à l'équinoctial ou à la ligne qui tire du Levant au Ponant; et si ces veines ou bancs ou sillons de roch semblent être rangés les uns sur les autres horizontalement et à niveau bien esgal; mais si la brèche traverse et tranche la longueur desdites montagnes, en ligne parallèle ou méridien *du* Septentrion au Midy, alors toutes les veines ou bancs des rochers se trouvent rangés et entassés les uns sur les autres obliquement ou en écharpe de telle manière que d'un costé ils se lèvent en haut, et de l'autre ils s'abaissent en bas vers la terre, et faut considérer exactement si c'est du costé du Midy qu'ils vont en montant vers le Nord et descendant au Midy, et faut prendre garde de ne pas faire d'équivoque en ce que les grands bancs ou veines de roc obliquement rangés les uns sur les autres, ont par après des autres veines ou pailles particulières qui vont d'un sens tout autre et qui croisent diamétralement les séparations des bancs généraux, quasi comme aux bastimens de pierres de tailles ou de briques; où les files de pierres sont alignées au long de toute l'étendue du bastiment, et par après subdivisées d'une

pierre à l'autre, y ayant quelque chose d'approchant à la constitution des grands rochers, où les grands bancs sont divisés les uns sur les autres, deux grosses fentes sont apparentes, et chacun desdits bancs a à part par après des veines particulières, et moins apparentes, ou de disposition naturelle à se fendre à contre sens en ligne qui traverse la distinction desdits bancs. Vous reconnoîtrez cela fort facilement quand vous irez vous promener sur les rochers exposés au bord de la mer; principalement s'il y a là des isles dans la mer qui soient de roche bien visve, où vous les puissiez considérer de toutes les espèces, pourveu que l'isle aye quelque notable étendue, et que le roc soit bien solide, et bien desgarni de terrain, et conséquemment incapable de confondre sa vraye situation, et forme primitive. Vous vous moquerez, je m'asseure, de cette badinerie, mais si un jour vous m'en envoyez quelques relations un peu exactes, vous verrez en tirer des conséquences, dont vous ne serez pas marry d'avoir esté l'instrument tost ou tard; et si vous avez là des cavernes qui soient capables de produire du vent, comme nous en avons tout plein en ce pays-ci, vous en verriez bien d'autres conséquences aussi en son tems, et des plus grandes encore s'il

y avoit moyen de faire quelque exacte observation de ce qui vous paroît là du flux ou reflux de la mer, où nous avons découvert des grands secrets de la nature par la conférence de ses périodes en divers lieux de la mer Méditerranée, aussi bien que de l'Océane; surtout il faudroit observer aux emboûchures des rivières là où elles se dégorgent dans la mer, s'il n'y a pas du sable qui gaste la coste, et ruine la disposition des ports, du costé qui est au dessous du flux principal de ladite marée par les plages et bancs de sables qui s'y arrêtent. Il faut remarquer s'il est du Levant au Ponant de ladite emboûchure de rivière, et s'il est dans un fonds de golfe ou de sein de mer, ou dans un cul-de-sac, ou bien en pleine coste qui aboutisse à la pleine mer; car tout cela est capable de changer la constitution et disposition des choses, et de produire des effets bien différens.

Mais si vous y pouviez ajouter l'observation d'une éclipse, comme je vous en avois cy devant prié, soit de lune ou de soleil, il se parleroit de vous à la postérité en bonne forme: car il y a maintenant des gens merveilleusement exacts qui travaillent à régler la situation des principaux lieux de la terre et de la géographie, et vous estes si près de

Carthage, où se prend le méridien même de Rome, que de là on entreprend de régler toutes les distances du reste du monde plus exactement qu'il n'avoit encore esté fait. Je crois bien que vous ne vous serez pas advisé d'observer la dernière éclipse de lune qui arriva le 2 Mars dernier, dont je vous avois prié, mais possible aurez-vous l'avis assez à tems pour observer celle du 28 Août prochain qui commencera sur les deux heures et demie après minuit ou environ, et sera toute obscurcie une heure après, et commencera à recouvrer sa lumière une heure et demie après ou davantage, mais il sera desja grand jour. Que si vous pouviez la voir coucher éclipsee dans la mer d'un costé, à mesure que le soleil se levera de l'autre, et marquer combien il en paroisoit là lors d'éclipse, ce seroit une observation des plus mémorables du siècle; et possible que le voisinage de la mer et la saison vous en fourniront les moyens, principalement si vous pouviez aller coucher ce soir là un peu plus avant vers la mer que n'est la situation de Thunis; si ce n'est que l'espace de l'estang vous esloigne les montagnes qui l'entourent, et les vous abaisse suffisamment pour vous faire voir lever le soleil dans l'eau, comme coucher la lune pareille-

ment dans l'eau de l'autre costé, taschez, je vous prie, de faire cette observation, car quand vous ne fairiez que cela, ce seroit toujours beaucoup. Il faudroit un jour à l'avance aller voir si vous verriez lever le soleil dans l'eau, et coucher la lune de même, et si la sérénité du tems le permet. Il se parlera de vostre observation, et cela annoblira toutes vos autres oeuvres beaucoup plus que vous ne scauriez croire; si vous pouviez avoir fait prendre la hauteur de quelque estoile fixe avant le jour au commencement de l'éclipse, ou au commencement de la totale obscurité, ou au commencement du recouvrement de la lumière de la lune, il n'y auroit rien à désirer de plus. A défaut de quoy, il faut avoir de bonnes horologes, et à diverses heures précédentes de la même horologe avoir pris la hauteur de la lune, si faire se peut, et à diverses heures suivantes prendre la hauteur du soleil, et voir quelle heure montre l'ombre du soleil aux horologes solaires pour en examiner la qualité et justesse de vostre horologe; vous ne vous repentirez pas de cette peine, non plus que d'aucun autre travail que vous puissiez avoir fait le plus à vostre goust; vous en aurez bien de la gloire et du contentement.

Il me reste à vous remercier, comme je fais très-humblement, des charitables offices que vous avez voulu rendre à ce pauvre esclave Rostang, qui est si pauvre que la Confrairie de la Miséricorde d'Aix par charité lui avoit voulu, pour l'amour de moy, despartir jusques à une centaine de piastres ou d'escus pour sa délivrance, si elle se pouvoit obtenir pour cela; mais si elle doit couster si cher, je ne vois pas qu'on y puisse meshuy espérer, car difficilement se trouvera-t-il personne qui puisse frayer le triple, tout le bien de ses parens ne pouvant suffire à la moitié. J'ai appris que le commandeur de Villeplane qui estoit esclave entre les mains d'une autre beste farouche et desraisonnable, en fust tiré par un artifice bien aysé d'un Turc qui avoit esté son esclave de luy, lequel luy donna sous main je ne sçais quelle herbe pour s'en froter qui luy fit venir de la galle et des playes capables de faire peur, et de gaster tous les autres esclaves du même Patron; de sorte qu'il eut dès lors autant d'envie de le vendre et de s'en défaire, comme auparavant il en faisoit le renchéry, et après avec un bain il fut guéri fort facilement de tout ce mal; cependant il ne fust vendu que trente escus. C'est une histoire mémorable qui a esté depuis insérée aux plus

mémorables événemens du tems, à cause de ses belles circonstances; mais je voudrois bien qu'avec votre prudence et sagacité, il y eust moyen de tirer ce pauvre enfant des griffes de ce barbare; que si les cent escus pouvoient suffire avec les autres bons ingrédients, le fonds en est trouvé, et quand il ne tiendrait qu'à peu de chose de plus, je le fournirois de bon cœur pour l'amour de Dieu, et vous ferois rembourser le tout fort ponctuellement quand en auriez fait l'avance avec les profits maritimes ordinaires. Mais s'il le faut payer si chèrement, nous n'en n'aurions pas les moyens à nostre grand regret, et faudra en ce cas attendre ce que Dieu nous voudra permettre de faire. Cependant si vous pouviez dire ou faire dire confidentement quelque mot en passant à ce pauvre garçon, pour luy donner courage de patienter, il ne seroit que trop bon, pourveu que le puissiez faire en sorte que vous n'en donniez pas davantage de jalousie à son Patron capable de l'enchérir; et en toute façon je vous suis grandement redevable de vos charitables offices pour ce regard, et de tant de bonne volonté et d'honnestes offres qu'il vous plaist me faire sur ce sujet, dont je vous rends mille très-humbles actions de grâces.

Voilà desja bien des importunités, mais

ce n'est pas encore tout; car il m'est arrivé un malheur où je n'espère aucun remède, si vous n'en trouvez quelque ouverture; j'avois recouvré en Egypte avec une grande peine trois ou quatre volumes arabes de ma curiosité, entre lesquels étoient les Epistres de S. Paul que je voulois faire imprimer à Paris, et un Livre d'Astronomie, d'où possible se seroit-il tiré quelque notable fruit; il y avoit mesme des feuilles de vieux papier trouvées avec des monnoyes qui m'eussent peut-être fourni de la matière bien propre à exercer la curiosité des galants hommes du siècle; mais par disgrâce tout cela et plusieurs autres singularités avoient esté chargés sur la barque du Patron Beaussier qui a esté prise par les corsaires d'Alger, qui sont allé vendre leurs prises à Rhodes ou à Scio, et d'autres disent à Thunis. Si vous en pouviez avoir des nouvelles, je racheterois bien volontiers ces livres, et n'y plaindrois pas une cinquantaine d'escus, bien qu'ils n'eussent pas tant coûté. Je vous supplie et conjure d'y veiller, et d'y employer vos amis et correspondans, s'il y a moyen, et de me commander en revanche, comme,

Monsieur,

Vostre, etc.

DE PEIRESC.

A M. Thomas D'ARCOS, à Thunis.

A Aix, ce 5 May 1635.

MONSIEUR,

Depuis celle que ie vous escrivis ces jours passés fort à la haste sur le sujet de l'éclipse que ie desirerois vous faire observer le 28 Août prochain de grand matin, ie me suis advisé de vous faire envoyer à tout hazard un petit quart de cercle en cartoucin que vous pourrez faire plaquer sur un ais de bois, ou sur un carton plus fort, et relever les deux pinnules qui sont couchées, affin de les mettre à l'angle droit sur le plan dudit instrument pour vous en servir à prendre les dimensions de la hauteur du soleil, quand vous voudrez régler le vray moment de l'heure de vos horologes en faisant passer le rayon du soleil par la petite brèche ou coche desdites pinnules, et pour prendre aussi la hauteur du haut, ou du bas du bord de la lune quand vous observerez le commencement ou progrès de l'éclipse, ou que vous voudrez prendre l'heure bien précise avant ledit commencement, et finalement pour prendre la hauteur de quel-

que estoile fixe si vous pouvez vous donner cette peine pour bien pouvoir régler et rectifier l'heure précise du commencement de ladite éclipse, et des autres phases d'icelle qui mériteront d'être marquées ; comme quand l'ombre touchera le cercle du corps de la lune éclairée, et quand ellè achévera de le couvrir, et quand l'ombre commencera à laisser reparoître la lumière sur le corps de la lune ; car sur la fin de l'éclipse ie crois que vous ne pourrez pas voir là, et pour cet effet il faudra tenir ce petit instrument, ensorte que par la pente desdites pinnules, vous puissiez voir l'estoile ou le bord de la lune que vous voudrez mesurer : car lors le filet pendant vous monstrera sur les degrés du quart de cercle de quelle hauteur sera relevée ladite estoile, sur l'horizon, et le corps de la lune, par où l'on pourra en après calculer quelle étoit la vraie heure et le vray moment de chacune de vos observations, et quelle est l'eslevation de vostre pôle à Thunis, et finalement à quel degré de longitude vous estes, et si vous n'estes pas au même degré et mesme méridien que Rome. Si vous pouviez marquer bien à point nommé la hauteur de quelqu'estoile fixe vers l'Orient ou vers le Ponant qui n'en soit ni trop haute ni trop

basse, elle vaudroit encore mieux, que si vous les prenez aux autres endroits du ciel, mais il faudroit le faire sur le point mesme que vous aurez marqué le commencement de l'éclipse, ou quelle quantité du corps de la lune en paroitra obscurcy; et principalement quand l'ombre arrivera bien précisément jusques au centre du corps lunaire, et quand elle achevera de la couvrir tout-à-fait, et quand elle commencera à recouvrer sa lumière; tous ces divers momens de tems étant considérables, et pouvant servir à s'entr'ayder les uns les autres pour en retirer les vrays tems du total. Sur quoy se peut calculer plus exactement la scituation du lieu où vous serez lors sur le globe terrestre; mais il faut bien prendre garde que si vous regardez la lune à plein oeil sans lunettes, vostre veue vous pourra abuser insensiblement, à cause des faux rayons de lumière qui en augmentent l'apparente circonférence à nostre oeil, et qui couvrent une partie de l'ombre que fait l'éclipse sur le corps de la lune, ensorte que quand à vostre oeil il semble que l'ombre arrive justement au centre de la lune, si vous y regardez avec une lunette de porte veüe qui en dépouille les faux rayons, vous trouverez que l'ombre passe le centre de plus d'un

grand doit; et ainsi de toutes les autres phases et apparences de la lune; c'est-à-dire que quand l'éclipse commence, elle paroît plus tard à plein œil qu'avec la lunette. Je crois bien qu'il ne vous manque pas de lunettes de porte veue, principalement des courtes qui sont meilleures pour cet usage que les longues, mais à tout cas je vous en envoie une avec ledit quart de cercle, et voudrois bien que vous eussiez fait une bonne observation céleste en ce pays là pour y pouvoir asseoir quelque fondement, et prendre tant plus d'occasion de rendre vos autres ouvrages plus recommandables comme ils le seront sans doute: excusez-moi de tant d'importunités, et me commandez tant plus librement en revanche comme,

Monsieur,

Votre, etc.

DE PEIRESC.

*P. S.* Je viens d'apprendre par le Patron Pascal revenu de Rome que l'Alzaron y est encore vivant, et en embompoint, et que la corne a creu d'un petit retour, et son corps s'est un peu renforcé, ce qui renforce aussi mon obligation en vostre endroit, et me fait vivre en impatience tant plus grande

de m'en revancher comme ie fairay, ou ie ne pourray.

L'on nous menace fort d'une descente étrangère, au lieu que les Espagnols ont plus de besoin de se défendre que d'attaquer, Dieu est pour nous et la raison, et le monde est bien résolu de se bien déffendre.

Vous entendrez assez d'astronomie pour prendre de cette lettre ce qui pourra suffirè à faire faire quelque observation à peu près pareille à quelques-unes de celles de cette feuille, et tant plus vous en pourrez faire, tant mieux pourra-t-on avoir d'assurance au calcul qui s'en pourra faire. Excusez mes indiscretions, et le desir que i'ay de faire valoir vos ouvrages selon leurs mérites, et celuy de vostre personne.

*A M. Thomas d'Arcos, à Tunis.*

A Aix, le 21 Septembre 1635.

MONSIEUR,

J'ai reçu au commencement du mois passé votre lettre du 18 Juillet, accompagnée d'une médaille de bronze de l'empereur Hadrien, avec le revers d'une galère, et une cage où il y avoit un fort beau caméléon, dont je

vous ai une tres grande obligation , après tant d'autres. Je fus quelques jours en peine de ce que vous m'annonciés trois caméléons, et que le Patron disoit n'en avoir reçu qu'un; mais par une postérieure dépêche à M. Aycard, nous avons appris que le pauvre Patron avoit raison, et nous tord de nous plaindre de lui, puisque la précipitation de son départ vous avoit empêché à heure indüe durant la nuit de pouvoir faire trouver les autres deux caméléons, dont je ne me tiens pas moins votre redévable, que s'ils fussent arrivés tous trois ensemble; puisqu'il n'a pas tenu à vous, Monsieur, qui nous les aviés destinés de la sorte, et aviés bien pourvu en cela à notre passion et à ce qu'il nous falloit; car pour en pouvoir tirer les instructions et expériences requises, il eût bien été à désirer d'en avoir plus d'un ensemblement, pour voir les différents effets qu'ils pouvoient rendre, principalement aux changemens des couleurs, puisqu'il s'en trouve, qui naturellement sont de si différentes couleurs grise, mouchettée de noir, et les autres de couleur verte, pareillement mouchettée de noir, et tanellées de grandes taches jaunes; c'étoit la femelle, qui étoit verte, et qui étoit pleine, laquelle nous donna un plaisir indicible durant trois semaines,

que nous 'la pouvions conserver en vie; l'autre, qui étoit gris, n'ayant vécu que dix jours, sans que personne de nos gens lui eût jamais vû manger des mouches. Mais, tandis qu'il vivoit, la femelle en mangeoit fort librement devant nous, et nous contentoit grandement en cela de l'espérance que nous avions, qu'elle vécut. Mais dès que son mâle fut mort, je ne sçais si ce fut par douleur, ou par dépit ou autrement, tant est, qu'elle ne mangea plus ( que nous pûsions nous en appercevoir ) et mourut dans autres dix jours, nous laissant cette consolation, qu'en l'anatomie que j'en fis faire le même jour de sa mort durant deux heures de jour, qui nous restèrent, nous découvrimes de très-belles choses, particulièrement des quatre troclées qui lui font rouler les yeux d'une façon si extraordinaire, et de la longueur de sa langue, et diversité de la substance d'icelle, l'ayant trouvée pendüe à un long boyau attaché à un bâton fourchu, pour chasser aux mouches, ou autres vermines, comme font ceux qui pêchent à la ligne. Nous n'y trouvâmes pas aussi de rate ni de sang, d'où nous conjecturâmes en quelque façon le sujet de la couleur noire ou brune, dont ils sont si susceptibles; car pour des autres couleurs, je n'estime pas qu'ils en

reçoivent d'autres que celles qui leur sont naturelles, et qui se trouvent naturellement diversifiées; comme du plumage des poules. Ce qui m'a fait un peu regretter, que les autres deux soient demeurés en arrière à cette fois; si tant est, qu'ils ne fussent pas de couleur verte, comme celui-cy, et qu'ils fussent accoutumés de vivre ensemblement, ce qui pouvoit leur servir de quelque consolation en leur captivité ou éloignement de leur país natal; car nous n'avons jamais pû nous appercevoir que celui-cy aye mangé des mouches, ni d'autres insectes, durant près de deux mois, que nous l'avons tenu, bien que souvent nous lui en ayons fait présenter et attirer par des liqueurs douces; aussi s'est-il grandement ammaigri depuis sa vénüe, et ne semble pas si vigoureux, ni susceptible des couleurs si vives, qu'au commencement; et toutefois, pour le consoler, je lui fais quasi mettre tous les jours sur les arbres avec un laquais pour le garder, à cause que nous l'avions perdu deux fois, et je craignois qu'il ne mourût du frais de la nuit, s'il la passoit dehors en ce climat icy, où les nuits sont assés froides. Il semble si familier, qu'il connoisse la plupart de mes gens, et moi même, et qu'il y prend confiance; car une fois l'ayant mis sur ma main, il s'y

endormit tout-à-fait, et lors recouvra ses couleurs fort vives et naturelles, dont je fus merveilleusement aise, car je n'appréhendois que le dépit en cette pauvre bestiole pour la faire mourir parmi le déplaisir de se voir seule en son espèce. Du commencement qu'elle arriva, durant les premiers jours, elle fianta trois ou quatre fois d'une matière jaune, et qui se réduisoit en poudre fort sèche, et quasi d'un jaune doré; ce qui me donnoit bonne espérance de sa vie, croyant qu'il mangera hors de la présence des hommes; mais cela ne lui arrive plus, assés longtemps y a; de sorte, que je n'espère pas de le garder plus guère, principalement avec le froid, qui ne viendra que trop tôt, pour nous en priver. Il en faudroit faire nourrir et caresser par des garçons, comme des moineaux, pour les apprivoiser, et rendre plus traittables, et plus libres à manger devant le monde, et puis s'il y a moyen d'en avoir quelque nombre de différentes couleurs, et de différent sexe, et au commencement du bon temps, pour en jouir durant l'été, vous nous obligerés infiniment.

Au reste, je vous rends mille remerciemens de ce qu'avés déjà fait pour le pauvre esclave Lange Roustan; mais je ne vois pas com-

ment on le pourra tirer, depuis qu'il est taxé à si haute rançon; s'il ne s'agissoit que de 30 à 40 écus, je m'efforcerois à lui faire l'aumône; mais, pour parfaire cette somme, il y auroit bien de l'incommodité. Toutefois il faudra voir ce qui se pourra faire, et chercher tous les remèdes possibles, tandis que Dieu lui en pourra ouvrir quelques moyens. Cependant je demeurerai toujours de tout mon cœur,

Monsieur,

Vostre, etc.

DE PEIRESC.

A M. Thomas D'ARCOS, à Tunis.

D'Aix, ce 30 Septembre 1635.

MONSIEUR,

Je vous écrivis dernièrement assés à la hâte, pour vous accuser la reception de votre caméléon; depuis, ayant scû présentement qu'il y avoit quelque autre commodité, je n'ai pas voulu manquer de vous faire cette recharge, pour vous réitérer mes très-humbles

remerciments de la gratification de ce petit animal, à qui ces jours passés on vit enfin prendre une mouche, ce qui nous fait accroire qu'il en doit avoir plus souvent pris, tandis que personne n'y prennoit garde, ayant même fiaté depuis, ce qu'il n'avoit fait, qu'on s'en fut apperçu quasi depuis son arrivée; m'étonnant, qu'il fasse difficulté de prendre des mouches devant le monde, vû qu'il s'est fort apprivoisé, et se laisse manier librement, ensorte qu'il ne noircit quasi plus, quand on le prend et qu'on le transporte quelque part de la cage aux arbres, ou des arbres à la cage, comme il faisoit au commencement; ne témoignant plus de dépit ni de colère pour cela, qui étoit ce qui le faisoit noircir, comme quand on l'exposoit au soleil, ou au feu, tout de même comme les hommes deviennent rouges de visage, quand ils sont surpris de honte ou de colère, ou exposés à un trop grand feu, ou à un trop grand soleil. Ces animaux, qui sont insectes, et qui n'ont pas de sang, ne pouvant pas rougir comme les hommes, et n'ayant point de ratte aussi, l'humeur noire leur monte facilement, non-seulement au visage, mais à toute la peau de son corps; car, pour les autres couleurs, je n'y ai reconnus que plus ou moins de teinture de sa couleur naturelle, soit verte ou jaunâtre,

ou grisâtre. Vous en pourriés mieux juger que nous de par de là, en ayant meilleure provision, et en air qui leur est plus à souhait; et je vous en marque ces petites particularités, pour vous faire venir l'envie, s'il est possible de les observer.

J'attends bien impatiemment aussi votre réponse sur les instructions, que je vous ai demandées quelques mois y a, concernant la disposition naturelle de vos montagnes et l'alignement de leur assiette et de leur plus grande longueur du Levant au Ponant, en lignes quasi parallèles les unes devant les autres, et toujours plus étendues de Levant au Ponant, que par le travers du Midi au Septentrion, craignant que mes dépêches ne soient perduës, puisque vous ne m'en accusés pas la réception par la votre du 18 Juillet et par celle de M. Aycard du 24 du même mois. Et regretterois bien encore plus cette perte, ou un plus grand retardement, si vous ne les aviés recües avant la dernière éclipse du 28 Aoust dernier, laquelle on avoit promis d'observer en Egypte et en la Terre-Sainte, et à Alep, et partout les plus célèbres lieux d'Italie, Allemagne, et Pais-Bas, aussi bien que de la France. Que si le malheur avoit été tel, je vous supplie d'observer les premières, que vous pourrés, et spécialement

celles du 20 Février et 16 Aoust de l'année prochaine, qui seront tant plus remarquables, si vous les pouvés voir là où vous êtes, parce qu'elles ne feront que mordre fort peu sur le globe de la lune, et n'entameront avec l'ombre qu'un peu de son bord. Je vous avois même envoyé un petit quart de cercle, pour marquer la hauteur de la lune, et de quelque étoile fixe au commencement ou fin de l'éclipse, et aux autres phases, que vous pourriés marquer. Si vous pouviés observer la vraie hauteur du pôle de Tunis ou du Cap de Carthage, ce seroit un digne service, pour vous rendre recommandable à la postérité. Si ce quarré est trop petit, il ne vous seroit pas trop difficile d'en faire là un plus grand, et ne faudroit que le bien placer, et prendre la hauteur de l'étoile polaire, et la hauteur de quelque autre étoile bien connue environ le Midy. Il seroit encore meilleur de prendre la hauteur du soleil sur l'horizon à l'heure du midy, et sa plus grande élévation de ce jour là. Mais il seroit bien meilleur au centuple, si vous le pouviés faire les deux ou trois jours plus voisins de l'un et de l'autre solstice tant d'hyver que d'été; car lors les hypothèses en seroient bien plus certaines, et plus faciles à calculer, et s'en tireroit des plus belles conséquences, dont

vous seriez ravi quelque jour, quand vous en verriez le fruit, ne le seriez pas moins des observations, non-seulement sur la disposition de vos montagnes en général, et la constitution de chacune d'icelle à part, qui le plus communément ont la pente plus douce de l'aspect du Midy (je m'assure) que de celui du Septentrion, où elles ont plus de précipice, et l'accès plus rude, plus pénible à monter; comme elles sont plus brisées et émoussées de ce même côté, que de celui du Midy : les alignements même de diverses assiettes, ou bancs ou étages des rochers, les uns sur les autres n'y sont pas inutilement observés, s'ils sont obliques, en écharpes, quand on les regarde dans les traverses des rivières ou torrents, qu'ils ont fendus et divisés de longue main : et de savoir, si la pente va du Septentrion au Midy, ou bien au contraire du Midy au Septentrion; et que les regardant par l'aspect du Septentrion ou de la mer, les rangs des rochers entassés les uns sur les autres sont disposés au niveau sans guères de pente n'y d'obliquité pour la plupart, aussi bien que pour l'aspect du Midy, s'il se trouve brisé, ou tranché par hasard.

Je vous avois encore prié de plus loin de faire observer ce qui peut paroître du flux

et le reflux de la mer, surtout des grandes courantes de la mer, si elles sont plus fréquentes et plus ordinaires du Ponant au Levant, ou au contraire du Levant au Ponant, et lequel coté des embouchures des rivières, qui aboutissent à votre mer, se trouve ensablé; car c'est la vraie marque du courant de mer redominant, qui charge continuellement et pousse le sable de ce coté là, quand la rivière la porte.

Vous ne scauriés croire les belles notices, qui se tireront de tout cela, et ne le négligierés pas, je m'assure, si je vous en avois pû entretenir à souhait; vous suppliant d'y veiller, et de croire, que cela mélé dans vos autres ouvrages, et spécialement dans votre Affrique, les rendroit à jamais recommandables.

Au reste, après vous avoir écrit la dernière lettre, je m'avisai de vous faire envoyer par appendice un petit mémoire de la prise de la barque de Patron Etienne Beaussier de Sixfours, où j'ai perdu trois volumes écrits à la main, que je voudrois bien avoir rachetés, et depuis j'ai appris qu'on avoit chargé pour mon compte un autre gros volume écrit en diverses langues sur la barque de Patron Baile, qui fut abandonnée aux corsaires ces mois derniers, près de Malte,

sans qu'on aye sçu s'ils étoient de Tunis, d'Alger ou de Tripoli. En tout cas, j'ai cru vous en devoir écrire ce mot, à cette fin que vous le demandiés, si cette prise a été faite par vos corsaires, auquel cas vous ne me scauriés obliger en occasion plus sensible, car je plains bien ce livre, encore qu'il n'eût coûté que huit piastres de premier achat, et le racheterois bien de bon cœur une vingtaine. Ce n'est pas chose qui soit à l'usage des Turcs, ains celui des Chrétiens. Il y avoit avec cela une boîte de curiosités de la mer Rouge, adressée à moi, et un grand estui (ou estin) marin; mais je ferois bon marché de tout le reste, si je pouvois réavoir le gros volume. Pour les autres livres pris sur Patron Beaussier, les corsaires étoient d'Alger véritablement. J'en ai écrit au Sieur Pion, vice-consul; mais ils vont aucunes fois vendre leurs prises à Tunis avant que de retourner chez eux à Alger, selon la commodité du vent. C'est pourquoi j'ai dû vous en écrire à toutes fins, et espère que vous m'en excuserés, comme je vous en supplie. Je ferai soigneusement rembourser tout ce que vous pourrés fournir, tant pour ce livre, que pour les autres de Beaussier, qui ne sont non plus à l'usage des Turcs, ensemble tous changes et intérêts nautiques, tels qu'ils seront

ordonnés, et vous en demeurerai à jamais redevable comme,

Monsieur,

Votre, etc.

DE PEIRESC.

*P. S.* Depuis avoir écrit, je viens d'apprendre que la prise de Patron Baile a été portée à Tripoli de Barbarie; si par hazard vous y aviés quelques bonnes adresses, vous m'obligeriés bien, si vous pouviés m'aider à trouver mon gros volume écrit à la main en différents caractères, contenant quelques pseumes, dont j'eusse bien voulu avoir la vüe avant qu'il fût perdu, pour voir si j'avois à le regretter **peu ou prou**.

***A M. BAYON, à Tripoli de Barbarie.***

**A Aix, ce 30 Septembre 1635.**

MONSIEUR,

Ayant appris la résidence que vous faites à Tripoli de Barbarie, et que la prise ou la dépouille de la barque de Patron Baile avoit été portée à Tripoli de Barbarie, je

me suis promis de votre honnêteté et de celle de M. Luquet, que vous m'assistéris volontiers, comme je vous en supplie, en la recherche d'un gros volume écrit à la main en différentes écritures, que l'on y avoit chargé pour mon compte, et recommandé au Sieur Faisan, lequel je voudrois bien avoir recouvré, s'il est possible, et me rançonnerois bien d'une bonne vingtaine d'écus et davantage, pour ne le perdre pas. Ce ne sont que certains pseumes avec diverses expositions, qui ne sont pas à l'usage des Turcs; et j'aurois un extrême regret s'il avoit été jeté dans la mer, comme font souvent les corsaires, qui n'ont que faire des livres. Il y avoit encore pour mon compte une petite boîte de petites curiosités de la mer Rouge, et un grand estui marin; mais je me soucierois guères de tout le reste, si je pouvois avoir le gros livre que je n'ai point vu, et possible, si je l'avois vu, je ne l'estimerois pas grand'chose; mais ne l'ayant pas vu, j'en suis plus en peine. Il n'avoit coûté que huit piastres de premier achat; mais, pour ma fantaisie, dans l'incertitude où je suis, j'aimerois bien mieux avoir perdu une vingtaine de piastres, que ce livre là; tant est grande la maladie de mon esprit en cette matière de livres, principalement quand je

ne les ai pas vus : car souvent j'ai bien estimé des choses sans voir, dont la vue a diminué la pluspart de l'estimation, même en ces livres étrangers.

Il avoit été pris longtemps auparavant près de Rhodes une autre barque du Patron Antoine Beaussier de Sixfours, sur laquelle j'y perdis encore trois autres livres, et quelques feuilles séparées, que j'ai bien regrettés, et particulièrement un assés gros volume où il y avoit des Epîtres de S. Paul en arabe, un petit volume de quelques Prophéties de Jérémie, et un autre petit livre d'Astronomie, pour régler la Pâque, le tout à l'usage des Chrétiens plutôt que des Turcs, et des Chrétiens du Levant, qui ne sont pas comme ceux de deçà. Je voudrois pourtant bien avoir encore recouvré cela, s'il étoit possible, et me redimer d'une douzaine d'écus, pour n'en être pas privé. Je vous découvre confidemment jusques où va la foiblesse ou folie de mon esprit, m'assurant que sur cela vous ne laisserés pas de faire le meilleur ménage que vous pourrés, pour diminuer la rançon et la taille à laquelle je me suis mis, et en avoir le meilleur marché que vous pourrés. Mais je ne sçais si ces corsaires qui prirent Beaussier, portèrent leurs prises jusques à Tripoli, car ils étoient d'Al-

ger, et avoient abordé à Rhodes, où ils pourroient bien en avoir vendu une bonne partie; je ne pense pourtant pas qu'ils tinsent compte de ces livres là, et me semble qu'un de ceux qui se sont échappés a dit qu'un de ces corsaires, qui avoit été apothicaire à Alger, avoit retenu tous les livres et papiers qui pouvoient servir à plier des épices. Je vous donne ces indices là, pour aider à les suivre à la piste, si tout n'est déjà déchiré. Cet homme ajoute que pour moins d'un teston l'on eusse retiré tous lesdits livres des mains de ces corsaires; mais il ne s'en avisa pas, et perdit une belle occasion de m'obliger à peu de frais, dont il s'est bien repenti depuis m'avoir vu. Si vous y fournissés de l'argent pour mon compte, je vous ferai ponctuellement rembourser de tout ce que vous y déboursés, avec le change et intérêts nautiques à la plus haute raison que sera le cours, et vous en demeurerai en outre bien redevable de la faveur de l'avance; ordonnés seulement à qui vous voudrés que j'en fasse le remboursement, vos ordres seront suivis, et je vous servirai en revanche partout où je pourrai comme,

Monsieur,

Votre très-humble, etc.

DE PEIRESC.

A M. Thomas d'ARCOS, à Tunis.

A Aix, le 18 Octobre 1635.

MONSIEUR,

Je crains bien que des précédentes lettres il s'en soit perdu plusieurs, par lesquelles ie vous avois fort amplement escrit sur vostre Relation d'Affrique, et sur tout plein d'autres curiosités, sur lesquelles je vous avois consulté, dont vous ne m'avez jamais fait de réponse. Je vous avois mesme demandé si vous vouliez que ladite Relation fût imprimée, et les difficultés que ie faisois au titre et au nom que vous y voudriez porter, craignant que d'y mettre vostre vray nom, vous donneriez sujet à beaucoup de monde de parler comme bon leur sembleroit de l'estat où vous estes présentement, et de s'en enquérir, et vous conseillois de prendre un nom emprunté, composé du vostre propre, lequel se puisse deschiffrer par vos amis et connoissants, ou attendre un autre temps à le publier que vous ne feussiez pas tant exposé à toutes sortes de coups de langue, comme à présent. Je vous avois mesme conseillé d'ajouter à votre Relation quelques

pétites observations vôtres tant pour régler la vraie scituation des lieux de vostre demeure, que pour autres curiosités naturelles, affin de rendre vostre ouvrage plus recommandable que les précédents, et de le faire valoir par vostre propre valeur, et vostre génie particulier, comme il vous estoit aysé, en prenant la hauteur du soleil à diverses fois avec un petit quarré géométrique, ou quart de cercle, principalement aux plus grands et plus petits iours, et aussi la hauteur de l'estoile polaire, et de quelques autres estoiles fixes, connues, et surtout en marquant le point précis de quelques éclipses tant de lune que de soleil, au moyen desquelles on pouvoit régler aussi bien la longitude que la latitude du vray lieu et scituation de Thunis et conséquemment de cette Carthage si célèbre; car cela seul estoit capable de faire vivre votre ouvrage, des siècles entiers, et possible sans fin.

Je m'estois attendu que vous observeriez la dernière éclipse de lune du 28 Août dernier, parce que survenant au point du jour et du lever du soleil, elle estoit de plus facile observation, et de plus grande conséquence et assurance, et je l'avois fait observer en même temps en beaucoup d'autres lieux pour en faire la comparaison, et en

proportionner ou mesurer les distances des uns aux autres, et plus démonstrativement. Ce n'est pas chose si difficile, ce me semble, il ne faut que l'essayer, et commencer par l'observation de la hauteur du soleil et de l'estoile polaire. Il y aura deux autres éclipses de lune le 20 Février et le 16 Août de l'année prochaine, lesquelles quoyque fort petites, et où le corps de la lune illuminé ne sera guères bresché, de l'ombre, si est ce qu'elles ne laisseront pas d'estre très-bonnes, et de fournir de très-digne matière de discours, et de recommandation de vostre labeur en cela.

Je vous avois envoyé pour cet effet un quart de cerèle sur lequel vous en potiriez faire des plus grands et des plus commodes, et une lunette de longue veüe, car il ne faut pas observer des éclipses, ni de lune, ni de soleil, sans se servir desdites lunettes, soit pour regarder dans la lune, ou pour faire passer le soleil à travers icelles, quand il se va peindre sur un papier blanc dans un lieu obscur, afin de ne gaster pas la veüe, et de faire les observations plus certaines. Je vous avois mesme demandé quelques observations vostres du flux et reflux de la mer qui se voit en vos costes, et spécialement au détroit de la Goulette, et de la grande cou-

rante de la mer plus ordinaire soit du Ponant au Levant, comme aucuns avoient voulu dire, ou plustot du Levant au Ponant, ce que les bancs de sable à costé de l'emboucheure des rivières peut faire connoître mieux que toute autre chose, s'ils sont au Ponant desdites rivières, ou au Levant de leur emboucheure. Je desirois même d'apprendre en quel sens vos montagnes sont estendues par la scituation de leurs plus longues crestes, si ce n'est pas du Levant au Ponant, ou au contraire du Ponant au Levant, comme en toute l'Europe, et en Asie mesme, n'y ayant du Midy au Septentrion, ou au contraire, que les moindres collines et vallées par où se déchargent les eaux pluviales qui tombent sur lesdites montagnes, comme par les goutières des toits. Car tout cela peut grandement servir à connoître la scituation des lieux, et mesme de sçavoir à quel aspect desdites montagnes elles ont leur pente plus droite, et quasi à plomb, et plus aysée, ou en pente perdue, si c'est du costé du Septentrion, ou bien de celui de l'aspect du midy; voire si les diverses couches, ou rangées, ou bancs des rochers qui se trouvent entassés les uns sur les autres, sont mis à niveau ou bien obliquement, et comme en escharpe ou en pente, ensorte qu'on recon-

noisse s'ils tombent doucement du Septentrion au Midy, ou au contraire que du Midy ils tombent au Septentrion. Vous ne sçauriez croire les admirables conséquences qui se peuvent tirer de ces petites choses, quoiqu'elles ne semblent rien. Je vous en réitère les semonces cy devant faites, au cas que vous n'avez pas reçu mes précédentes lettres, comme il semble, à ce que M. Aycard me mande des plaintes que vous lui avez faites par votre dernière dépesche du 8 Septembre; car il y avoit plus d'un an ou deux que je vous avois supplié de tout plein de ces petits articles dont vous ne m'avez jamais rien dit; et je pensois que vous eussiez regret à vous donner cette peine pour ces choses que le monde néglige communément; mais, à cette heure, je juge bien que mes lettres doivent être perdues, possible par la négligence des commis de M. de Gastines qui, se trouvant surpris des dépesches oubliées trop longtems, les pourroient bien avoir supprimées, pour ne les envoyer de si vieille date que leur négligence y parut. C'est pourquoy, si vous avez conservé mes lettres, et qu'il vous pleut faire dresser un bordereau de celles que vous aurez depuis m'avoir envoyé votre Relation d'Affrique, je reconnoitray bien à peu près ce qui s'est perdu ou non, et suppléeray ce

que je pourray, ne desirant rien tant que de vous servir, et vous tesmoigner ma gratitude, et ne m'adresseray plus pour cela à M. de Gastines qu'il n'y ayt un solliciteur pendu à sa queue, ou de ses commis, attendu qu'ils sont trop chargés d'affaires, aussi bien que nous, pour se pouvoir souvenir de toutes choses à point nommé.

Au reste, le pauvre caméléon est encore vivant, mais il a bien perdu non-seulement de sa vigueur, mais aussi de la vivacité de sa couleur verte, estant fort jausnatre, au prix de ce qu'il estoit auparavant, et semble qu'il n'aye plus, comme on dit, de sang aux ongles; car il ne peut quasi plus noircir, quoiqu'on l'expose au soleil, et quoiqu'on le manie comme il faisoit devant, pour peu qu'on le touchât, ou inquiétât contre son gré, et contre la tardiveté de son naturel et de sa lentitude. Il avoit esté deux mois sans qu'on lui eusse vu prendre des mouches, mais l'un de mes gens luy en vit prendre une quinze jours y a, et moy-même une autre deux ou trois jours après, et il fait des excréments, quoyque rares, du commencement meslés de jausne, ce qui me faisoit soubçonner qu'il s'avortât des œufs, si c'est une femelle, et à cette heure de noir seulement; je luy fis mettre des vermisseaux, de la farine,

dans un pot de verre dans sa cage d'où ils ne pouvoient pas sortir, et m'apperçeus qu'il en mangeoit quelques-uns, et qu'il pouvoit en avoir mangé; mais depuis que le froid a recommencé, il ne tient compte de rien, et semble vouloir continuellement dormir. Si j'en avois plus d'un, j'en hazarderois quelqu'un dans un grand pot de son ou de farine pour l'hyver en lieu chaud, et à la cave, fermé en sorte que les rats ne le peussent pas aller tuer; mais, n'en ayant qu'un, il faudra essayer de le voir tant qu'il pourra vivre, et puis le faire anatomiser. J'oubliois que j'ay pris plaisir de voir ce que vous escriviez de l'extrême chaleur de la fin de Juin, et de l'armée des Locustes; mais il eût fallu marquer le jour de la comparution première, le vent et le tems qui régnoient, et la durée de leur séjour, les observations des vents, seroient encore très-utiles en un Diacré, si vous en aviez le loisir, et sur ce que je finis, étant inviolablement,

Monsieur,

Vostre, etc.

DE PEIRESC.

*P. S.* En haste pour envoyer à M. Aycard pour un homme de Sixfours qu'il a en main, ce dit-il.

A M. Thomas d'Arcos, à *Thunis*.

A Aix, ce 26 Octobre 1635.

MONSIEUR,

Ayant appris que la barque de Sixfours qui devoit faire route pour vos quartiers, n'estoit pas sitôt partie, et que possible ie pourrois encore ajouter quelque chose aux objets que i'auois ces jours passés adressé à M. Aycard pour les vous faire tenir par cette voye, ie n'ay pas voulu manquer de vous escrire ce petit supplément pour vous aduertir que depuis trois jours votre caméléon nous a bien donné du plaisir. Il étoit tellement deuenu extenüé que ie pensois estre à la veille de le voir mourir. M'étant ensuite imaginé, sur ce que i'auois entendu que ces animaux se cachotent l'hyver dans la terre et qu'ils y faisoient leurs petits, que ce ne pouuoit pas estre sans y trouver quelque aliment autre que des mouches, tel que pouuoient estre des petits vermiceaux qui se peuuent rencontrer dans la terre, je m'aduisay de luy faire présenter des petits vers qui s'engendrent dans la farine dont ie crois qu'il mangeat quelques vns, tandis que per-

sonne n'y prenoit garde, ce qui nous tenoit en quelque doute s'il les auoit mangés ou non; de sorte qu'on auoit négligé de luy en présenter d'autres jusques à deuant hier qu'on ne luy en eut pas plustost présenté dans un petit pot de verre, qu'il fit paroître sa friandise dardant sa langue sur le verre, pensant le pouuoir prendre à trauers, et ne fit pas de scrupule d'aduancer pour aller porter sa langue, dans l'ouuerture du pot de verre en présence de fort bonne compagnie, deuant laquelle il en mangea une bonne douzaine tout de suite; avec un merveilleux plaisir de toute l'assistance, et hier il en mangea plus de trente ou quarante dont il a esté si bien rassasié qu'il ne s'en est plus soucié d'aujourd'huy, au moins de les prendre deuant le monde, et à la main de ceux qui les y présentoient, comme il les prenoit hier fort librement, en ayant mesme pris de la mienne dont il s'est tellement rangouré qu'il a commencé à prendre la couleur noire quasi aussi obscure que du commencement que l'on le nous porta, ce qu'il ne faisoit pas depuis quelques semaines en ça qu'il a commencé de faire froid, depuis lequel temps nous ne voyons plus qu'il empruntat des couleurs bien viues comme deuant, ni pour le vert, ni pour le jaulne, ni

pour le noir, ains toutes ces couleurs estoient fort pasles et salies, et auoit son mouuement beaucoup plus tardif aussi, de sorte que ie pense qu'avec un peu de soin, ayant trouué de quoy le repaitre selon son appetit, possible le pourrions-nous sauuer cet hyuer, en le tenant en lieu chaud et qui ne soit pas trop sec si nous pouuons; quand ie le deurois mettre dans un gros pot de verre enuironné de fumier chaud; enfin nous y ferons tout ce qu'il nous sera possible pour le sauuer; car s'il pouuoit gagner le bon temps ie pense qu'il nous donneroit bien du plaisir estant si appriuoisé qui semble qu'il connoisse la pluspart de mes gens, comme font les chiens et les chats. J'ay creu vous deuoir deduire toutes ces petites particularités pour vous faciliter les moyens de conseruer les vostres s'ils sont encore vivants lors de l'arriuée de cette lettre; estimant qu'il ne vous sera pas si diffioile en cet air là comme nous est eesluy-cy, où le grand soin nous fait conseruer des rossignols en hyver lesquels périroient aux champs. Excusés moy de ce chétif entretien, et me croirés tousiours,

Monsieur,

Votre, etc.

DE PEIRESC.

*A Monsieur DE ARCOS, à Thunis.*

A Aix, le 20 Juillet 1636.

MONSIEUR,

Je vous auois escrit si à la haste sur la presse que me donna le Patron Jean Louere en m'aduertissant de la commodité de vous escrire que ie laissay les particularités que ie desirois vous escrire, et que vous aurés à cette heure reçu concernant nostre obseruation du dernier solstice du soleil dont le temps estant suruenu ie menay à Marseille M. Gassendi Preuost de l'église de Digne, l'un des plus grands astronomes du siècle, et des plus doctes en la meilleure antiquité, pour y obseruer la hauteur du soleil au plus grand iour de l'an, et en faire la comparaison avec une pareille obseruation qui auoit esté vraysemblablement faite à Marseille par Pitheas, marseillois, du temps d'Alexandre-le-Grand, près de 2000. ans y a, au rapport tant de Ptolémée et de Strabon que d'Hyparque. Nous y fismes dresser dans une matinée vne machine de 18 canes de diamètre, dont le stile auoit plus de 9 canes de hauteur, et estoit diuisé en plus de quatre

vingt mille parties reconnoissables, en sorte qu'on pouvoit reconnoître et déterminer la différence de celle où arriuoit précisément l'ombre solaire exclusiuement aux autres parties tant du dessus que du dessous : et cela se fit si dextrement et à si peu de frais, que tous ceux qui s'y trouuerent en furent ravis. Nous ne fismes que percer le toit d'un bastiment fort haut de trois ou quatre étages et receuoir le rayon du soleil au plus bas, ayant ajusté bien à plomb, et à angles droits la ligne méridienne qui fut tirée en bas, et ayant fait eslever des bigues de 9 canes de haut pour mesurer plus exactement l'espace d'entre le trou du toit, et le fond de l'angle inférieur de la ligne méridienne. Pitheas n'auoit obserué qu'avec un style diuisé en 600 parties. Tant est que la supputation s'est trouuée si conforme à celle de Pitheas avec tant soit peu de diuersité gagnée successivement par tant de siècles, que cela seruira grandement à confirmer la certitude des fondemens qui se sont pris pour régler tous les mouuements célestes et toute la géographie. Les plus experts mariniers de Marseille qui se trouuerent à cette obseruation et ceux mesme qui font les cartes marines estoient ravis et quasi hors d'eux de voir résoudre si facilement

une difficulté qu'ils n'auoient jamais sceu entendre, ni comprendre pourquoy il leur falloit donner un quart de vent à la gauche en leur course de Ponant en Levant, jusques en Candie, et deux quarts de la Candie en Chypre et par de là; et qu'au retour il en falloit faire autant et du mesme costé, dont vous verrés la démonstration bien claire et bien facile en l'extrait que i'ay fait transcrire pour l'amour de vous d'une lettre de M. Gassendi à un autre des plus grands hommes du siècle, à la réquisition duquel nous auions fait cette obseruation du solstice dans Marseille mesme, et sur le coteau plus eslevé de la ville selon son desir. Ce qui estonnoit dauantage ces Messieurs estoit quand ie leur disois que pour tirer ces belles conséquences pouuoit quasi suffire la lettre d'un marchand de ce pais icy qui se tient à Alep, nommé Balthasar Claret, qui se trouua avec ceux qui y observèrent l'éclipse d'Aoust, et m'escrivit auoir seulement remarqué sur les horologes qu'il se passa justement une heure depuis que la lune fut acheuée d'obscurcir auant qu'on la perdît de veüe, ou qu'elle se couchât; car, quand nous n'eussions eu que cela, il nous pouuoit suffire pour convaincre la nécessité de l'erreur de toutes les cartes marines; de sorte que ayant d'autres obser-

vations faites en ce mesme lieu d'Alep, il s'en peut parler bien plus assertivement, et avec plus de circonstances indubitables. Par quoy vous pourrez juger la facilité qu'il y a de nous contenter en cela, pour peu que vous donniés des marques du temps et du progrès de l'éclipse quand vous en voudrés observer; et si vous avés observé celle du mois de Fevrier dernier, ou bien s'il vous souvenoit de quelque point de l'éclipse du mois d'Aoust dernier, qui put prendre le temps que vous luy assigniés de dix heures de nuit; vous verriés comme tout cela se peut induire gentiment et utilement en diverses lettres dont vous aurés des extraits cy joints, et aurés ensemble la copie de quelques autres petits mémoires baillés à d'autres personnes curieuses qui se sont engagées de parole de faire quelque essay de leurs observations dans le Levant, et de nous les départir incontinent, comme ie vous supplie de vouloir faire des vostres, quand vous en aurés fait, nonobstant tous les manquements ou omissions que vous y pourriés prétendre qui n'empêcheront pas que nous n'en fassions nostre proffit d'une façon ou d'autre. Vous y trouverés entr'autres un moyen assés facile d'observer la hauteur du pôle vers la Noël, en prenant la hauteur et bassesse de

l'estoile polaire matin et soir, et d'autres petits moyens d'ayder le public qui vous pourront donner courage d'entreprendre plus que vous ne voulés, et vous faire acquérir plus de réputation que vous ne scauriés croire. Je vous envoie demi-douzaine de lunettes d'Angleterre, des meilleures et plus fortes qui soient en usage; il en faut mettre deux l'une contre l'autre ensemble quand elles se trouvent foibles; j'en use ainsy pour moy, principalement le soir. Sur quoy, attendant quelque notable obseruation de vostre main, veuillez vous ou non, tost ou tard, et qu'il vous plaise m'honorer de vos commandements en chose où j'aye plus de moyens de vous servir que par cy devant, je demeureray,

Monsieur,

Vostre, etc.

DE PEIRESC.

A M. Thomas d'Arcos, à Thunis.

A Aix, ce 30 Mai 1636.

MONSIEUR,

Je fus infiniment aise d'apprendre par vostre dernière du 16 Février que vous eussiez re-

ceux les miennes des mois d'Avril, May et Septembre dernier, et voudrois bien qu'eussiez pareillement reçu celles d'Octobre où vous auriez vu des nouvelles de vostre caméléon toutes autres que celles que vous vous feussiez promis concernant la pasture que nous luy avons trouvée non-seulement des vermisseaux qui s'engendrent dans la farine, mais du blanc de chapon et autre chair taillée en forme de vermisseaux dont il n'estoit pas moins friand que des vers avec quoy nous l'avions sauvé une bonne partie de l'hyver, la pluspart du temps dans un grand pot de verre enchassé dans une caisse pleine de fumier que nous faisons changer de trois en trois jours; et si je ne me fusse trouvé trop occupé, et diverti en autres affaires qui m'en firent commettre la sollicitude à des valets mal soigneux, nous l'eussions sans doute sauvé; ou bien si je me fusse advisé de le faire loger dans un moulin d'huile, ou dans les lieux où se travaille la laine, où je suis résolu d'essayer un autre hyver, si i'en puis avoir, s'il y auroit moyen de les passer d'une saison à l'autre.

Quand il mourut nous en fismes l'anatomie trois ou quatre jours durant, et y trouvâmes des merveilles, principalement aux poulmons qui s'enfloient comme des gants,

et chacun estoit capable de contenir autant d'air ou de vent pour le moins comme en pouvoit prendre la capacité de tout le corps de ce pauvre animal. Mais à sa langue se trouva de quoy faire un discours d'importance; et enfin nous avons bien eu du sujet de ne pas trouver étrange si Démocrite s'estoit donné la peine de composer autrefois un notable volume, *ex professo*, rien que du naturel et des merveilles de cet animal, qui s'est perdu par la longueur du tems. L'espérance que vous nous laissez de nous en envoyer d'autres, nous tient en suspens, et en l'attente si nous y pourrons pénétrer un peu plus avant que nous avons fait; sans cela possible donnerions nous au public ce peu que nous y avons desja observé; mais s'il y a moyen d'en avoir quelque nombre, nous en pourrons bien faire des meilleures expériences, et en tirer plus de fruit, dont il faudra que la postérité vous aye un jour l'obligation entière, comme nous. Cependant, je vous réitère mes très-humbles actions de grâces de ce que nous y avons appris de si beau par votre moyen jusques icy, et vous supplie de vouloir achever de nous obliger en cela, si faire se peut sans votre incommodité, et le plustôt que l'opportunité se présentera. Je vous rends

aussi mes remerciemens très-humbles de ce riche Bréviaire nouveau, et de ces deux autres volumes nouveaux de Droit, dont il vous a plu me gratifier, dont je vous suis et dois être infiniment redevable, et toujours plus honteux d'avoir si mal mérité la continuation de tant de bienfaits, dont vous ne cessez de me combler, sans que je vous sçache rendre aucune pareille par mes services, comme je le souhaite de bon cœur, mais je veilleray pourtant plus soigneusement que je n'ay encore fait, pour m'acquitter, si je puis, d'une partie de mes devoirs en vostre endroit.

Au reste, vous m'avez mortifié d'une merveilleuse façon, quand vous ne voulez pas vous avouer capable de satisfaire aux questions que je vous avois proposées, après que vous nous avez fait voir par de si belles œuvres que les vôtres, jusques où va l'éminence de vostre bel esprit qui résoudroit bien d'autres difficultés plus grandes, et y trouveroit bien les moyens de les surmonter et prévenir, s'il y en pouvoit escheoir plus qu'il n'y en a véritablement, lorsque vous y voudriez faire les considérations et réflexions convenables; vous assurant que les conséquences qui se peuvent tirer des observations que je vous ai requises, sont très-belles et dignes

de donner bien de l'exercice aux plus beaux esprits du nombre desquels je ne scaurois advouer que le vostre fût exclus, quoyque vostre modestie vous en fasse dire au contraire. Si est-ce que la pluspart de ce que je vous ay supplié d'observer, est de beaucoup plus facile exécution que vous ne l'avez voulu prendre; car, par exemple, pour le flux et reflux de la mer, s'il est véritablement ce que le commandeur de Montmeyan m'a juré indubitable, que dans le canal de Biserte le flux et reflux y est tout apparent de six en six heures, et plus grand aux pleines lunes qu'aux décours; je ne pense pas qu'au détroit de la Goulette, il n'en paroisse assez de vestiges pour ne pas estre nié ou dissimulé par ceux qui y passent journellement en leurs batteaux pour aller ou revenir aux navires qui sont dehors en pleine mer; et possible que le bord mesme de l'estang plus voisin de Thunis en donne d'autres marques apparentes, si je ne me trompe, quand on y voudra prendre garde en se promenant sur la rive; de sorte que quasi toute sorte de gens de marine, qui passent par là, sont capables de vous en éclaircir tout autant qu'il peut être requis, et vous mesmes par vos propres yeux sans autre entremise en pouvez juger par ce qui en paroitra au bord

de l'estang de Thunis, quand vous pourrez vous aller promener jusques là. Pour ce qui est de l'assablement de l'emboûchure des rivières, il est encore plus facile de s'en esclaircir, sans y aller, de qui que soit qui y ait esté, ou qui y puisse aller. Tout de mesme que moy sans bouger d'ici, et vous mesme sans bouger de là, scavons très-bien que le Rhône traîne tant de sable dans la mer qu'il en a gasté une bonne partie, qualifiée du nom de *Tignes*, dont les bancs sont tousjours plus fréquents et plus grands au costé occidental de l'emboûchure qu'à l'oriental. C'est-à-dire, que du costé qui vient au Martigues et à Marseille, jamais les sables ne donnent des longs empêchemens quand même quelque grand *Labesch* (1) en auroit reversé quelque quantité de ce costé là, parce que le seul courant journalier de la mer qui change naturellement de Levant au Ponant repousse tousjours les sables au dessous de sa pente ou de son cours, comme sont les rivières qui ne laissent jamais remonter les sables à contrement de leur cours que pour fort peu d'espace, et dans des lieux bien irrégulièrement scitués, où les

(1) Vent très-chaud et très-fort qui règne en Provence, c'est le *sud-ouest*.

rivières semblent tournoyer en limaçon, et remonter par ce moyen sur quelques portions de leurs bords. Et qu'il ne soit ainsi, la navigation de l'embouchure du Rhône à Marseille est fort aysée, et par une mer fort exempte de sables; et c'est pour cela que les anciens Romains avoient taillé un canal nommé *Fossæ Marianæ* qui venoit aboutir du costé de Martigues au droit du village de Fos, qui en a reçu le nom, pour franchir tous les sables de la propre embouchure de la rivière; mais du costé du Languedoc la navigation est si dangereuse et importune, qu'avec le moindre mauvais temps du monde l'on y court fortune, et qui plus est toute la coste du Languedoc est réduite en plage, et sans aucun port qui vaille, à cause des continuel assablemens, que le perpétuel courant de la mer y porte, par le seul fardeau de son eau; et de là vient que depuis seulement le temps de S. Louis. Le port d'Aiguesmortes se trouve reculé de l'ancien bord de la mer de plus d'une bonne lieue de pays qui n'est que sable. Nous avons bien un effet contraire à l'embouchure de la rivière d'Argens au dessous de Fréjus dont les sables gastent le port de Fréjus, quoyque scitué au Levant de ladite rivière; mais c'est que le golfe de Grimaud ou de S. Torpés attirant plus d'eau

de la mer qu'il n'en peut laisser passer outre, elle retourne en arrière, et remouline quasi de mesme que les cavités des bords des grandes rivières, ensorte que ce mouvement irrégulier et à contremont du courant de la grande mer est aussi constant et ordinaire du Ponant au Levant, que la grande courante de la mer est constante et régulière du Ponant au Levant, et par ce moyen repousse les sables de l'embouchure du port de Fréjus, qui est assez près de là. Mais quand il n'y a pas de telles occasions extraordinaires, toutes les rivières de l'Europe qui aboutissent à la mer Méditerranée, et qui ont leurs cours réglés du Septentrion au Midi, comme le Rhône, ont leurs bords occidentaux plus assablés que les Orientaux, et je voudrois bien scavoir si c'est de même en la coste d'Affrique, sinon de toute la coste, au moins des rivières plus voisines de vostre demeure, dont vous pourrez estre esclaircy par qui que ce soit, qui aye fait tant soit peu de séjour à l'embouchure de quelque rivière. Par exemple, de celle de Bizerte et de celle d'Alger, car les matelots scavent bien s'il y a aucuns bancs de sable, soit au Levant ou au Ponant des embouchures de l'une et l'autre desdites rivières, et cela fait juger de quel costé charge l'eau de la mer,

si c'est du Levant au Ponant, ou bien au contraire, et conséquemment fait comprendre la courante prédominante de la mer, quoy que les grands vents en puissent altérer d'aucunes fois l'apparence en la surface de la mer; et si vous vous enquérez de ceux qui sont à l'ancre hors le détroit de la Goulette, quand ils sont un peu éloignés du bord de terre, et avancés dans la mer; ils reconnoissent bien facilement s'il y a des courantes perceptibles, et selon la longueur du séjour qu'ils y font, ils peuvent bien vous dire s'ils ont reconnu plus souvent la courante du Levant au Ponant, qu'au contraire du Ponant au Levant, sans que vous y alliez, ni que l'on aye à se mettre bien en peine pour cela, que de jeter dans l'eau quelque papier, ou quelque petit morceau de bois ou de liége pour voir en quel sens la mer le traînera, hors des occasions des grands vents qui changent la disposition superficielle, et font aller souvent à contremont ce qui iroit en pendant sur les grandes rivières même, ainsi que je l'ay éprouvé sur le Rhône.

Quant aux montagnes, il y a encore moins de façon qu'à tout cela, car, comme sans bouger d'ici ie scay bien et vous ne l'ignorez pas, je m'assure, non plus que moy que l'Apennin qui traverse et divise tout le

gros de l'Italie par sa longueur d'un bout à l'autre, depuis le fonds de la Calabre jusques aux Alpes du Piémont est aligné du Levant au Ponant. Je scay bien aussi que les Monts Pirenées sont alignés de mesme du Levant au Ponant pour diviser les Gaules d'avec l'Espagne, et que *lo Sierro de la Nievès* qui divise toute l'Espagne en deux, va de mesme du Levant au Ponant; je scay bien aussi que le Mont Taurus, le Caucase, le Liban, le Mont Hermon, et la Montagne mesme de la Lune dans vostre Affrique sont alignées du Levant au Ponant; ensorte que si par exemple il y a 25 ou 30 lieues de longueur, il n'y en a pas plus de 3 ou 4 de travers et ainsi du plus au moins pour celles qui ont des 50 et 100 lieues de longueur, et de suite dans cette grande Asie, comme c'est chose toute notoire. Si vous regardez les Alpes Rhétiennes des Suisses et des Grisons vous leur verrez conduire l'alignement de leurs crestes du Ponant au Levant, tant que dure le cours du Danube jusques à la mer Noire, nos Alpes mesme Piedmontoises sont des coupes de longues suites de montagnes disposées en situations paralleles les unes devant les autres, ensorte que leurs alignemens et longueurs vont du Levant au Ponant, comme le Col de Tende est scitué au devant du

Mont Genevre, et celuy-ci devant le Mont Cenis et ainsi des autres dont les vallées d'entre deux ouvrent des passages du Ponant au Levant de fort longue suite, quoyque bien estroits à traverser de l'une en l'autre de ces montagnes. Si vous avez esté en Provence, vous vous souviendrez possible d'y avoir veu la montagne de la Sainte Baulme alignée du Levant au Ponant de plus de 4 ou 5 lieues de longueurs; et n'y a pas demi-lieue de travers du Septentrion au Midy. Le Mont Sainte Victoire nommé par les anciens titres *Mons Victoris*, et par le peuple Sainte Aventure près de cette ville d'Aix a pareillement quatre lieues de longueur du Ponant au Levant sur le chemin de S. Maximin, et n'a pas un quart de lieue de travers du Septentrion au Midy. Le Mont de Lure qui sépare la Provence du Dauphiné va du Levant au Ponant. Le Leberon qui est moins relevé que celuy là entre icy et la ville d'Apt, va aussi du Levant au Ponant. D'Aix à Pertuys dans trois lieues de pays il y a deux rangs de collines parralleles du Levant au Ponant, qu'il faut traverser du Midy au Septentrion d'icy là, et sont de longueur de plus de 10 lieues. D'Aix à Marseille, il y a deux autres rangs de montagnes de cinq ou six

lieues d'étendue en leur longueur du Levant au Ponant qui n'ont pas un quart de lieue chacune en les traversant du Septentrion au Midy. Par de là Marseille, la montagne d'Aubagne a bien trois lieues de longueur entre Marseille et Aubagne du Ponant au Levant, et n'en a pas un quart de travers. Plus au Midy, la montagne de Marseille Veire où est la garde ou vedette pour advertir si la coste est nette, a plus de deux lieues d'étendue du Levant au Ponant, et n'y en a pas un quart de traverse du Septentrion au Midy. Entre la Crau et la plaine du comté Venaissin l'alignement des montagnes des Baux et d'Aiguieres depuis Orgon jusques à S. Gabriel a plus de sept lieues et n'en a pas une au plus large, et une demie au plus estroit. Toutes les autres grandes montagnes de cette Province sont en situation parallele à peu près à celle-là, si ce ne sont quelques petites collines traversières, qui sont comme les goutières des plus grandes montagnes. Dans le Languedoc et l'Auvergne la pluspart des plus hautes montagnes sont allignées de mesme, comme est le Mont de Tarare au dessus de Lyon. Si vous considerez la longueur de la Sicile, de la Candie, et de Chypre, elle est bien plus grande du Levant au Ponant, que la

largeur desdites isles par le travers, et y a des montagnes Méditerranées qui sont au mesme allignement au long desdites isles. La mer même Méditerranée est allignée du Ponant au Levant puis le détroit de Gibraltar jusques en la Terre Sainte. La mer Adriatique tient aussi du mesme allignement, quoyqu'un peu déclinant au Siroc, et la mer Noire de mesme. La mer Rouge encore n'est pas fort éloignée de cette sorte d'allignement, et j'estime que la pluspart des montagnes qui bordent toutes ces grandes mers suivent les mesmes allignemens à peu près, et particulièrement celles de vostre coste d'Affrique, sans que vous ayez de besoin que vous ayez plus de disposition de voyager, que vous n'avez pour vous en esclaircir, s'il vous plait d'y prendre garde; car sans bouger de Thunis vous verrez ie m'asseure à plein œil, quoyque de loin, que les montagnes plus proches de la mer que vous n'estes, sont comme des barrières pour défendre le lieu où vous estes de l'impétuosité des ondes de la mer, et qu'elles sont plus communément allignées du Levant au Ponant, que au contraire; vous verrez aussi que celles qui sont derrière vous au Midy de Thunis auront une longue suite du Levant au Ponant qui sera bien plus estendue que ne

sçauroit estre la suite de celles qu'il faudroit traverser pour aller du Septentrion au Midy. La situation du fleuve Niger du Levant au Ponant, présuppose des longues suites de montagnes ou collines de ça et de là pour luy fournir des eaux capables de le garnir et entretenir son cours. Vous jugerés aussi du restant sans y aller, et quasi mieux de loin que de près, à cause que la proximité des grands corps est plus capable de confondre un esprit qui n'y songe pas assez attentivement pour s'en déffendre. Tellement que sans y employer autres que vos propres yeux, et quasi sans bouger de chez vous, vous avez beau moyen de me satisfaire; et ne sçauriez vous imaginer les admirables conséquences qui se tirent de tout cela, et les grandes lumières qu'on y acquiert insensiblement. La disposition même des bancs ou sillons des rochers entassés les uns sur les autres n'y est pas inutile, et se peut reconnoître pareillement de bien loin; et au pis aller quand vous irez vous promener au bord de la mer, vous y en verrez assez de vestiges pour me contenter si vous voulez sans aller guères plus loin que cela; et ne serez pas marry de m'avoir fourni cette matière de vous donner un jour quelque bien agréable entretien.

Il y a plus de peine et de difficulté aux observations célestes, mais beaucoup moins pourtant que vous n'en imaginez; car i'en ay fait faire en divers lieux à des simples jardiniers, à des simples libraires relieurs, à des massons et autres artizans moins susceptibles ce sembloit de telles commissions qui n'ont pas laissé de réussir très-bien, et de servir fort utilement. Et si lorsque vous avés remarqué l'éclipse du mois d'Août passé, arrivée, ce dites-vous, environ dix heures de nuit, et de quatre heures de durée, vous aviez seulement adjousté quelques petites circonstances du tems et de la qualité du commencement de l'éclipse, ou de la totalité de l'obscuration, ou du recouvrement de la lumière ou de la totale clarté recouvrée, avec quelque désignation précise de l'heure par toutes vos horologes (examinées et ajustées au soleil tant le jour précédent que le subséquent, pour voir si elles se hastoient, ou si elles tarديوient), nous n'aurions pas laissé d'en faire bien nostre profit, et de reconnoître si vous estes au mesme méridien de Rome, ou plus ou moins orientaux. Si seulement vous eussiez marqué en quel estat se trouvoit obscurcie, ou de rechef esclairée la lune quand elle se coucha, cela nous auroit donné la vraye heure

et la vraie longitude du lieu de vostre demeure, ainsi qu'il est arrivé à ceux qui l'ont observé à Alep et au Caire, dont vous verrez ici les observations, quoyque faites assez négligemment, lesquelles nous ont néanmoins fait tirer des infailibles démonstrations d'une bien vieille erreur de toutes nos cartes marines de plus de 2 ou 300 lieues qu'elles mettent de trop d'icy en Palestine : ce qui est cause de la nécessité que les mariniers trouvent de donner un quart de vent à la gauche depuis la Sicile jusques en Candie, et le double depuis la Candie jusques en Chypre et à Alexandrette, et tout autant au retour, dont ils n'avoient jamais sçeu comprendre les vraies causes qui se démontrent à cette heure si clairement, qu'on n'en sçauroit non plus douter que de la moindre règle d'arithmétique, ou de géométrie; comme quand on affirme que 4 et 3 font 7, et autres semblables qui ne se peuvent nier en façon quelconque. Nous avons pris ce que dites de cette éclipse arrivée environ dix heures de nuit, non à la mode de France à dix heures après midy, car il vous auroit fallu estre par de là les Isles Fortunées bien avant vers l'Amérique, mais à la mode d'Italie à dix heures de nuit, à commencer du coucher du soleil, encore faut-il que ç'ait

esté la fin de l'éclipse à peu près que vous ayez cotée audit temps de dix heures environ, et que la durée de quatre heures soit antérieure, autrement il vous auroit fallu estre à Babylone ou environ, et par delà de beaucoup; les supputations de l'Argolus estant fort sujettes à caution, et de fort mauvaise garantie, aussi bien que les autres, quoyque plus exactes que les siennes, parce que la pluspart ne se soucient que de calculer sur les vieilles traditions, sans rien vérifier sur le grand livre de la nature ou du ciel mesme, qui n'est pas sujet à errer, comme l'écriture des livres qui ont esté si souvent copiés et transcrits bien négligemment quelquefois. Que si l'Argolus met l'éclipse sous le 27 d'Aoust, elle n'est pourtant pas moins des appartenances du 28, à nostre compte commun, puisqu'elle est arrivée le matin du 28, ou après le minuit d'entre le 27 et le 28. Mais les astronomes comptent ordinairement leurs jours d'un midy à l'autre en certaines supputations où celle là est comprise.

Quant à l'autre éclipse du 20 Février dernier, je crois bien que ce sera grande merveille si vous vous estes advisé de l'observer, comme vous m'en donniez encore quelque peu d'espérance, puisque vous m'en parlez comme d'une éclipse de soleil, de sorte que

je crains d'avoir fait l'équivoque moy mesme sans y penser, et de vous avoir escrit qu'elle deut estre de soleil, au lieu d'estre de lune, dont je serois bien mortifié et bien déplaisant. Car si vous aviez observé celle de lune, nous en tirerions encore bien du profit, pour peu que vous y eussiez apporté de diligence. Je ne suis marry que de ce que nous ne sommes pas pour avoir sitôt d'autres éclipses bien apparentes en nostre hémisphère, pour en tirer des plus certaines confirmations de ce que nous avons extorqué de nos bons amys du Cayre et d'Alep, qui auront sujet à l'advenir d'y procéder avec plus d'exactitude qu'ils n'avoient fait le 28 Aoust dernier; quand ils verront les admirables conséquences qui se sont tirées de leur premier essai, estant bien certain que deux ou trois observations bien exactes sont pour faire changer une bonne partie des vieux fondemens de l'astronomie, et conséquemment de la géographie, lesquels avoient esté mal et abusivement induits et employés depuis le tems de Ptolémée jusques à présent. Et faut-il que vous résolviez d'agrèer que le public et la postérité vous ayent désormais cette obligation, aussi bien que celle de vostre belle Relation de l'Affrique et de l'Egypte; que par vostre moyen nous puissions apprendre au vray la hauteur du

pôle et la longitude de Carthage ou de Thunis; que nous ne saurions jamais espérer d'avoir, si ce n'est par vos charitables offices. Que si vous faisiez scrupule d'y laisser intervenir votre nom en termes ouverts, de peur que cela ne fust sujet à sinistre interprétation en vos quartiers, parmi des gens qui ne sont que trop ombrageux, nous le faisons contourner en anagramme assez déguisée pour le cascher à votre monde, et toutefois d'assez facile disquisition pour ceux qui auront le bien de vous connoître; d'ailleurs, pour vous en conserver tout l'honneur, et le bon gré qui vous en doit être réservé. Vous ne sauriez croire de quelle importance seront vos observations en cela, à causé des vieilles présuppositions qui avoient esté faites de la distance de Carthage d'avec Arbelles, où fust donnée cette célèbre bataille du temps d'une éclipse notable qui fust veue en mesme instant à Carthage sous une heure différemment supputée. Car c'est possible de cela principalement que viennent les distances mal mesurées de toutes nos cartes géographiques depuis Carthage jusques au fonds de la mer Méditerranée, qui se sont tousjours continuées de siècle en siècle, avec la mesme erreur de plus de deux ou trois cents lieues de trop, ce qui est quasi incroyable, si on ne le

voyoit, et si l'on ne le touchoit au doigt, comme on fait à présent.

J'ai creu vous en devoir dire ce peu que je vous en dis, pour vous faire comprendre la nécessité de telles observations qui serviront à régler ce qui reste de plus défectueux aux théories du soleil et de la lune, et qui rendent les éphémérides communes quasi inutiles; s'estant découvert une erreur en celle du soleil de tout un degré entier (qui emporte un jour en certaine sorte de calcul) et d'autres bien plus grandes en celle de la lune qui sont cause des béveues et mescontes de tous ceux qui se mêlent de manier ou faire des éphémérides, et conséquemment des difficultés qui se présentent au règlement et réformation du calendrier, ensorte qu'il n'y eusse plus à refaire; comme il adviendra possible, Dieu aydant, si Dieu nous veut laisser avoir quelques bonnes observations célestes tant des solstices que des éclipses, ou du passage de la lune contre quelques estoiles fixes, pour en tirer les suites et conséquences requises, et confirmer tant plus ce qui s'est commencé à découvrir par cette petite diligence. Vous pouvez faire cela en vous jouant, si vous voulez, et quasi en badinant, et si une fois vous en avez fait une, vous trouverez la seconde encore plus aysée,

et y prendrez goust aussitost qu'aurez mordu à la pomme et fait tant soit peu d'essay. Travaillez, je vous supplie, et si vous voulez que je croye d'avoir acquis quelque crédit en vostre endroit, je vous prie et conjure de tout mon cœur de me le faire paroître en cela, quand mesme vous y trouveriez quelque répugnance, surmontez la pour l'amour de moy, mais plustost pour l'amour du public et de la postérité, que vous avez desja témoigné d'avoir tant à cœur. Il y a des grands personnages qui les sçauront faire valoir selon leur prix plus relevé, qui ne sont pas des faiseurs d'Almanachs, ni des horoscopes, mais des plus grands génies que la nature aye produit depuis plusieurs milliers d'années, et qui n'usent des sciences que le plus noblement qui se peut humainement faire, et avec tant de bonne foy et de recommandation de ceux qui les assistent, qu'on ne sçauroit rien faire de plus méritant que de les seconder en de si généreuses entreprises, auxquelles il y aura bonne part de l'honneur, pour tous les entremetteurs, et spécialement pour vous, Monsieur, qui y aurez plus contribué de peine et d'incommodité que pour d'autres. Je vous promets que vous ne m'en voudrez pas escondre; et, sur cette bonne espérance, je prieray

[ 196 ]

Dieu qu'il vous comble de toutes les prospérités plus souhaitables, et qu'il me donne plus de moyens de vous servir que je n'en ai peu trouver jusques à présent pour me signaler en quelque digne occasion de vous servir comme,

Monsieur,

Vostre, etc.

DE PEIRESC.

A. M. Thomas d'Arcos, à *Thunis*.

A Aix, ce 14 Septembre 1636.

MONSIEUR,

Il y a huit jours que j'ay reçu de Marseille avec une lettre de M. de Gastines du 6 de ce mois une cage où il y auoit huit caméléons vivants qu'il me disoit luy auoir esté adressés de vostre part pour me les faire tenir. Il ajoutoit que le chargement auoit esté de 14 de ces animaux, mais qu'il en estoit mort cinq sur la mer (où ils auoient passé 15 jours) et un sixième le jour de leur arriuée à Marseille, et les autres estoient si battus du vent froid qu'ils auoient recon-

tré en ce païs, et si élangouris, que M. de Gastines jugeoit qu'ils auoient grand besoin de secours, et autre que ne pouuoit estre celui de quelques mouches. En effet, ils estoient en assés piteux estat le soir de leur arriuée, mais le lendemain dès que ie les eus fait exposer au soleil, ie leur donnay un repas un peu plus solide, et qui les ravigoura bientost avec cinq ou six douzaines de vers de farine, et deux ou trois douzaines de petites sauterelles dont ils se farcirent à plaisir. Il y en auoit quatre blessés, dont les deux ont perdu le bout de leurs queües, un troisième ne l'a pas perdue, mais elle est dure et sèche comme du bois, et un quatrième a l'une des jambes du derrière blessée et séchée, comme la queüe du précédent, possible par la rencontre des mouuements des cordages du vaisseau sur lequel ils sont venus, qui peuuent auoir attrapé et coupé ou meurtri les membres que ces animaux font paroître hors de la cage, principalement la nuit en dormant. Ceux là n'auoient pas tant d'appétit ni de disposition que les autres à manger de ces vermisseaux ou sauterelles de leurs propres mouuemens, mais ie les fis prendre à la main l'un après l'autre, et leur faisant toucher le costé de la gueulle, ils l'entr'ouuroient assés facilement,

et dès qu'ils en auoient tasté ils ne se faisoient pas prier d'ouuir la gueulle quand on leur en présentoit de si près; et enfin se sont remis en sorte qu'ils dardent desia leur langue quasi aussi volontiers que les autres pour les prendre de plus loin, et pense que malaisément ce bon nombre nous eschapera sans que nous en fassions passer l'hyuer à quelqu'un sous terre pour en auoir le plaisir l'année prochaine. J'ai pris une singulière satisfaction de ce qu'en ce grand nombre il n'y en ayt pas deux qui soient d'une mesme couleur bien également teinte soit de verd ou de gris, non plus que les taches jaulnes, et mouchetures noires dont ils ont chacun des vestiges, et n'ay pas trouué qu'ils soient susceptibles d'autre changement de couleur que du plus ou moins pasle, ou bien chacun de sa naturelle teinture; si ce n'est pour le noir quand ils sont exposés au soleil, encore n'est-ce qu'à l'abbord, car il semble par après qu'ils s'en lassent, et s'y accoustumant ils reprennent leur naturelle teinture. Je les ay fait loger dans une grande cage, où ils ont bientost monstré des témoignages de leur ayse, et de leur satisfaction, ayant commencé à s'entremorguer et aller à gueule ouuerte les uns contre les autres sans pourtant venir aux prises; un sembloit auoir

voulu faire l'amour, et s'estre joint quoyque petit à un bien plus grand, mais l'action a esté destournée, possible par la trop grande curiosité des regardants. Bien vous puis-je asseurer que dès le lendemain de leur arrivée après avoir pris une si bonne réfection de cette vermine de farine, l'un des petits que nous auions creu d'abord estre crevé, parce qu'il luy sortoit à costé de la racine de sa queue ie ne sçais quoy qui estoit fort rouge, nous fit manifestement reconnoître enfin que ce n'estoit que son sexe, et membre masculin, lequel il renguainoit et tiroit dehors assés souvent avec l'érection naturelle; ce qui nous fit grandement estonner fut de luy voir tirer dehors par l'autre costé de la racine de sa queue un autre morceau de chair rouge en forme de champignon assés large au prix de l'autre qui auoit grande apparence de l'autre sexe féminin, lequel il renguainoit tout de mesme; et hier il en monstra encore l'un sans avoir fait paroistre l'autre qui est chose bien extraordinaire, et qui néanmoins ne peut pas estre si incompatible, comme il pourroit sembler d'abord, attendu que tous les animaux que j'ay fait ouvrir de cette espèce auoient quantité d'oeufs dans le corps. Si nous les gardons un peu de temps, je crois bien que cela se vérifiera beau-

coup mieux; cependant ie ne vous sçaurois dire combien ie me tiens obligé à vos charitables soins de contribuer à une si agréable matière d'entretien et d'aliment à ma curiosité, possible trop importune, et vous en rends les très-humbles graces que ie puis, vous suppliant de faire estat de mon humble seruice et de me commander librement en ce que je pourray comme,

Monsieur,

Votre, etc.

DE PEIRESC.

*A M. Thomas d'ARCOS, à Thunis.*

A Aix, ce 24 Mars 1637.

MONSIEUR,

Je vous escrivis hier si à la haste que j'oublaiy de faire joindre à ma lettre quelques paires de lunettes plus fortes que les ordinaires, pour voir s'il s'y en trouveroit aucune qui feusse bien propre à vos yeux. Vous les aurés maintenant si ma lettre peut arriuer assez à temps à Marseille, car l'on craignoit que le nauire feusse parti. Si vous nous renuoyés un verre, quoyque fellé ou fendu,

de ceux qui vous seront nuisables, nous vous en enuoyons par après de semblables telle provision que vous voudrés : si vous nous cottiés quels liures nous pourrions vous fournir de delà, vous diminuériés un peu la peine où nous sommes, de nous voir si longuement inutiles à vostre seruice, et surchargés de tant d'arrérages de vos bienfaits; principalement de la dernière cage des caméléons qu'il vous pleut m'enuoyer ce mois de Septembre dernier, dont il en estoit arriué jusques icy de viuants jusqu'à huit que j'auois conserué jusques aux premiers grands froids, et n'auois pas laissé après la perte de quelques-uns malades ou blessés, de conseruer les autres nonobstant le froid jusqu'au 8 Décembre, avec espérance de leur faire passer l'hyuer en les tenant près de la gloriëtte d'un four, parce que jusqu'à ce jour là ils auoient mangé des vers de farine, quand ie les faisois exposer au soleil. Mais depuis lors ils refusèrent d'en plus manger, et se contentoient de dormir suspendus incessamment, et moururent les uns après les autres; les deux derniers ayant suruécus jusqu'au 8 ou 10 Février dernier. Ce qui m'a bien fait repentir de ne m'estre aduisé d'en faire loger tout l'hyuer en quelque canneau proche des bains d'eau chaude qui sont en cette ville; que la

trop grande sécheresse de la gloriëtte du four n'ayt aydé à précipiter leur mort; car ils ne boient point, que nous ayons peu remarquer, bien que les premiers que nous eusmes eussent pissé peu auant leur mort. Si ce n'est par ce moyen là qu'on en conserve l'hyuer, je ne pense pas qu'on en puisse iamais venir à bout en ce climat, et s'il y a moyen d'en auoir d'autres vous nous obligerés infiniment de nous en enuoyer bonne prouision, et que ce soit s'il est possible au beau temps, car dès que le froid les touche, ils ne sont plus en leur naturelle constitution. Ayant esprouvé sur ces derniers qu'après les auoir logés dans la grande cage où ils s'entremorguoient, et caressoient les uns les autres, et quelquefois se persécutoient, ils auoient des postures et des couleurs bien plus naïues, plus colorées et plus diuersifiées qu'après que le froid les eût touchés; nonobstant qu'ils mangeassent à force des vermines, ne les ayant gardés en cet embompoint et gaillardise que 8 ou 10 iours seulement; car aux premiers petits froids ils s'engourdirent et perdirent toute leur viuacité, et sembloient se laisser aller à l'abbandon, et ne pousoient plus dehors leurs couleurs si bien teintes ni si diuersifiées, et pour les faire un peu rauigourer et

prendre enuie de darder leur langue à manger des vers ou des araignées, sauterelles et autres petits insectes, il les falloit exposer au grand soleil, et lors après y auoir recouuert leurs forces ils se laissoient plus facilement prouoquer à manger à l'enui les uns des autres; et à mesure que le froid augmentoit, il y auoit toujours plus de peine à les faire manger de leur gré. Que si vous en enuoyés de rechef il faudroit loger les cages où ils seront suspendus dans une plus grande sans toucher les bords, de peur que le mouuement des cordages de la barque les puisse blesser, comme estoient la pluspart des derniers venus, dont il y en auoit quatre auxquels la blesseure estoit apparente de la queüe, ou jambes coupées, ou estropiées; et des autres il y en auoit deux dont la blesseure ne parut que quand ils moururent, l'une de leurs jambes se trouua dure comme de bois, encore que les autres feussent molles, comme tout le restant du corps. Vous scaués qu'ils prennent plaisir de grimper, et se suspendre en dormant, se tenant agraphés contre les montants de la cage, en sorte que le bout de leur queüe, et leurs griffes ou menottes sont exposées à l'iniure de ce qui peut les heurter ou froisser et meurtrir en passant. Les deux derniers n'auoient pas de blessure

apparente, mais n'ayant rien mangé depuis deux mois entiers s'estoient enmaigris estrange-ment, au prix de ce qu'ils estoient auparavant, et ne pousoient plus dehors leurs viues couleurs, ains seulement le noir au soleil. J'en ay fait anatomiser quelques-uns qui nous ont fait voir des grandes merueilles de la nature en la constitution de leurs corps. Mais nous ne leur avons pas veu faire des oeufs, comme en vos quartiers, et ce que vous nous disiés qu'ils les font en terre, et se contentent de les recourir de si peu de terre, m'a semblé bien extraordinaire et digne de remarque, la pluspart des autres animaux ouipares se donnant la peine de couvrir leurs oeufs le temps compétent pour les faire esclorre; et faudroit scauoir à peu près le temps que ces pauvres bestes font leurs oeufs pour iuger de ce qui leur peut estre nécessaire pour les conseruer. Si vous en enuoyiés d'autres il faudroit faire recueillir de ces vermisseaux de farine, et les loger dans un pot de terre avec du son ou du vieux linge pour y en prendre quelquefois, et leur en présenter dans leurs cages durant le voyage, afin que le trop long ieusne, avec les autres incommodités de la mer et du voyage ne les extenüe trop, et qu'ils se trouuent plus robustes en arriuant en un autre climat que le leur.

naturel. J'avois attendu en bonne dévotion la response que par vos dernières du 19 Octobre vous me faisiez espérer sur mes précédentes, et sur les observations naturelles que nous désirons tant de vostre main, mais j'appréhende que ce ne vous soit un trop importun divertissement à vos plus doux et plus agréables entretiens, qui vont au solide et au plus nécessaire, ainsi que vous l'avez fait paroître en vostre Discours des Lois qui est des plus doctes et plus judicieux qui se puisse voir en cette matière, des plus chatouilleuses que l'esprit humain puisse traiter, dont vous vous estes démeslé si dextrement, et avec tant d'adresse, que vous y laissés à un chacun de quoy puiser tout ce qui luy est le plus nécessaire à bien vivre dans le monde, qui est le seul et principal but auquel doivent tendre les hommes, et plus capable de les tenir en devoir. J'avois tousjours conçu une très bonne opinion de vostre probité et bonté naturelle dès le premier honneur que j'ay eu de vostre connoissance, mais cecy nous doit bien mettre hors de tout doute que vos intentions sont toutes bonnes, espérant que Dieu vous donnera la grâce de le faire connoître encore mieux quelque jour, et sur cette confiance en vous remerciant très-humblement, comme je fais, de l'honneur que

vous me faites , et de la participation de vos plus nobles et plus méritoires pensées, m'offrant tout à votre service sans réserve de chose quelconque qui soit à ma disposition de demeurer,

Monsieur,

Vostre, etc.

DE PEIRESC.

*A M. Thomas d'Arcos, à Thunis.*

A Aix, ce 20 May 1637 (1).

MONSIEUR,

J'ay reçu ce soir de la part de M. de Gastines votre lettre du 2 Avril, accompagnée d'une de l'Ange Roustan, esclave, du 15, et de toutes les curiosités que vous y avés jointes fort bien conditionnées, dont j'eusse bien estimé le petit vase de terre si subtilement élaboré, si toutes les pièces qui s'estoient rompües de ses lèvres eussent peu se conserüer, car ie les eusse fait cimenter pour en mesurer la contenance; mais ie ne laisse pas de vous en auoir tousjours bien d'obligation.

(1) Un mois avant la mort de Peiresc.

Comme aussi de cette vieille inscription de marbre d'une libertine qui avoit mérité la nomination de *Piamater*, qui est bien jolie. Mais principalement du soin que vous avés daigné prendre de me faire avoir la copie de ces vieux Itinéraires de Tartarie, en quoy vous m'avés bien obligé, car c'est en ces liures manuscrits anciens que consiste ma curiosité prédominante, et scaurois bien volontiers si le vieil exemplaire sur quoy le vostre est transcrit, est escrit en parchemin ou en papier, pour juger s'il est du temps à peu près de la dernière datte de l'an 1331. Je n'ay pas encore peu vérifier s'il n'y en a rien d'imprimé, comme possible y en auroit-il quelque pièce, entr'autres celle de Guillemain de Rubruquis, qu'il me semble avoir veüe quelque part, sinon je les feray imprimer, Dieu aydant, avec d'autres pièces de mesme nature à peu près.

Entre les dix-sept médailles de bronze, il y en avoit six de celles de la République Carthaginoise, et des Romaines une d'une impératrice assés curieuse, et une fort petite bien notable aussi; et je vous suis tousjours bien redeuable de vostre libéralité et bonne volonté; et encore plus de ce que vous me promettés à l'aduenir pour les caméléons, que j'eusse bien estimés si je les eusse peu

recevoir à cette heure, au beau temps, pour en jouir, tandis qu'ils sont en libre fonction de leur vie, car venants si près de l'hyver, ils perdent aussi tost leur vigueur et leurs naturelles couleurs.

Ceux que j'avois conduits jusqu'à la mi-Février estoient bien proches du commencement de Mars que les vôtres recommencèrent à paroître; mais j'aurois bien de la peine à me persuader que les vôtres eussent vescu l'hyver sur vos arbres et sur vos treilles, si vous ne les gardés d'y être engourdis durant l'hyver, et pense qu'ils trouvent des tanières souterraines pour s'y tenir pendant la rigueur de l'hyver, comme les lézards, les tortües, les fourmis, et autres animaux qui aiment l'air plus doux, n'estimant pas que vos treilles et vos arbres ayent gardé leurs feuilles tout l'hyver pour les pouvoir tenir cachés sous icelles, et qu'ils ne les ayent dépouillées qu'au commencement de Mars. Vous me fairés un singulier plaisir d'observer à l'aduenir le plus exactement que vous pourrés ce qu'ils peuuent deuenir pendant la rigueur du froid, et si les œufs pourroient esclore tous seuls sans estre couvés des mères, en les tenant en lieu sec et chaud, comme vous dites,

Je pensé qu'à ces heures vous aurés lu mes

dernières lettres que je vous ai envoyées par des bonnes gens que je vous ay recommandés qui m'avoient promis de rachepter l'Ange Roustan, et que s'ils peuvent bientost estre expédiés, ils me rapporteront quantité de caméléons, comme je vous en ay supplié. Je me suis aduisé de les faire conseruer l'hyuer auprès des bains chauds de cette ville, et mesme à Digne où les serpens se plaisent grandement de se cacher tout l'hyuer, et puis sortent au printemps. Si j'en ay quantité, j'en hazarderay mesme dans un petit jardin que j'ay céans, pour voir s'ils scauroient trouer la terre et former une tanière pour se garantir l'hyver, et reuenir au beau temps.

Il ne se trouve plus de ces Ephémérides d'Origan que par grand hazard, mais il y en avoit d'autres bien plus correctes de Keplerus qui n'ont fini que depuis le mois de Janvier en ça. Il est vray qu'un Eistadius les a continuées pour quelques années, et que nous en attendons des exemplaires de jour à autre, dont je ne manqueray pas de vous faire part aussi tost; elles sont faites sur les Tables Rudolphines, qui ont corrigé mille erreurs de toutes les précédentes. J'ay donné en mon temps sept ou huit exemplaires de celles d'Origan, et ne m'en

trouue point dans mon étude à mon grand regret, je les vous enuoyerois à cette heure très-volontiers; j'escriray pour voir s'il s'en pourroit recouurer, et ne manqueray de les vous faire tenir pour le contentement de ceux qui les vous demandent, encore qu'elles soient bien fautives en la pluspart des autres planettes que le soleil et la lune.

Au reste, j'ay bien à me condouloir avec vous de la perte commune que nous venons de faire vous et moy en la personne du bon M. Aycard de Thoulon, que Dieu a appelé à soy, depuis le premier de ce mois, d'une hidropisie qui le saisit inopinément et l'emporta dans moins de quinze ou vingt jours. C'estoit le plus honneste de toute sa ville et de dix lieües à la ronde; et sa veuve s'est plainte à moy d'auoir été depuis volée, et sur le point de la maladie extrême de son marry, dont j'ay bien eu du regret, et ne doute pas que cette perte ne vous soit bien sensible, et possible de quelque intérêt dans vos correspondances. Mais si vous voulés vous adresser à moy, je suppléerai très-volontiers à son deffaut en tout ce qui pourra estre de ma disposition, et fairay agir pour le surplus les amis que j'ay, soit à Thoulon, ou à Gènes,

ou à Livourne, selon que vous me voudrés  
ordonner; disposés - en seulement en toute  
liberté, et me croyiés toujours le plus fidèle  
de vos seruiteurs,

Monsieur,



Vous, etc.

DE PEIRESC.

---